This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

WIDENER
HN PBAC C

Digitized by Google

37582.6 (58)

Harvard College Library

FROM

Mr. Edgar Scott

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DE
THÉATRE FRANÇAIS.
58.

Digitized by Google

SENLIS
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

Digitized by Google

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

OPÉRAS-COMIQUES EN PROSE. — TOME III.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.
1822.

Digitized by Google

3 7582.6 (58)

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
AUG 1 1902

Digitized by Google

RICHARD-COEUR-DE-LION,

DRAME EN TROIS ACTES,

MÊLÉ D'ARIETTES,

PAR SEDAINE,

MUSIQUE DE GRÉTRY.

Représenté, pour la première fois, au Théâtre-Italien, le 21 octobre 1785.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

RICHARD, roi d'Angleterre.
MARGUERITE, comtesse de Flandre et d'Artois.
BLONDEL, écuyer de Richard.
LE SÉNÉCHAL.
FLORESTAN, gouverneur du château de Lintz.
WILLIAMS.
LAURETTE, fille de Williams.
BÉATRIX, suivante de Marguerite.
ANTONIO.
COLETTE.
MATHURIN.
LA FEMME DE MATHURIN.
PAYSANS, PAYSANNES.
OFFICIERS.
SOLDATS.

La scène se passe au château de Lintz.

Digitized by Google

RICHARD-COEUR-DE-LION,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MATHURIN, LA FEMME DE MATHURIN, COLETTE, PAYSANS, PAYSANNES.

CHŒUR.

Chantons, chantons,
Célébrons ce bon ménage;
Chantons! chantons,
Retournons dans nos maisons.
Sais-tu que c'est demain
Que le vieux Mathurin
Refait son mariage:
Oui, le fait est certain,
Nous danserons demain,
Nous boirons de bon vin.

COLETTE.

Antonio, je gage
En ce moment,

Digitized by Google

Est bien loin du village :
Ah ! quel cruel tourment !

CHŒUR.

Colette, c'est demain
Que le vieux Mathurin
Refait son mariage,
Le fait est certain ;
Fille, point de chagrin,
Nous danserons demain,
Nous boirons de bon vin.

MATHURIN.

Comment, c'est demain,
Que ton vieux Mathurin
Avec toi, ma femme, se remet en train !

LA FEMME DE MATHURIN.

Après cinquante ans,
Il est encore tems
De se montrer aise, et d'être contens.

CHŒUR.

Chantons, etc.

SCÈNE II.

BLONDEL, ANTONIO.

BLONDEL, feignant d'être aveugle.

ANTONIO, qu'est-ce que j'entends ? j'entends je crois, chanter ?

Digitized by Google

ANTONIO.

Ce n'est rien; c'est tout le hameau qui s'en retourne chez lui après l'ouvrage des champs; le soleil est couché.

BLONDEL.

Où suis-je ici, mon petit ami?

ANTONIO.

Vous n'êtes pas loin du château où il y a des tours, des créneaux; je vois tout en haut un soldat qui fait faction avec son arbalète.

BLONDEL.

Je suis bien las.

ANTONIO.

Tenez, asseyez-vous sur cette pierre, c'est un banc.

BLONDEL.

Ah! je te remercie.

(Il s'assied.)

ANTONIO.

C'est un banc qui est vis-à-vis la porte d'une maison qui parait être une ferme; c'est comme une maison de gentilhomme.

BLONDEL.

Eh bien! mon ami, va t'informer si on peut m'y donner à coucher pour cette nuit.

Digitized by Google

ANTONIO.

Je vous trouverai-là?

BLONDEL.

Ah! je n'ai pas envie d'en sortir; quand on ne voit pas, on est bien forcé de rester où on nous dit d'attendre; ne manque pas de revenir.

ANTONIO.

Oh! non, car vous m'avez bien payé; mais, père Blondel, j'ai quelque chose à vous dire.

BLONDEL.

Quoi?

ANTONIO.

Ah! c'est que...

BLONDEL.

Dis, mon fils, dis, qu'est-ce que c'est?

ANTONIO.

C'est que je suis bien fâché; je ne pourrai pas vous conduire demain.

BLONDEL.

Et pourquoi donc?

ANTONIO.

C'est que je suis de noce; mon grand-père et ma grande mère se remarient, et mon petit-fils qui est leur frère.

Digitized by Google

BLONDEL.

Ton petit-fils! tu as un petit-fils?

ANTONIO.

Oui, leur petit-fils, qui est mon frère, se marie aussi le même jour de leur mariage, à une fille de ce canton.

BLONDEL.

Et dis-moi, elle ne demeurerait pas dans ce château que tu dis, où il y a un soldat qui a une arbalête?

ANTONIO.

Non, non.

BLONDEL.

Mais, mon ami; demain, comment ferai-je pour me conduire?

ANTONIO.

Ah! je vous donnerai un de mes camarades; il est un peu volage; mais je vous ferai venir à la noce, et vous y jouerez du violon. Ah, ne vous embarrassez pas.

BLONDEL.

Tu aimes donc bien à danser?

ANTONIO.

La danse n'est pas ce que j'aime,
Mais c'est la fille à Nicolas;
Lorsque je la tiens par le bras,

Digitized by Google

Alors mon plaisir est extrême,
Je la presse contre moi-même :
Et puis nous nous parlons tout bas,
Que je vous plains! vous ne la verrez pas.

BLONDEL.

C'est vrai, mon fils, je suis bien à plaindre.

ANTONIO.

Elle à quinze ans, moi j'en ai seize;
Ah! si la mère Nicolas
N'était pas toujours sur nos pas...
Eh bien! quoique cela déplaise,
Auprès d'elle je suis bien aise;
Et puis nous nous parlons tout bas :
Que je vous plains! vous ne la verrez pas.

BLONDEL.

Continue, je crois la voir.

ANTONIO.

Vous la voyez? ah! vous êtes aveugle.

Qu'elle est gentille ma bergère!
Quand elle court dans le vallon,
Oh! c'est vraiment un papillon,
Ses pieds ne touchent pas à terre,
Je l'attrape, quoique légère;
Et puis nous nous parlons, etc.

BLONDEL.

Va , mon fils, va toujours voir si je pourrai trouver où passer cette nuit.

Digitized by Google

SCÈNE III.

BLONDEL.

Oui, voilà des tours, voilà des fossés, des redoutes; c'est bien là un château fort; il est éloigné des frontières, dans un pays sauvage, au milieu des marais; il n'est propre qu'à renfermer des prisonniers d'état; on dit qu'on ne peut en approcher; nous verrons, on se méfiera moins d'un homme que l'on croira aveugle. Orphée, animé par l'amour, s'est ouvert les enfers; les guichets de ces tours s'ouvriront peut-être aux accens de l'amitié.

ARIETTE.

O Richard! ô mon roi!
L'univers t'abandonne;
Sur la terre il n'est que moi
Qui s'intéresse à ta personne.
Moi seul dans l'univers
Voudrais briser tes fers,
Et tout le reste t'abandonne.
Et sa noble amie... Ah! son cœur
Doit être navré de douleur.

O Richard! ô mon roi!
L'univers t'abandonne, etc.

Monarques, cherchez des amis,
Non sous les lauriers de la gloire,

Digitized by Google

Mais sous les myrthes favoris
Qu'offrent les filles de mémoire.
Un troubadour
Est tout amour,
Fidélité, constance,
Et sans espoir de récompense.
O Richard! ô mon roi!
L'univers t'abandonne;
Et c'est Blondel, il n'est que moi
Qui m'intéresse à ta personne.

Mais j'entends du bruit, remettons-nous, reprenons notre rôle.

SCÈNE IV.

BLONDEL, WILLIAMS, GUILLOT, LAURETTE.

(Williams, tient Guillot par l'oreille.)

GUILLOT.

AHI.

WILLIAMS.

Je t'apprendrai à porter des lettres à ma fille.

GUILLOT.

C'est de la part du gouverneur!

WILLIAMS.

Quoi! de la part du gouverneur!

BLONDEL, à part.

Ah! si c'était ce gouverneur!

Digitized by Google

GUILLOT.

Il m'a dit de lui remettre
Cette lettre.

WILLIAMS.

Ma fille écoute un séducteur!
Non, ma Laurette
N'est point faite
Pour amuser le gouverneur.
Et toi, et toi,
Si tu reviens, c'est fait de toi.

GUILLOT.

Ce n'est pas moi
Qui reviendrai; non, sur ma foi.

WILLIAMS.

Dis, dis à ce gouverneur
Que ma Laurette
N'est point faite
Pour écouter un séducteur.
Monsieur, monsieur le gouverneur,
Me fait en ce jour trop d'honneur.

BLONDEL, à part.

Ah! si c'était le gouverneur
De ce château : Dieu! quel bonheur!

GUILLOT.

Mais, c'est monsieur le gouverneur.

WILLIAMS.

Et que me fait ce gouverneur?
Oui, sur ma foi,
Prends garde à toi.

Digitized by Google

(A Laurette qui paraît.)

Et toi, si jamais tu revoi
Ce séducteur,
Tu sentiras
Si dans mon bras
Il est encor quelque vigueur.

BLONDEL.

Si je pouvais, ah! quel bonheur!
(A part.)
Mes bons amis, ne frappez pas,
Point de débats :
La paix, la paix, point de débats.

LAURETTE.

Mon père, hélas!
Je ne vois pas
Le gouverneur.

BLONDEL.

Ah! si c'était ce gouverneur!
Ah! quel bonheur!
Mes bons amis,
Soyez unis :
Ah! point de fiel!
La paix du ciel.
Point de débats,
Ne frappez pas.
Ah! si c'était ce gouverneur!

Digitized by Google

SCÈNE V.

WILLIAMS, BLONDEL.

WILLIAMS.

Rentrez dans la maison; elle dit qu'elle ne l'a point vu, et qu'elle ne lui parle pas, et il lui écrit; je voudrais bien connaître ce que dit cette lettre; ils ont à présent une manière d'écrire qu'on ne peut déchiffrer. Si quelqu'un... ce vieillard n'est pas de ce pays-ci; bon homme, savez-vous lire?

BLONDEL.

Ah! mon Dieu oui, je sais, lire.

WILLIAMS.

Eh bien! lisez-moi cela.

BLONDEL.

Ah! mon bon Monsieur, je suis aveugle; ces méchans Sarrasins m'ont brûlé les yeux avec une lame d'acier flamboyante; mais ne voyez-vous pas venir un petit garçon?

WILLIAMS.

Oui.

BLONDEL.

C'est lui qui me conduit; il sait lire, et il vous lira tout ce que vous voudrez. Antonio, est-ce toi?

Digitized by Google

SCÈNE VI.

WILLIAMS, BLONDEL, ANTONIO.

ANTONIO.

Oui, c'est moi, père Blondel.

BLONDEL.

Tu as été bien long-tems.

ANTONIO, à part.

Ah ! c'est que je l'ai trouvée, et je lui ai dit un petit mot.

BLONDEL.

Tiens, lis la lettre de ce Monsieur que voilà; (*Il affecte de le montrer où il n'est pas.*) et lis bien haut, et distinctement ; lis, lis, mon petit ami.

ANTONIO.

« Belle Laurette...

WILLIAMS.

Belle Laurette !... Voilà comme ils leur font tourner la tête.

ANTONIO.

» Belle Laurette, mon cœur ne peut se » contenir de la joie qu'il ressent par l'assu- » rance que vous me donnez de m'aimer » toujours.

Digitized by Google

WILLIAMS.

Ah! fille indigne! elle l'aime.

BLONDEL.

Laissez, laissez. Continue.

ANTONIO.

» Si le prisonnier, que je ne peux quitter...

WILLIAMS.

Tant mieux.

BLONDEL, à part.

Le prisonnier!

ANTONIO.

» Si le prisonnier, que je ne peux quitter, » me permettait de sortir pendant le jour, » j'irais me jeter...

WILLIAMS.

Fût-ce dans les fossés de ton château!

BLONDEL.

Qu'il ne peut quitter.

ANTONIO.

» J'irais me jeter à vos pieds; mais cette nuit...» Il y a là des mots effacés.

BLONDEL.

Ensuite.

ANTONIO.

» Faites-moi dire par quelqu'un à quelle » heure je pourrais vous parler. Votre tendre,

Digitized by Google

» fidèle amant, et constant chevalier, FLORESTAN.

WILLIAMS.

Ah! damnation! goddam.

BLONDEL.

Goddam, est-ce que vous êtes Anglais?

WILLIAMS.

Ah! oui, je le suis.

BLONDEL.

Vigoureuse nation! eh! comment est-il possible, que, né un brave Anglais, vous soyez venu vous établir dans le fond de l'Allemagne, et dans un pays aussi sauvage qu'on m'a dit qu'il était?

WILLIAMS.

Ah! c'est trop long à vous raconter. Est-ce que nous dépendons de nous? Il ne faut qu'une circonstance pour nous envoyer bien loin.

BLONDEL.

Vous avez raison; car moi, je suis de l'Ile-de France, et me voilà ici: et de quelle province d'Angleterre êtes-vous?

WILLIAMS.

Du pays de Galles.

BLONDEL.

Vous êtes du pays de Galles! Ah! si j'avais la jouissance de mes yeux, que j'aurais de

Digitized by Google

plaisir à vous voir ! Et comment avez-vous quitté ce bon pays ?

WILLIAMS.

J'ai été à la croisade, à la Palestine.

BLONDEL.

A la Palestine ! et moi aussi.

WILLIAMS.

Avec notre roi.

BLONDEL.

Avec Richard, avec votre roi! et moi de même.

WILLIAMS.

Quand je suis revenu dans mon pays, n'ai-je pas trouvé mon père mort?

BLONDEL.

Il était bien vieux?

WILLIAMS.

Ah! ce n'est pas de vieillesse: il avait été tué par un gentilhomme des environs, pour un lapin qu'il avait tué sur ses terres. J'apprends cela en arrivant : je cours trouver ce gentilhomme, et j'ai vengé la mort de mon père par la sienne.

BLONDEL.

Ainsi voilà deux hommes tués pour un lapin.

WILLIAMS.

Cela n'est que trop vrai.

Digitized by Google

BLONDEL.

Enfin vous vous êtes enfui?

WILLIAMS.

Oui, j'ai été obligé de fuir. La justice a mangé mon château et mon fief, et je n'ai plus rien là bas, qu'une sentence de mort; mais ici je ne les crains pas.

BRONDEL.

Monsieur je vous demande pardon de toutes mes questions.

WILLIAMS.

Il ne me déplait pas de parler de tout cela.

BRONDEL.

Et à la croisade vous avez donc connu le brave roi Richard, ce héros, ce grand homme?

WILLIAMS.

Oui, puisque j'ai servi sous lui.

BRONDEL.

Et sans doute vous avez...

WILLIAMS.

Mais j'ai affaire, et je crois que voilà cette voyageuse qui va arriver.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

BLONDEL, LAURETTE, ANTONIO.

(Antonio pendant cette scène tire du pain d'un bissac, et va le manger sur le banc où s'est assis Blondel.)

LAURETTE.

Ah! bon homme! je vous en prie, dites-moi ce que vous a dit mon père?

BLONDEL.

C'est vous qui êtes la belle Laurette?

LAURETTE.

Oui, Monsieur.

BLONDEL.

Votre père est fort irrité; il sait ce que contient la lettre du chevalier Florestan.

LAURETTE.

Oui, Florestan : c'est son nom. Est-ce qu'on a lu la lettre à mon père?

BLONDEL.

Non pas moi; je suis aveugle, mais c'est mon petit conducteur.

ANTONIO, se levant.

Oui, c'est moi : mais, est-ce que vous ne me l'aviez pas dit, de la lire?

Digitized by Google

LAURETTE.

On aurait bien dû ne pas le faire.

BLONDEL.

Il l'aurait fait faire par un autre.

LAURETTE.

C'est vrai. Et que disoit la lettre ?

BLONDEL.

Que, sans le prisonnier qu'il garde... Et qu'est-ce que c'est que ce prisonnier ?

LAURETTE.

On ne dit pas ce qu'il est.

BLONDEL.

Que, sans le prisonnier qu'il garde, il viendrait se jeter à vos pieds.

LAURETTE.

Pauvre chevalier !

BLONDEL.

Mais que cette nuit..!

LAURETTE

Cette nuit !... ah, la nuit !

(Elle soupire et rêve.)

Je crains de lui parler la nuit,
J'écoute trop tout ce qu'il dit ;
Il me dit : Je vous aime, et je sens malgré moi,
Je sens mon cœur qui bat, et je ne sais pourquoi ;

Digitized by Google

Puis il prend ma main, il la presse
Avec tant de tendresse,
Que je ne sais plus où j'en suis;
Je veux le fuir, mais je ne puis;
Ah! pourquoi lui parler la nuit, etc.

BLONDEL.

Vous l'aimez donc bien, belle Laurette?

LAURETTE.

Ah! mon Dieu, oui, je l'aime bien!

BLONDEL.

En vérité, votre aveu est si naïf, que je ne peux m'empêcher de vous donner un conseil.

LAURETTE.

Dites, dites. Je ne sais ici à qui me confier; mais votre air, votre âge: et puis vous ne pouvez me voir; tout cela me donne la hardiesse de vous parler, et me fait, je crois, moins rougir.

BLONDEL.

Eh! bien, belle Laurette...

LAURETTE.

Mais, qui vous a dit que j'étais belle?

BLONDEL.

Hélas! pour moi, pauvre aveugle, la beauté d'une femme est dans le charme, dans la douceur de sa voix.

Digitized by Google

LAURETTE.

Eh bien ?

BLONDEL.

Je vous dirai donc, que, lorsque ces chevaliers, ces gens de haute condition s'adressent à une jeune personne d'un état inférieur, moins touchés souvent de la beauté, de la noblesse de son ame que de celle de leur extraction...

LAURETTE.

Eh bien ?

BLONDEL.

Ils ne se font quelquefois aucun scrupule de la tromper.

LAURETTE.

Mais ma noblesse est égale à la sienne.

BLONDEL.

Le sait-il ?

LAURETTE.

Sans doute. Quoique mon père ait peu d'aisance, nous avons toujours vécu noblement : et, si je ne craignais sa vivacité, vivacité qui heureusement l'a forcé de s'établir dans ce pays-ci, je lui aurais confié les intentions du chevalier.

BLONDEL.

C'est lui qui est le gouverneur de ce château!

Digitized by Google

LAURETTE.

Oui.

BLONDEL.

Et tout en attendant cette confiance en votre re, vous le recevrez cette nuit, ce chevalier e vous aimez; vous lui parlerez cette nuit! outez-moi, ceci n'est qu'une chansonnette:

Un bandeau couvre les yeux
Du dieu qui rend amoureux;
Cela nous apprend, sans doute,
Que ce petit dieu badin
N'est jamais, jamais plus malin
Que quand il n'y voit goutte.

LAURETTE.

Ah! redites-moi, s'il vous plaît,
Ce joli couplet:
Ah! je ne dois pas l'oublier,
Je veux le dire au chevalier.

BLONDEL.

Très-volontiers.

ENSEMBLE.

Un bandeau, etc.

LAURETTE.

Ah! voici je ne sais combien de personnes i arrivent; des chevaux, des chariots. C'est is doute cette dame qui vient loger ici: j'y irs.

Digitized by Google

BLONDEL.

Écoutez-donc, belle Laurette, j'ai quelqu chose à vous dire.

LAURETTE.

De lui?

BLONDEL.

Non.

LAURETTE.

Dites-donc vite.

BLONDEL.

Pourrai-je passer cette nuit, cette nuit-seulement dans votre maison?

LAURETTE.

Non: cela ne se peut pas. Mon père, à prière d'un ancien ami, a cédé, pour cett nuit seulement, sa maison tout entière, une grande dame, et, à moins qu'elle ne permette, nous ne pouvons pas disposer d plus petit endroit; mais demain... Adieu.

BLONDEL.

Allons, prenons patience. Antonio!

ANTONIO.

Plaît-il?

BLONDEL.

Va voir s'il n'y a pas d'autre retraite a environs.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

BLONDEL, MARGUERITE.

BLONDEL.

Ciel! que vois-je? c'est la comtesse de Flandre! c'est Marguerite! c'est le tendre et malheureux objet de l'amour de l'infortuné Richard! Ah! j'accepte le présage: sa rencontre ici ne peut-être qu'un coup du ciel. Mais, peut-être me trompé-je!.. Voyons si vraiment c'est elle. Si c'est Marguerite, son ame ne pourra se refuser aux douces impressions d'un air qu'en des tems fortunés son amant a fait pour elle.

(Il joue cet air sur son violon. Marguerite s'arrête, écoute, s'approche.)

MARGUERITE.

O ciel! qu'entends-je!... Bon homme, qui peut vous avoir appris l'air que vous jouez si bien sur votre violon?

BLONDEL.

Madame, je l'ai appris d'un brave écuyer, qui venait de la Terre-Sainte; et qui, disait-il, l'avait entendu chanter au roi Richard.

MARGUERITE.

Il vous a dit la vérité.

Digitized by Google

BLONDEL.

Mais, Madame, vous qui avez la voix d'un ange, n'êtes-vous pas cette grande dame qui doit occuper la maison qu'on m'a dit être ici près?

MARGUERITE.

Oui, bon homme.

BLONDEL.

Ayez pitié, je vous prie, d'un pauvre aveugle, et permettez-lui d'y passer cette nuit dans le lieu où il n'incommodera personne.

MARGUERITE.

Ah! je le veux bien, pourvu que vous répétiez plusieurs fois l'air que vous venez de jouer.

BLONDEL.

Ah! tant qu'il vous plaira!

MARGUERITE, à ses gens.

Je vous recommande ce bon vieillard.

SCÈNE IX.

BLONDEL, ANTONIO, DOMESTIQUES.

UN DOMESTIQUE, à Blondel.

Allons, bon homme, mettez-vous là, vous boirez un coup avec nous.

Digitized by Google

BLONDEL.

Antonio !

ANTONIO.

Me voilà.

BLONDEL, lui donnant son verre.

Tiens, bois, mon fils, bois.

(On verse à Blondel un second verre, et il dit après avoir bu.)

En vous remerciant, mes amis ; mais je veux payer mon écot.

UN DOMESTIQUE.

Eh ! comment ça ?

BLONDEL.

En vous disant une chanson, et vous ferez chorus.

UN DOMESTIQUE.

Allons, c'est un bon vivant. Courage, père.

BLONDEL, joue du violon en chantant.

Que le sultan Saladin
Rassemble dans son jardin
Un troupeau de jouvencelles,
Toutes jeunes, toutes belles,
Pour s'amuser le matin ;
C'est bien, c'est bien,
Cela ne nous blesse en rien ;
Moi, je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

Digitized by Google

Qu'un seigneur, qu'un haut baron,
Vende jusqu'à son donjon
Pour aller à la croisade;
Qu'il laisse sa camarade
Dans les mains des gens de bien;
C'est bien, c'est bien,
Cela ne nous blesse en rien;
Moi, je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

UN OFFICIER.

Ayez à finir; voilà Madame qui va se retirer dans son appartement.

UN DOMESTIQUE.

Rachevons; encore un couplet, père.

BLONDEL.

Que le vaillant roi Richard,
Aille courir maint hasard,
Pour aller, loin d'Angleterre,
Conquérir une autre terre,
Dans le pays d'un païen;
C'est bien, c'est bien,
Cela ne nous blesse en rien;
Moi, je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

BÉATRIX paraissant.

Madame vous entend de son appartement.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un château fort, propre à renfermer des prisonniers.

SCÈNE I.

LE ROI RICHARD, FLORESTAN.

FLORESTAN.

L'AURORE va se lever, profitez-en, Sire, pour votre santé : dans une heure on va vous renfermer.

RICHARD.

Florestan!

FLORESTAN.

Sire!

RICHARD.

Votre fortune est dans vos mains.

FLORESTAN

Je le sais, Sire, mais mon honneur....

RICHARD.

Pour un perfide! pour un traître!

Digitized by Google

FLORESTAN.

Pour un traître! S'il l'était, Sire, je ne le servirais pas. Non, non, je ne le servirais pas, si je croyais qu'il fût un perfide.

RICHARD.

Mais Florestan...

(Florestan sort.)

SCÈNE II.

RICHARD.

Ah! grand Dieu! quel funeste coup du sort! Couvert de lauriers cueillis dans la Palestine, au milieu de ma gloire, dans la vigueur de l'âge, être obscurément confiné comme le dernier des hommes, dans le fond d'une prison!

(Il se lève.)

Si l'univers entier m'oublie,
S'il faut passer ici ma vie,
Que sert ma gloire, ma valeur?
(Il regarde un portrait de Marguerite.)
Douce image de mon amie,
Viens calmer, consoler mon cœur,
Un instant suspends ma douleur.
O souvenir de ma puissance!
Crois-tu ranimer ma constance?
Non, tu redoubles mon malheur.
O mort! viens terminer ma peine;

Digitized by Google

O mort! viens, viens briser ma chaîne,
L'espérance a fui de mon cœur,

SCÈNE III.

RICHARD, BLONDEL, ANTONIO.

(Richard se rassied, il a le conde appuyé sur une saillie de pierre, et paraît abîmé dans le plus profond chagrin : sa tête est en partie cachée par sa main.)

BLONDEL.

Petit garçon, arrêtons-nous ici : j'aime à respirer cet air frais et pur qui annonce et accompagne le lever de l'aurore. Où suis-je, à présent?

ANTONIO.

Près du parapet de cette forteresse, où vous m'avez dit de vous mener.

BLONDEL.

C'est bon.

ANTONIO.

Ah! ne montez pas dessus ce parapet, vous tomberiez dans un grand fossé plein d'eau, et vous vous noieriez.

BLONDEL.

Ah! je n'en ai pas d'envie. Tiens mon fils, voilà de l'argent, va nous chercher quelque chose pour déjeûner.

Digitized by Google

ANTONIO.

Ah! vous me donnez trop.

BLONDEL.

Le reste sera pour toi.

ANTONIO.

En vous remerciant.

(Il part.)

BLONDEL.

Quand tu seras revenu, nous irons promener. Sans doute que les campagnes sont aussi belles que je les ai vues autrefois. Au défaut de mes yeux, je me plais à l'imaginer. Tu ne réponds pas. Ah! est-il parti?

SCÈNE IV.

RICHARD sur la terrasse; BLONDEL sur le parapet.

RICHARD.

Une année! une année entière se passe, sans que je reçoive aucune consolation, et je ne prévois aucun terme au malheur qui m'accable?

BLONDEL.

S'il est ici, le calme du matin, le silence qui règne dans ces lieux laissera sans doute pénétrer ma voix jusqu'au fond de sa retraite.

Digitized by Google

Eh! s'il est ici, peut-il n'être pas frappé d'une romance qu'autrefois l'amour lui a inspirée. Auteur, amoureux et malheureux : que de raisons pour s'en souvenir !

RICHARD.

Trône, grandeurs, souveraine puissance ! vous ne pouvez donc rien contre une telle infortune ! Et Marguerite ! Marguerite ! (*Blondel paraît accorder son violon, lors du mot de Marguerite.*) Quels sons ! ô ciel, est-il possible, qu'un air que j'ai fait pour elle, ait passé jusqu'ici ! Écoutons.

BLONDEL.

Une fièvre brûlante
Un jour me terrassait,

RICHARD.

Quels accents! qu'elle voix !.. je la connais.

BLONDEL.

Et de mon corps chassait
Mon ame languissante;
Madame approche de mon lit,
Et loin de moi la mort s'enfuit.

RICHARD.

Un regard de ma belle
Fait dans mon tendre cœur,
A la peine cruelle
Succéder le bonheur.

Digitized by Google

BLONDEL.

Dans une tour obscure
Un roi puissant languit;
Son serviteur gémit
De sa triste aventure.

RICHARD.

C'est Blondel! Ah grands dieux!

Si Marguerite était ici,
Je m'écrîrais : Plus de souci.

ENSEMBLE.

Un regard de { sa / ma } belle
Fait dans { son / mon } tendre cœur,
A la peine cruelle
Succéder le bonheur.

SCÈNE V.

BLONDEL, RICHARD, SOLDATS.

LES SOLDATS, arrêtant Blondel.

Sais-tu? connais-tu? sais-tu?
Qui peut t'avoir répondu?
Réponds, réponds, réponds vite.
Ah! que tu n'en es pas quitte.

Digitized by Google

BLONDEL.

Sans doute quelque passant
Que divertissait mon chant.

LES SOLDATS.

En prison, vite en prison!
Tu diras là ta chanson.

BLONDEL.

Ah! Messieurs, point de colère,
Ayez pitié de ma misère;
Les Sarrasins furieux,
De la lumière des cieux
Ont privé mes pauvres yeux.

LES SOLDATS.

Ah! tant mieux pour toi, tant mieux,
Tu périrais dans ces lieux
Si tu portais de bons yeux.

BLONDEL.

Ah! Messieurs, attendez donc,
Je dois obtenir mon pardon;
Je veux parler à monsieur,
A monsieur le Gouverneur,
Pour un avis important
Qu'il doit savoir à l'instant.

LES SOLDATS, à l'officier.

Il veut parler à monsieur,
A monsieur le Gouverneur.

BLONDEL.

Pour un avis important
Qu'il doit savoir à l'instant.

Digitized by Google

LES SOLDATS.

Pour un avis important
Qu'il doit savoir à l'instant!

LES OFFICIERS ET LES SOLDATS.

Tu vas parler à monsieur,
A monsieur le Gouverneur,
Puisque l'avis important
Doit être su dans l'instant.
Le voici : mais prends garde à toi;
Oui, sur ma foi,
Tu périrais
Si tu mentais,
Si tu mentais à monseigneur,
A monseigneur le gouverneur.

SCÈNE VI.

RICHARD, BLONDEL, FLORESTAN.
OFFICIERS, SOLDATS.

UN SOLDAT.

Voici monseigneur le gouverneur.

BLONDEL.

Où est-il, monseigneur le gouverneur?

FLORESTAN.

Me voilà.

BLONDEL.

De quel côté? où est-il?

Digitized by Google

FLORESTAN, le prenant par le bras.

Ici.

BLONDEL.

J'ai un avis important à lui donner.

FLORESTAN.

Eh bien ! de quoi s'agit-il ? Mais ne cherche point à mentir, ni à m'amuser ? car à l'instant tu perdrais la vie.

BLONDEL.

Ah ! Monseigneur ! c'est être déja mort à moitié que d'avoir perdu la vue : eh ! comment un pauvre aveugle pourrait-il prétendre à vous tromper ?

FLORESTAN.

Eh bien ! parle.

BLONDEL.

Êtes-vous seul ?

FLORESTAN.

Oui. Retirez-vous, vous autres.

(Les soldats se retirent dans le fond.)

BLONDEL.

Monseigneur, c'est que la belle Laurette...

FLORESTAN.

Parle bas.

BLONDEL.

C'est que la belle Laurette m'a lu la lettre

Digitized by Google

que vous lui avez écrite, afin que vous vissiez que je suis envoyé par elle : or, vous y dites que vous vous jetez à ses pieds, et vous lui demandez un rendez-vous pour cette nuit.

FLORESTAN.

Eh bien ! mon ami !

BLONDEL.

Eh bien! Monseigneur, elle m'a dit de vous dire que vous pourriez venir à l'heure que vous voudriez.

FLORESTAN.

Comment, à l'heure que je voudrais ?

BLONDEL.

Il y a chez son père, une dame de haut parage, qui, pour célébrer la joie d'une nouvelle intéressante, y donne toute la nuit à danser, à boire, à manger et rire, et vous pourriez y venir sous quelque prétexte; alors la belle Laurette trouvera toujours bien l'occasion de vous dire quelque petite chose.

FLORESTAN.

C'est donc pour me parler que tu as chanté ?

BLONDEL.

C'est pour être mené vers vous, que j'ai fait tout ce bruit avec mon violon.

FLORESTAN.

Il n'y a pas de mal ; dis-lui que j'irai. Mais

Digitized by Google

se servir d'un aveugle pour faire une commission! Ah! qu'elle est charmante! Va-t'en.

BLONDEL.

Mais, M. le Gouvèrneur! M. le Gouverneur!

FLORESTAN.

Eh! bien?

BLONDEL.

Ah! vous voilà de ce côté-là. Pour qu'on ne soupçonne rien de ma mission, grondez-moi bien fort, et renvoyez-moi.

FLORESTAN.

Tu as raison. (*A part.*) Ce drôle a de l'esprit.

Pour le peu que tu m'as dit
Fallait-il faire ce bruit.

BLONDEL.

Ah! je n'ai pas fait de bruit?
Vos soldats ont fait ce bruit?

LES SOLDATS.

Téméraire, téméraire,
Tu devrais, et tu dois te taire;
Alarmer la garnison,
Tu devrais être en prison.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

BLONDEL, RICHARD, FLORESTAN, ANTONIO, SOLDATS.

ANTONIO.

Ah! Messieurs, pardon, pardon,
Ayez pitié de sa misère;
Les Sarrasins furieux
Ont privé ses pauvres yeux
De la lumière des cieux.

LES SOLDATS.

Ah! tant mieux, tant mieux;
S'il avait porté de bons yeux,
Il périrait dans ces lieux.
Va, retire-toi,
Mais prends garde à toi,
Ici si jamais
Tu paraissais,
Tu périrais.

BLONDEL.

Messieurs, croyez-moi,
Ici si jamais
Je revenais,
Je me soumets
A votre loi.
Ah! croyez-moi.

Digitized by Google

ANTONIO.

Ici si jamais
Il revenait,
Ah! ce serait
Sans moi, sans moi.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente la grande salle de la maison de Williams.

SCÈNE I.

BLONDEL, DOMESTIQUES.

BLONDEL.

Il faut, il faut,
Il faut que je lui parle.

LES DOMESTIQUES.

Il faut, il faut!
Vous ne pouvez lui dire un mot.

BLONDEL.

Mon cher Urbin, mon ami Charle,
Il faut que je lui dise un mot
Tout au plus tôt, tout au plus tôt.

LES DOMESTIQUES.

On chasserait Urbin et Charle
Si nous vous laissions dire un mot.
Sortez, sortez tout au plus tôt.

BLONDEL.

Mon cher Urbin, mon ami Charle.

Digitized by Google

LES DOMESTIQUES.

Nous allons partir à l'instant.

BLONDEL.

A l'instant, ciel! quoi, dans l'instant!

LES DOMESTIQUES.

Oui, dans l'instant.

BLONDEL.

Voici de l'or.

LES DOMESTIQUES, à part.

De l'or?
Est-ce de l'or? oui, c'est de l'or.
De l'or! Attendez; mais comment
Peut-il parler en ce moment?

BLONDEL.

De l'or, afin que je lui parle;
Ah! que je lui parle à l'instant.

LES DOMESTIQUES.

Le pourrait-il en ce moment?
A la dame de compagnie,
Oui, oui, nous pourrions dire son envie.

BLONDEL.

Dans ce moment.

LES DOMESTIQUES.

A la dame de compagnie!

BLONDEL.

Eh bien! soit, ah! je que lui parle.

Digitized by Google

LES DOMESTIQUES.

On peut lui dire qu'il la prie....

BLONDEL.

Mon cher Urbin, mon ami Charle.

LES DOMESTIQUES.

Dans ce moment.

BLONDEL.

Pourvu que je lui dise un mot.

LES DOMESTIQUES.

Tout au plus tôt.

BLONDEL.

Je suis content; mais au plus tôt.

SCÈNE II.

MARGUERITE, WILLIAMS, LE SÉNÉCHAL, CHEVALIERS.

MARGUERITE.

Sire Williams, je ne peux trop vous remercier du gracieux accueil que j'ai reçu chez vous.

WILLIAMS.

Madame, que ne puis-je vous y retenir plus long-tems!

MARGUERITE.

Cela ne peut être.

Digitized by Google

LE SÉNÉCHAL.

Madame, tout sera bientôt prêt pour votre départ.

MARGUERITE.

Ah! Chevalier, ce soir assignera le terme à notre voyage; qu'il m'en coûte de vous dire ce qui va le terminer.

LE SÉNÉCHAL.

Quoi donc, Madame?

MARGUERITE.

Je vais consacrer mes jours à une retraite éternelle.

LE SÉNÉCHAL.

Vous, Madame!

MARGUERITE.

Un long chagrin qui me dévore me rend incapable de m'occuper du bonheur de mes sujets; je vais, Chevalier, faire ajouter quelques mots à cet écrit; vous le remettrez aux États assemblés. Ce sont mes volontés.

Digitized by Google

SCÈNE III.

MARGUERITE, WILLIAMS, LE SÉNÉCHAL, BÉATRIX, CHEVALIERS.

BÉATRIX.

MADAME.

MARGUERITE.

Que voulez-vous?

BÉATRIX.

Ce bonhomme à qui vous avez permis de passer la nuit dans ce logis, et qui n'est plus aveugle...

MARGUERITE.

Eh! bien?

BÉATRIX.

Il demande l'honneur de vous être présenté.

MARGUERITE.

Que veut-il? Ah! ciel!

BÉATRIX.

Je lui ai dit que Madame étoit bien triste; il m'a répondu : Si je lui parle, je la rendrai bien gaie.

(Blondel chante)

Un regard de ma belle.

Digitized by Google

Entendez-vous sa voix, Madame? il l'a très-belle.

MARGUERITE

Qu'il paraisse. Peut-être a-t-il appris cette complainte de la bouche même de Richard; peut-être... (*A un officier.*) Vous mettrez la suscription telle que je vais vous la dicter.

SCÈNE IV.

MARGUERITE, WILLIAMS, LE SÉNÉCHAL, BÉATRIX, BLONDEL, CHEVALIERS.

MARGUERITE.

Eh bien! bonhomme, on dit que vous demandez à m'être présenté.

BLONDEL.

Oui, Madame; mais qu'il est difficile d'approcher des grands, même pour leur rendre service!

MARGUERITE.

Qui était celui qui vous a appris ce que vous chantiez si bien tout-à-l'heure, et en quel lieu de la terre avez-vous appris cette complainte?

BLONDEL.

Je ne peux le dire qu'à vous.

(Béatrix sort.)

Digitized by Google

MARGUERITE.

Hier vous étiez aveugle.

BLONDEL.

Oui, Madame; mais le ciel m'a rendu la vue; et quelles grâces n'ai-je point à lui rendre, puisqu'il me fait jouir de la présence de madame Marguerite, comtesse de Flandre et d'Artois.

MARGUERITE.

O ciel! vous me connaissez.

BLONDEL.

Oui, Madame, et reconnaissez Blondel.

MARGUERITE.

Quoi! c'est vous Blondel! Vous étiez avec le roi. Où l'avez-vous laissé?

BLONDEL.

Le roi, le roi, que je cherchais depuis un an; le roi, Madame, est à cent pas d'ici.

MARGUERITE.

Le roi!

BLONDEL.

Il est prisonnier dans ce château que vous voyez de vos fenêtres; car, sans le voir, je lui ai parlé ce matin.

MARGUERITE.

Ah! Dieu! Ah! Blondel! chevaliers?

Digitized by Google

BLONDEL.

Madame, qu'allez-vous dire ?

MARGUERITE

Qu'ai-je à craindre ? ce sont mes chevaliers, tous attachés à moi, à ma personne, et sir Williams est Anglais.

BLONDEL.

Oui, Chevaliers, oui, ce rempart
Tient prisonnier le roi Richard ?

LES CHEVALIERS.

Que dites-vous! le roi Richard?
Richard! qui? le roi d'Angleterre ?

BLONDEL.

Oui, Chevaliers, oui, ce rempart
Tient prisonnier le roi Richard;
C'est là qu'est le roi d'Angleterre.

LES CHEVALIERS.

Qui vous l'a dit ? par quel hasard
Avez-vous connu cette affaire ?

MARGUERITE.

Qui vous l'a dit? par quel hasard?
Ah! grand Dieu, mon cœur se serre.

LES CHEVALIERS.

Comment savez-vous ce mystère ?

BLONDEL.

Par moi, qui, sous cet habit vil,
M'en suis approché sans péril;

Digitized by Google

Sa voix a pénétré mon ame ;
Je la connais oui, oui, Madame ;
Oui, Chevaliers, oui, ce rempart
Tient prisonnier le roi Richard.

MARGUERITE.

Ah! s'il est vrai, quel jour prospère!
Ah! grand Dieu... ah! mon cœur se serre
De joie et de saisissement.

WILLIAMS, BÉATRIX, MARGUERITE, CHEVALIERS.

Ah! grand Dieu, quel étonnement!
Quel bonheur! quel événement!
Travaillons à sa délivrance ;
Marchons, marchons.

BLONDEL.

Point d'imprudence ;
Travaillons à sa délivrance ;
Non, il faut agir prudemment.

LES CHEVALIERS.

Travaillons à sa délivrance.

MARGUERITE.

Que faire pour sa délivrance ?
Ah! Blondel, quel heureux moment!
Que faire pour sa délivrance ?
Chevaliers, écoutez Blondel.

LES CHEVALIERS.

Blondel! Blondel! oui, c'est Blondel.

MARGUERITE.

Chevaliers, connaissez Blondel ;
Ah! quel bonheur! quel coup du ciel!

Digitized by Google

BLONDEL.

Travaillons à sa délivrance,
Et ne parlons point de Blondel.

SCÈNE V.

BLONDEL, MARGUERITE, WILLIAMS, CHEVALIERS.

MARGUERITE.

Ah! chevaliers, ah! sire Williams, et vous, Blondel, mon cher Blondel! voyez entre vous ce qu'il convient de faire pour délivrer le roi; la joie, la surprise, cette nouvelle m'a saisie, de manière que je ne peux jouir de ma réflexion; servez-vous de tout mon pouvoir, c'est de moi, c'est de mon bonheur que vous allez vous occuper.

(Elle sort, en s'appuyant sur les bras de ses femmes.)

SCÈNE VI.

LE SÉNÉCHAL, WILLIAMS, BLONDEL, CHEVALIERS.

LE SÉNÉCHAL.

Oui, c'est l'infortune de Richard qui fesait toute sa peine.

Digitized by Google

BLONDEL.

Sires Chevaliers, sire Williams, le tems est précieux; voyons quels sont les moyens qui s'offrent à nous pour délivrer Richard; sachons d'abord quel est l'homme qui le garde : Williams, quel homme est-ce que ce gouverneur? Le connaissez-vous?

WILLIAMS.

Que trop.

BLONDEL.

L'intérêt peut-il quelque chose sur lui?

WILLIAMS.

Non.

BLONDEL.

Et la crainte?

WILLIAMS.

Encore moins.

BLONDEL.

Ni l'intérêt ni la crainte; c'est un homme bien rare : écoutez, Chevaliers, et vous, Williams; voici mon avis : le gouverneur va venir parler à votre fille.

WILLIAMS.

Parler à ma fille!

BLONDEL.

Oui, il sait que ce soir vous donnez un bal, une fête.

Digitized by Google

WILLIAMS.

Moi!

BLONDEL.

Oui, vous, et faites tout préparer à l'instant pour recevoir ici les bonnes gens des noces qui s'amusent ici près, et que j'ai prévenus de votre part.

WILLIAMS.

Des noces! un bal! il sait que je donnerais une fête; et de qui l'aurait-il pu savoir?...

BLONDEL.

De moi.

WILLIAMS.

De vous! et comment cela se peut-il?

BLONDEL.

Enfin, il le sait, je vous le dirai; mais ne perdons pas un instant, il viendra ici dans l'espoir que cette fête lui donnera les moyens de parler à la belle Laurette.

WILLIAMS.

Ah! qu'il lui parle!

BLONDEL.

Oui, il lui parlera; mais qu'aussitôt il soit entouré des officiers de la princesse, qu'il soit sommé de rendre le roi: s'il refuse, alors la force...

Digitized by Google

LE SÉNÉCHAL.

Oui, la force : armons-nous, forçons le château.

WILLIAMS.

Forcer le château ! et que peuvent vingt ou trente hommes, armés seulement de lances et d'épées, contre cent hommes de garnison placés dans un château fort ?

LE SÉNÉCHAL.

Vingt ou trente hommes ! et les soldats qui jusqu'ici ont servi d'escorte à Marguerite, et qui sont dans la forêt voisine en attendant notre retour ! Je vais les faire avancer : et que ne peuvent la valeur, notre exemple, et le désir de délivrer le roi !

BLONDEL.

Ah ! sénéchal, vous me rendez la vie ; est-il quelqu'un de nous qui ne se sacrifie pour une si belle cause ! Williams, Richard est dans les fers, et vous êtes Anglais.

WILLIAMS.

Ou le délivrer, ou mourir.

BLONDEL.

Sénéchal, faites promptement avancer votre escorte, armez vos chevaliers ; que Florestan soit arrêté : et dès que nos gens seront au pied des murailles, le signal de l'assaut. J'ai marqué un endroit faible, où, à l'aide des

Digitized by Google

travailleurs, j'espère faire brèche, et montrer à nos amis le chemin de la gloire. En attendant, Williams, faites tout préparer ici pour la danse.

SCÈNE VII.

BLONDEL.

Si l'amitié la plus pure, si l'ardeur la plus vive peuvent inspirer un cœur tendre et sensible, que ne dois-je pas attendre des motifs qui m'enflamment ?

SCÈNE VIII.

WILLIAMS, LAURETTE, DOMESTIQUES.

WILLIAMS, aux domestiques.

Allons, venez vous autres, et rangez cette salle; préparez tout ici, on va danser.

LAURETTE.

On va danser!

WILLIAMS.

Oui, ma fille, ma chère fille.

LAURETTE.

Ma chère fille! ah! mon père n'est plus fâché; ah! si le Chevalier le savait, peut-être pourrait-il....

Digitized by Google

SCÈNE IX.

WILLIAMS, LAURETTE, BLONDEL, DOMESTIQUES.

BLONDEL, à Laurette.

Le gouverneur, après la danse,
Viendra se rendre dans ces lieux.

LAURETTE.

Ah! quel bonheur! que sa présence
Pour moi doit embellir ces lieux!

BLONDEL, à Williams.

Nous n'avons point de mystère,
Je lui disais, que mes yeux
Revoient enfin les cieux.

LAURETTE.

Nous n'avons point de mystère,
Non, mon père; non, mon père,
Ce bonhomme doit vous plaire.

WILLIAMS.

Parlez, parlez sans mystère,
Ce bonhomme a su me plaire.

LAURETTE, à Blondel.

Est-il bien sûr de ma tendresse?
Me sera-t-il toujours constant?

BLONDEL.

Si vous aviez vu son ivresse!
Son cœur sera toujours constant.

Digitized by Google

LAURETTE.

Son ivresse! son cœur sera toujours constant.

WILLIAMS.

Il te disait que ses yeux
Revoient enfin la lumière.

LAURETTE.

Oui, mon père; oui, mon père;
Nous n'avons pas de mystère,
Il me disait, que ses yeux
Revoient enfin les cieux.

BLONDEL.

Nous n'avons plus de mystère;
Je lui disais que mes yeux
Revoient enfin les cieux;
Je voulais vous dire encore.

LAURETTE.

Je ne veux point qu'il ignore.

WILLIAMS.

Il te disait que ses yeux....

LAURETTTE.

Oui, mon père, etc.

Digitized by Google

SCÈNE X.

FLORESTAN, WILLIAMS, LAURETTE, ANTONIO, PAYSANS, PAYSANNES.

UN PAYSAN.

Et zig, et zoc,
Et fric, et froc,
Quand les bœufs
Vont deux à deux,
Le labourage en va mieux.

Sans berger, si la bergère
Est en un lieu solitaire,
Tout pour elle est ennuyeux;
Mais si le berger Sylvandre
Auprès d'elle vient se rendre,
Tout s'anime à l'entour d'eux,
Et zig, et zoc,
Et fric, et froc,
Quand les bœufs
Vont deux à deux,
Le labourage en va mieux.

Qu'en dites-vous, ma commère?
Eh! qu'en dites-vous, compère?
Rien ne se fait bien qu'à deux;
Les habitans de la terre,
Hélas! ne dureraient guère,

Digitized by Google

S'ils ne disaient pas entre eux,
Et zig, et zoc, etc.

(On entend un roulement de tambour, Florestan veut sortir.)

FLORESTAN.

Ciel, qu'entends-je !

WILLIAMS.

Je vous arrête.

FLORESTAN.

Vous ?

WILLIAMS.

Moi.

FLORESTAN.

Dieu ! quelle trahison !
Dieu ! qu'est-ce que prétend
Ce parti violent ?

LES CHEVALIERS.

Que Richard, à l'instant,
Soit remis dans nos mains ;
Oui, qu'ici ses destins
Soient remis dans nos mains.

FLORESTAN.

Non, jamais ses destins
Ne seront dans vos mains.

Les chevaliers emmènent Florestan. Williams sort du côté opposé pour aller joindre le sénéchal et Blondel (*).

(*) Voyez à la fin de la pièce pour l'ancien dénouement. Le troisième acte finissait ici primitivement.

Digitized by Google

(Le théâtre change, et représente l'assaut donné à la forteresse, par les troupes de Marguerite.)

RICHARD.

O ma chère comtesse!
O doux objet de toute ma tendresse!

MARGUERITE.

Ah! Richard, ô mon roi, ah! Dieux!

RICHARD.

A la tendresse
Je dois ce moment heureux.

MARGUERITE.

C'est à Blondel; c'est à son cœur,
Qu'en ce jour je dois ce bonheur.

RICHARD, embrassant Blondel.

C'est à ton cœur,
Qu'en ce jour je dois mon bonheur,
Délivré par ceux que j'aime,
De mes sujets oublié,
C'est l'amour et l'amitié
Qui font mon bonheur suprême.

MARGUERITE, BLONDEL.

C'est l'amour et l'amitié
Qui font son bonheur suprême.

LAURETTE, ANTONIO, PAYSANS, PAYSANNES.

Ah! que le bonheur suprême
L'accompagne chaque jour!
Que le bonheur l'accompagne sans cesse!
Ah! quel plaisir! quelle ivresse!

Digitized by Google

C'est un roi : oui, c'est lui-même
Qui paraît dans ce séjour.

MARGUERITE, RICHARD, BLONDEL, WILLIAMS, LES CHEVALIERS.

Ah! que le bonheur suprême
L'accompagne chaque jour.

MARGUERITE, RICHARD, BLONDEL.

Non, l'éclat du diadême
Ne vaut pas un si beau jour.

MARGUERITE, à Florestan, et à Laurette.

Vous, commencez ma récompense;
Heureux amans, je vous unis,

(A Williams.)

Souffrez que ce nœud mette un prix
A notre reconnaissance.

CHŒUR.

Heureux amans, etc.

TRIO.

MARGUERITE.

C'est l'amitié fidèle
Qui finit mon malheur;
Qu'une amour éternelle
Assure ton bonheur.

RICHARD.

C'est l'amitié fidèle
Qui finit mon malheur,

Digitized by Google

Et l'amour de ma belle
Assure mon bonheur.

BLONDEL.

Pour un sujet fidèle
Est-il plus grand bonheur,
Quand il voit que son zèle
Finit votre malheur.

BLONDEL, MARGUERITE, WILLIAMS, LES CHEVALIERS.

Ah! quel bonheur! quelle ivresse!
Que le bonheur l'accompagne sans cesse!
C'est un roi; oui, c'est lui-même,
Qui paraît dans ce séjour.

LAURETTE, PAYSANS, PAYSANNES.

Que le bonheur l'accompagne sans cesse!
Ah! quel bonheur, quelle ivresse!
C'est un roi, oui: c'est lui-même,
Qui paraît en ce séjour.

RICHARD.

C'est un roi, oui, c'est lui-même!
Qui vous doit un si beau jour.

MARGUERITE.

Richard m'est rendu dans ce jour.

BLONDEL.

C'est un roi délivré par l'amour.

CHŒUR.

Ah! quel bonheur! quel plus beau jour!
C'est un roi qui vous doit un si beau jour.

FIN DE RICHARD-CŒUR-DE-LION.

Digitized by Google

VARIANTES.

Sedaine avait d'abord donné *Richard* en quatre actes, et son poëme était de cette manière bien meilleur que celui qui se joue aujourd'hui en trois actes. On doit remarquer combien est ridicule ce changement qui a lieu dans la scène X du troisième acte, lorsque les chevaliers ont fait prisonnier le gouverneur. La transition brusque de l'action est digne des boulevarts, et serait tout au plus supportable dans un mélodrame. On força Sedaine de gâter ainsi sa pièce et de la tronquer. Jouée comme elle le fut la première fois, elle valait mieux qu'aujourd'hui; au moins elle avait le sens commun. Nous croyons faire plaisir aux lecteurs en leur remettant sous les yeux la fin de cette pièce, telle que Sedaine l'avait composée, et qu'on ne fit supprimer que par suite des réclamations des gouverneurs d'alors, réclamation des plus ridicules; car, que pouvaient-ils avoir d'analogue avec ceux du siècle barbare des croisades? C'est au moyen du manuscrit communiqué par la fa-

Digitized by Google

mille même, que nous donnons la partie de cette pièce qui en a été retranchée. Elle servira à restituer à Sedaine une partie de sa réputation littéraire dont l'avait privé des critiques superficiels, et fera voir qu'il savait bien conduire ses pièces de théâtre, et que ses opéras seraient meilleurs s'il n'eût point rencontré d'obstacles à la représentation.

—

Digitized by Google

ANCIEN DÉNOUEMENT
DE
RICHARD-CŒUR-DE-LION.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente un vaste souterrain de grande maison.

SCÈNE I.

BLONDEL écoutant à la porte.

Ils sont bien long-tems là-haut à me l'envoyer; aurait-il consenti à rendre le roi? ils me l'auraient fait dire.

Mon sang, mon sang
Bout dans mes veines.
Viendra-t-il? ne viendra-t-il pas?
Mes espérances incertaines
Me consument; je brûle, hélas!
Viendra-t-il? ne viendra-t-il pas?
L'impatience qui m'enflamme
N'est rien près de celle, ô Richard!
Près de celle qui dans ton ame
Te fait gémir de ce retard.

Digitized by Google

Et cependant
Mon sang,
Mon sang bout dans mes veines.
Viendra-t-il? etc.

Je crois entendre du bruit; oui, c'est lui sans doute.

(On ouvre les portes avec effort, les serrures font grand bruit; Blondel se sauve dans le caveau voisin, la porte est dans le fond à deux guichets; on n'en ouvre qu'un pour faire entrer Florestan.)

SCÈNE II.

LE SÉNÉCHAL, FLORESTAN, un homme passe devant avec une lampe, et éclaire ses pas; il pose cette lampe sur une table, deux chevaliers suivent l'épée à la main.

LE SÉNÉCHAL.

On vous donne deux heures pour vous déterminer.

FLORESTAN.

Ensuite, que ferez-vous? Ma mort! je ne la crains pas.

LE SÉNÉCHAL.

Je le crois, mais vous réfléchirez aux raisons que votre souveraine a bien voulu vous donner.

FLORESTAN.

Je n'entends rien à des raisons qui veulent me faire violer un serment.

Digitized by Google

LE SÉNÉCHAL.

Refléchissez. (*Il sort, ferme les portes avec grand bruit.*)

SCÈNE III.

FLORESTAN.

Non, le remords ne troublera jamais
La paix qui règne dans mon ame;
La raison éteindra ma flamme,
Et j'aime mieux mille regrets
Qu'un seul reproche qui me blesse;
Mais quel sentiment me presse
D'obéir à la tendresse?
Non, le remords ne troublera jamais
La paix qui règne dans mon ame,
La raison éteindra ma flamme.

Chevaliers!

L'honneur ne raisonne pas,
Le sentiment doit lui suffire.
Si Laurette et ses appas
N'ont pas eu sur moi d'empire
Vos raisons n'en auront pas:

Digitized by Google

SCÈNE IV.

FLORESTAN, BLONDEL.

BLONDEL, dans la chambre voisine.

Est-ce vous M. le geôlier? Faites-moi donc apporter à manger, je me meurs de besoin.

FLORESTAN.

Qui est-là?

BLONDEL.

Moi, c'est le pauvre aveugle!

FLORESTAN.

Et c'est celui qui ce matin... Hé! que fais-tu ici?

BLONDEL.

Vous le voyez, n'êtes-vous pas le geôlier?

FLORESTAN.

Non.

BLONDEL.

Ah! si vous êtes prisonnier comme moi, je vous plains bien, ils vous feront mourir de faim; il y a, je crois, huit jours que je n'ai point pris de nourriture.

FLORESTAN.

Huit jours! c'est cependant lui.

Digitized by Google

BLONDEL.

Si vous êtes aussi prisonnier, nous nous consolerons ensemble. Il faut dans la vie se bercer de ses peines, dormir là dessus si on peut.

FLORESTAN, assis et appuyé près de la lampe.

Ah malheureux! quelle imprudence! mais comment deviner qu'un tel malheur?...

BLONDEL.

Ah! malheur! Un malheur! dites-vous? recevez une consolation de qui est plus affligé que vous-même.

Le malheur
Flétrit nos jours par sa rigueur!
Le malheur
Mène à sa suite la douleur;
Mais quand le bonheur
Vient par ses faveurs,
Par ses douceurs
Sécher nos pleurs;
Le bonheur
Est un enchanteur
Qui ravit le cœur
Par mille charmes.
Il n'est plus d'alarmes
Quand vient le bonheur.
Le malheur
Flétrit nos jours par sa rigueur,

Digitized by Google

Le malheur
Mène à sa suite la douleur.

FLORESTAN, après avoir rêvé.

Si cet aveugle pouvait m'être utile; mais, bonhomme, vous dites qu'il y a huit jours que vous êtes ici, n'est-ce pas vous qui ce matin êtes venu dans le château de Lintz?

BLONDEL.

Ah! mon camarade! je vous vois venir!

FLORESTAN.

Comment?

BLONDEL.

Oui, je vous vois venir. Ah! ah! ah! vous êtes de ces gens fins qui font des questions aux prisonniers pour leur faire dire ce qui peut nuire à leurs affaires.

FLORESTAN.

Vous vous trompez, mais répondez, n'êtes vous pas venu ce matin au château de Lintz?

BLONDEL.

Hé bien! oui, oui, j'y suis venu; mais je ne vous dirai que ce que j'ai dit au père de la fille, malgré ses coups, ses menaces, et cette prison, où il m'a mis. Ah! cette prison, je m'en moquerais, si on m'y donnait à manger, car tout est prison pour un aveugle.

Digitized by Google

FLORESTAN.

Et vous avez parlé au gouverneur.

BLONDEL.

Non, non, je n'ai point parlé; il est vrai qu'on m'a mené vers lui, je ne sais où; des soldats m'ont arrêté, et il y en a un, ah! mon pauvre bras!... Ils sont brutaux quand ils vous arrêtent, et mon violon, deux cordes de cassées, oui Monsieur deux cordes de cassées, et encore c'est la chanterelle.

FLORESTAN.

Hé bien! ensuite!

BLONDEL.

Hé bien! ils m'ont amené à leur gouverneur.

FLORESTAN.

Il vous a dit?

BLONDEL.

Ah! rien, rien du tout. il m'a renvoyé, il a bien vu que j'étais innocent.

FLORESTAN.

Hé bien! mon ami, c'est moi qui suis ce gouverneur.

BLONDEL.

Ah! vous voulez rire! hé! que feriez-vous ici, si vous étiez le gouverneur!

FLORESTAN.

C'est moi, mon ami, soyez en sûr

Digitized by Google

BLONDEL.

Ah! que vous êtes un bon engeoleur, vous le gouverneur! hé! allons donc, à qui contez vous cela!

FLORESTAN.

Quand je dis que c'est moi qui suis le chevalier Florestan.

BLONDEL.

Ah! je voudrais bien que vous dissiez vrai, vous rendriez témoignage à la vérité, on m'a mis ici en prison, pour que j'avoue que je lui ai porté une lettre ce matin, de la part de la belle Laurette; et si vous étiez ce brave homme, ce galant homme, cet honnête chevalier, vous vous feriez honneur de dire que cela n'est pas, et vous me tireriez de peine.

FLORESTAN.

Et quelle preuve veux-tu que je te donne pour t'assurer que c'est moi qui le suis?

BLONDEL.

Quelle preuve?... Hé bien! que vous ai-je dit ce matin? quoique je ne vous aie rien dit.

FLORESTAN.

Tu m'as dit que tu n'avais fait tout ce bruit avec ton violon...

BLONDEL.

Parlez bas, on pourrait nous écouter.

Digitized by Google

(Il s'assied sur le bord de la table, promenant sa main; il la met sur la lampe, et feint de se brûler.)

Ah ! qu'est c'est qu'ça ?

FLORESTAN.

Tu t'es brûlé ?

BLONDEL.

Je l'ai bien senti.

FLORESTAN.

Mets-toi ici.

(Alors Florestan le prend, le conduit avec complaisance à une chaise, et l'y fait asseoir.)

BLONDEL.

En vous remerciant.

FLORESTAN.

A présent que tu es persuadé que c'est moi, voudrais-tu me rendre un service qui ne serait pas sans récompense ?

BLONDEL.

Oui, je le veux bien !

FLORESTAN.

Si tu obtiens de sortir d'ici, ce serait de te faire mener au château de Lintz.

BLONDEL.

Oui, si je trouve mon petit garçon.

Digitized by Google

FLORESTAN.

Et de dire à la garnison que je suis ici retenu prisonnier.

BLONDEL.

Ils ne me croiront pas, il faudrait un billet de votre main.

FLORESTAN.

Hé! mon ami, comment l'écrirai-je? Je n'ai ici ni papier ni plume.

BLONDEL.

S'il n'y a que cela, j'ai mon cahier de romance, où vous trouverez du papier blanc, et j'ai mon écritoire.

FLORESTAN.

Et que fais tu de cela, puisque tu es aveugle?

BLONDEL.

De cela! Ah! cela m'est fort utile sans ce que cela le sera; quand j'entends une romance nouvelle, je prie qu'on me l'écrive dans mon cahier; mon petit garçon me la lit et je l'apprends par cœur, je la chante, et je gagne ma vie ainsi: voulez-vous que je vous en chante une? La romance du pélerin, ah! elle est belle!

FLORESTAN.

Non, non; donne-moi plutôt cette écritoire et ton papier, je vais écrire un billet que tu porteras.

Digitized by Google

BLONDEL.

Oui, si je sors !

FLORESTAN.

Sans doute, si tu sors.

BLONDEL.

Mais, Monsieur le gouverneur, il faudra me dire ce que vous mettez sur ce billet, afin que...

FLORESTAN.

Je te le lirai.

BLONDEL.

Mais dites-moi un peu, monsieur le Gouverneur, pendant que vous écrivez cela ne vous fera-t-il pas de peine que je chante?

FLORESTAN.

Non, non ; parle ou chante cela m'est égal.

BLONDEL.

Je suis un pauvre pélerin,
(Vous le voyez à mes coquilles);
Aux jeunes femmes, aux jeunes filles
Je vais contant mon chagrin :
Ayez pitié, filles gentilles,
Ayez pitié du pélerin.

Hélas ! que n'ai-je le destin
De l'alouette qui babille!
Mais dans mon ame le feu qui grille

Digitized by Google

Ne me permet qu'un seul refrain :
Ayez pitié, filles gentilles,
Ayez pitié du pélerin.

FLORESTAN.

Enfin, voici ce que j'écris !

BLONDEL.

Ayez pitié, filles gentilles.

FLORESTAN.

Ecoute ?

BLONDEL.

Ayez pitié du pélerin.

FLORESTAN.

Tu as bien la rage de chanter !

BLONDEL.

Je n'ai que cela, je suis pauvre.

FLORESTAN.

Écoute, voici ce que j'écris : mon neveu Tassard, le jeune (c'est mon lieutenant), mon neveu Tassard aura toute confiance en ce que lui dira le porteur de ce billet, à qui, pour plus de certitude du présent écrit, j'ai confié le sceau de mes armes. (*Je te remettrai mon cachet, et tu le remettras à mon neveu.*) et je finis ainsi ; Tassard, vous ferez tout ce que dira cet homme pour ma délivrance.

BLONDEL.

Pour ma délivrance, pour ma délivrance...

Digitized by Google

ah! si vous êtes le gouverneur, vous n'êtes pas un gouverneur prudent; pour ma... pour ma...

FLORESTAN.

Que veux-tu dire avec ton ma !

BLONDEL.

Hé oui ! ma, ma, ma délivrance.

FLORESTAN.

Hé bien ! que veux-tu dire ?

BLONDEL.

Ma délivrance ! Votre Tassard le jeune, comme vous l'appelez votre lieutenant, lira cela devant toute la garnison ; si elle vous aime, comme je n'en doute pas, la fureur les prendra, ils sortiront, ils accourront, ils mettront ici tout à feu et à sang, et votre Laurette, et peut-être moi, pauvre aveugle ; enfin tous ceux qui sont ici, et on dit qu'il y a ici des gens bien respectables.

FLORESTAN.

Tu as raison.

BLONDEL.

N'y aurait-il encore à éviter que les propos de votre garnison ! ah! ah! ah! Monsieur le gouverneur s'est laissé prendre ! et, comment ça ! et, pourquoi ça ! pourquoi ? ah! ah! pour quelque amourette.

Digitized by Google

FLORESTAN.

Et comment veux-tu que je mette?

BLONDEL.

Ah! c'est tout simple, mettez pour la délivrance qu'il vous expliquera.

FLORESTAN.

Allons, hé bien, c'est mis.

BLONDEL.

Alors moi j'arriverai comme je pourrai; je tirerai en particulier Tassard, c'est Tassard que vous avez dit.

FLORESTAN.

Oui.

BLONDEL.

Je lui dirai, êtes-vous seul? et il dira comme vous avez dit ce matin à ceux qui étaient là; mais à propos, comment avez vous dit? quand je vous ai demandé si vous étiez seul, car je me méfie toujours, et je doute que vous soyez ce gouverneur.

FLORESTAN.

Tu es bien soupçonneux?

BLONDEL.

Monsieur, Monsieur, quand on a été trompé une fois, on est bien près de l'être encor; enfin, comment avez vous dit à vos soldats?

Digitized by Google

FLORESTAN.

J'ai dit, retirez-vous, vous autres.

BLONDEL.

Ah! c'est bien cela! ah! c'est vrai, M. le gouverneur voulez-vous bien me pardonner le peu de confiance que j'ai eue en vos paroles? mais c'est que les honnêtes gens, les cœurs droits sont si aisés à tromper!

FLORESTAN.

Je te pardonne bien volontiers, pourvu que tu fasses exactement ce dont nous convenons.

BLONDEL.

Certainement; moi arrivé, je dirai à votre neveu de venir sans bruit investir cette maison ou nous sommes, qu'ensuite il entre sans éclat avec deux de ses officiers, qu'il demande où vous êtes, et arrête prisonnier tout ce qui est ici, même la belle Laurette.

FLORESTAN.

Allons, je finis ce billet et je mets: c'est pour le service de l'Empereur.

BLONDEL.

Mettez par ordre, puisque vous ordonnez pour lui?

FLORESTAN.

Cet homme m'étonne toujours par sa prévoyance; mais, mon ami, tu as sans doute au-

Digitized by Google

trefois rempli quelque place, quelque poste honorable ?

BLONDEL.

Oui, j'étais employé à la cour d'un grand roi ; mais des femmes qui se mêlaient de tout, des protégés, une intrigue de cour, et mes yeux, mes pauvres yeux... Mais, dites-moi Monsieur le gouverneur, dans ce que je vais faire ma conscience n'est-elle pas engagée ?.en conscience puis-je vous servir contre des personnes qui...

FLORESTAN.

Ta conscience ! Comment! servir à délivrer un homme noble arrêté par une trahison! Non, non, ta conscience doit être en repos.

BLONDEL.

Ah ! vous me soulagez bien, je craignais que mon honneur ne souffrît d'une pareille action. Mais M. le gouverneur pourriez-vous me dire ce que j'entends là-haut au-dessus de ma tête.

FLORESTAN.

C'est qu'ils dansent.

BLONDEL.

Ah ! peut-on danser dans un lieu où l'on retient des prisonniers.

(On entend Laurette qui dit.)

Chevalier Florestan !

Digitized by Google

BLONDEL.

C'est, je crois, la voix de la belle Laurette; remettez-moi où j'étais.

FLORESTAN.

Qui m'appelle ?

LAURETTE, en dehors.

C'est moi, chevalier Florestan, dans un instant on va me permettre de vous parler; je vous quitte, et reviens.

FLORESTAN.

Viens, toi !

BLONDEL.

Ne lui confiez pas ce que vous venez de me dire; elle aime son père et vous, et si elle soupçonne notre projet, vous la mettez dans le cas de se faire des reproches à elle-même de l'avoir caché ou de l'avoir dit.

FLORESTAN.

Tu me crois donc bien imprudent.

BLONDEL.

Ah ! c'est que...

Digitized by Google

SCÈNE V.

FLORESTAN, LAURETTE, elle laisse ouvertes les portes du fond, on voit deux hommes l'épée nue qui font faction.

FLORESTAN.

Ah! ma Laurette! ah! je vous vois mais un mot, un seul mot avant que vous me parliez, si votre dessein est de me persuader de délivrer le Roi, gardez le silence, ne me dites rien, ne m'exposez pas à vous refuser et peut-être à vous haïr.

LAURETTE.

Non, non, Florestan, j'ai réfléchi et je pense ainsi que vous, on ne doit jamais manquer à son serment: j'ai fait celui de vous aimer toute ma vie, et je serais indignée contre celui qui me conseillerait d'y manquer.

FLORESTAN.

Ah! Laurette, que je vous aime! l'honneur vous est aussi précieux qu'il l'est à moi-même; mais; ne pourrais-je pas dire un mot à votre père ?

LAURETTE.

Oui, mais mon père, et la Comtesse et ses chevaliers ont parlé en ma présence, je ne

Digitized by Google

trahis pas leur secret, puisqu'ensuite on m'a permis de vous voir, ainsi que de vous dévoiler ce qui a été résolu.

FLORESTAN.

Hé bien ?

LAURETTE.

Si vous persistez dans votre refus, ses chevaliers vont vous conduire dans les États de votre souveraine; ainsi il ne me reste plus qu'à vous dire un éternel adieu.

FLORESTAN.

Adieu.

LAURETTE.

Adieu, Florestan, adieu.

FLORESTAN.

Adieu, ma Laurette, adieu.

LAURETTE.

Quoi! tu vas quitter ce lieu ?

FLORESTAN.

Je te le jure.
Ah! tu sais bien
Si je peux être parjure.
Je jure de n'aimer rien
Que ma Laurette. Ah! tu sais bien
Si je peux être parjure.

LAURETTE.

Je te jure,
Ainsi que toi;

Digitized by Google

Je ne peux être parjure.
Je refuserais un roi
Qui viendrait m'offrir sa foi,
Car je n'aimerai que toi.
J'entends la voix de mon père:
Je te quitte.

FLORESTAN.

Espère, espère
Que bientôt le ciel prospère
Pourra changer nos destins.

LAURETTE.

Ah! nos malheurs sont certains.

FLORESTAN.

Adieu, ma Laurette, adieu.

LAURETTE.

Adieu, Florestan, adieu.

LAURETTE.

Quoi! tu vas quitter ce lieu?

FLORESTAN.

Adieu, ma Laurette, adieu.

SCÈNE VI.

FLORESTAN, BLONDEL.

FLORESTAN.

Aveugle! nous as-tu entendus?

BLONDEL.

Ah! que oui, j'ai bien entendu.

Digitized by Google

FLORESTAN.

Viens ici; mais quel est ton nom?

BLONDEL.

Blondin.

FLORESTAN.

Eh! bien, Blondin, viens ici.

BLONDEL.

Je m'en garderai bien; le père de la fille va entrer; s'il nous trouvait ensemble, il pourrait soupçonner quelque chose.

FLORESTAN.

Ce malheureux pense toujours à tout. (*A part.*) Je veux me l'attacher, il pourra me servir de conseil. (*Haut.*) Mais écoute bien ce que je vais te dire.

BLONDEL.

Oui.

FLORESTAN.

Songe bien à ne pas perdre le papier que je t'ai donné.

BLONDEL.

Ah! n'ayez pas peur que je le perde.

FLORESTAN.

Tu remettras à mon neveu le sceau de mes armes; le voici.

Digitized by Google

BLONDEL.

Oui; et à propos, M. le gouverneur, quel est le mot du guet, afin que j'entre tout de suite?

FLORESTAN.

Laurette et l'Amour!

BLONDEL.

Ah! je comprends. C'est cela qui est galant, qui est délicat; c'est bien d'un amant, d'un noble chevalier comme vous êtes. Laurette et l'Amour! ah! que c'est bien!

FLORESTAN.

Paix! le père descend.

BLONDEL.

Je vais vous étourdir de mes plaintes, et vous demanderez qu'on me mette à la porte.

FLORESTAN.

Oui, paix!

SCÈNE VII.

FLORESTAN, BLONDEL, WILLIAMS.

BLONDEL.

Peut-on laisser sans subsistance
Un malheureux mourant de faim?
Pas un pauvre morceau de pain,

Digitized by Google

Il faut être bien inhumain,
Bien barbare, bien Sarrasin;
C'est n'avoir point de conscience.
Peut-on laisser sans subsistance
Un malheureux mourant de faim?

FLORESTAN.

Pourquoi laisser sans subsistance
Ce malheureux mourant de faim?
Il crie, il braille, et c'est sans fin;
Délivrez-moi de sa présence.
Il m'empêche de réfléchir.
Délivrez-moi de sa présence,
S'il vous plaît, faites-le sortir.

WILLIAMS.

Cet aveugle, c'est un coquin
Qui mérite bien sa souffrance.
Il vous a remis ce matin
Une lettre, à vous, c'est certain;
C'est votre homme de confiance,
Cet aveugle, c'est un coquin.

FLORESTAN.

De lui, je n'ai point ce matin
Reçu de lettre, c'est certain.

WILLIAMS.

Vous l'assurez?

FLORESTAN.

Oui, je l'assure,

WILLIAMS.

Vous le jurez?

Digitized by Google

FLORESTAN.

Oui, je le jure.

ENSEMBLE.

WILLIAMS.
Hé bien! va-t'en coquin, va-t'en.
Va-t'en, coquin, va t'en, va t'en.

FLORESTAN.
Va t'en et ne perds point de tems.
Nous allons tous être contens.
Va-t'en et ne perds point de tems.

BLONDEL.
Nous allons tous être contens.
Nous allons tous être contens.
Nous allons tous être contens.

WILLIAMS.

Où vas-tu?

FLORESTAN.

Il est aveugle.

BLONDEL.

Je sors.

WILLIAMS.

Ce n'est point par-là.

BLONDEL.

Ah! Messieurs, déployez entièrement les entrailles de votre miséricorde; et tâchez de m'avoir mon petit garçon; il s'appelle Antonio.

Digitized by Google

WILLIAMS.

J'ai vu un petit drôle qui pleure à la porte.

BLONDEL.

Ho! c'est lui, faites-le-moi venir; il me conduira.

SCÈNE VIII.

FLORESTAN, BLONDEL.

FLORESTAN.

Ah ça! dépêche-toi, et ne manque point.

BLONDEL.

Soyez-en bien sûr.

FLORESTAN.

Je ferai ta fortune, je veux que nous ne nous quittions plus.

BLONDEL.

Je l'espère.

FLORESTAN.

Ne perds pas un moment.

BLONDEL.

On n'en doit pas perdre, quand il s'agit de délivrer un homme noble, arrêté en trahison.

Digitized by Google

SCÈNE IX.

FLORESTAN, BLONDEL, ANTONIO, WILLIAMS.

WILLIAMS.

Tiens, voilà ton petit garçon.

BLONDEL.

Antonio!

ANTONIO.

Oh! père Blondel, vous n'êtes donc plus...

BLONDEL.

Tais-toi, tais-toi!

ANTONIO.

Est-ce que vos yeux?...

BLONDEL.

Tais-toi donc.

WILLIAMS.

Va-t'en; sortez tous deux, et qu'on ne vous revoie plus.

ANTONIO.

Mais, c'est que là haut vous n'étiez plus aveugle.

BLONDEL.

Tais-toi donc, petit coquin!

Digitized by Google

WILLIAMS.

Va t'en va-t'en.

SCÈNE X.

WILLIAMS, FLORESTAN.

WILLIAMS, à part.

Ah! le voilà parti.

FLORESTAN, à part.

Que je suis satisfait!

WILLIAMS, à part.

Que je suis content! (*Haut.*) Enfin! cher Florestan, vous rendez-vous à nos prières?

FLORESTAN.

Moins que jamais.

WILLIAMS.

Quelle obstination! Qu'attendez-vous du souverain que vous servez? de l'oubli, de l'ingratitude; au lieu que la reconnaissance du Roi...

FLORESTAN.

L'ingratitude de l'un ne peut me flétrir, et je serais déshonoré par la reconnaissance de l'autre.

WILLIAMS.

La Comtesse et ses chevaliers vont faire près

Digitized by Google

de vous un dernier effort; ma fille, ma chère fille que vous aimez, m'a fait voir un désespoir bien inutile puisque...

FLORESTAN.

Ah! je ne regrette qu'elle, Williams! Williams, est-il de puissance qui puisse obtenir de moi ce que je lui aurais refusé? et vous, Williams, vous qui consentiez à notre union, vous devriez faciliter ma sortie.

WILLIAMS.

Cela est impossible, je suis anglais.

SCÈNE XI.

FLORESTAN, WILLIAMS, LA COMTESSE, SES FEMMES, LAURETTE.

(Deux chevaliers précèdent la Comtesse, et entrent l'épée nue et levée, Florestan s'incline, et salue.)

LA COMTESSE.

Florestan, je viens encore une fois vous presser de vous rendre à ce que je désire; je veux bien m'abaisser encore jusqu'à vous prier, vous supplier de délivrer le Roi.

FLORESTAN.

Madame, j'ai pour vous le plus profond respect; mais, je vous l'ai dit, quoique mes jours soient dans vos mains, rien ne me fera manquer à ce que je me dois.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Et n'appréhendez-vous pas que rendu, dans mes états, vous ne soyez condamné à une juste punition pour votre désobéissance à mes ordres ?

FLORESTAN.

Non, Madame, je n'ai point cette crainte ; j'y serai jugé par mes pairs, et il n'est point de chevalier qui, à ma place, n'eût agi ainsi que je le fais, et dans vos états...

LA COMTESSE.

Je vais vous y faire conduire à l'instant.

FLORESTAN.

A l'instant ! à l'instant ! Madame, vous m'aviez promis de m'accorder un peu plus de tems pour réfléchir à ce que vous pensiez que je devais faire.

LA COMTESSE.

Non ; la nuit s'avance, et il faut qu'au soleil levant vous soyez arrivé sur les frontières.

FLORESTAN.

O ciel ! permettez-moi, permettez-moi, Madame, de vous prier....

Digitized by Google

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, ANTONIO, tout essoufflé d'avoir couru.

WILLIAMS.

Hé bien? hé bien, qu'est-ce que c'est?

FLORESTAN.

De quoi s'agit-il?

LA COMTESSE.

Parles.

ANTONIO.

Ah! sires chevaliers!... Ah! Madame, dans la forteresse il s'est approché de mon oreille...

FLORESTAN.

Qui?

ANTONIO.

Le père Blondel, cet aveugle, et il m'a dit, cours vite, nous te suivons; va dire dans le lieu d'où nous sortons que j'ai un plein succès.

FLORESTAN, à part.

Ah! moment heureux! oh! le brave homme!

LA COMTESSE, à part.

Ah! puis-je me livrer à l'espérance?

WILLIAMS, à part.

Ah! quel bonheur!

Digitized by Google

LAURETTE, à part.

Pourquoi dit-il moment heureux!

LA COMTESSE.

Hé bien! Florestan.

FLORESTAN.

Hé bien! Madame, c'est à eux de trembler; oui, Madame, excepté vous, excepté ma souveraine, vous êtes tous ici mes prisonniers, je vous arrête; ma garnison va investir ce lieu, s'il ne l'est déjà; je vous le dis pour prévenir les malheurs qui peuvent arriver. (*Alors, on voit entrer des chevaliers armés de pied en cap. Le sénéchal est à leur tête.*) Qu'allez-vous faire? vous défendre? Madame, ne craignez rien pour votre personne. Laurette, venez près de moi. (*Laurette se jette au devant de son père.*) (*Aux chevaliers.*) Craignez tout pour vos jours, si vous osez faire la moindre résistance.

LE SÉNÉCHAL.

Florestan, nous ne sommes entrés que parce que nous servons de cortége....

FLORESTAN.

A qui?

LE SÉNÉCHAL.

Au Roi.

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LE ROI, BLONDEL, des hommes les précèdent portant des torches; deux chevaliers armés de pied en cap; ensuite on voit le Roi amené par Blondel. Le Roi a une épée de combat, les bonnes gens de la noce suivent derrière excités par la simple curiosité.

FLORESTAN, sitôt qu'il voit le Roi.

O ROI! ô ciel! je suis trahi!

LA COMTESSE, courant vers le Roi.

O Richard! ô mon bien-aimé!

RICHARD.

Ah! Madame! ah! Blondel! (*Comme Florestan fait un mouvement pour sortir.*) Retenez ici Florestan.

FLORESTAN.

Vous faites bien, sire, de m'y retenir. (*Il regarde Blondel, il le reconnaît, il le prend presqu'au collet.*) Malheureux! je te poignarderais; mais j'envie ton bonheur, tu as délivré ton roi!

BLONDEL.

Un homme noble arrêté en trahison.

RICHARD.

Florestan! heureux les rois qui ont des

Digitized by Google

sujets aussi fidèles que vous l'êtes; attachez-vous à moi.

FLORESTAN.

Ah! sire, je suis au désespoir, je suis déshonoré.

RICHARD.

Non, vous ne l'êtes point, c'est à moi de vous justifier aux yeux de l'univers. Chevaliers, répondez-nous de Florestan, et qu'il nous suive. *Les chevaliers font un mouvement pour s'emparer de Florestan.*

Mais, non, arrêtez, sa parole me suffit, Florestan, vous êtes mon prisonnier, me suivrez-vous? Votre parole? je vous la demande.

FLORESTAN.

Ah! sire!... ah! Dieu!... Oui, je la donne, je vous suivrai. (*Il met sa main dans celle du Roi et la baise.*)

RICHARD.

Ah! Madame! ah! Blondel!

FIN DES VARIANTES.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES DETTES,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES:

PAR FORGEOT,

Musique de CHAMPEIN,

Représentée, pour la première fois, au Théâtre Italien, le 8 janvier 1787.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR SUR FORGEOT.

Il y a déjà une notice sur Forgeot dans le tome XIII des comédies en vers du premier répertoire ; mais comme elle ne contient aucune particularité sur cet auteur, et ne parle que de ses pièces jouées aux Français, nous y ajouterons ceci : Forgeot naquit à Paris en juillet 1758, et y est mort le 4 avril 1798. Après avoir fait son droit, il fut reçu avocat, et se lia à MM. Pons de Verdun et Andrieux. Il remplit pendant quelque tems l'emploi d'inspecteur des postes. Il était déjà attaché à cette administration.

Il a donné, savoir, à l'Opéra : *Les Pommiers et le Moulin*, comédie lyrique en un acte, 1790.

Au théâtre Italien : *Les deux Oncles*, comédie en un acte, 1780.

L'*Amour conjugal*, comédie en un acte, en prose, 1781.

Lucas et Lucette, opéra en un acte, 1781.

Le Rival confident, opéra en deux actes, 1788.

La Caverne, opéra en trois actes, 1795.

Digitized by Google

Forgeot, quand il mourut avait en portefeuille des Canevas de comédie en trois et en cinq actes; il en avait même ébauché quelques scènes. Il s'était rendu cher aux amateurs du théâtre par toutes les petites pièces qu'il avait composées, et dont la plupart sont restées aux différens théâtres où elles ont paru; la musique seule a soutenu la majeure partie de ses opéras. Il est mort avec le regret de n'avoir pas laissé de grands ouvrages dramatiques qui immortalisassent son nom.

Digitized by Google

PERSONNAGES

LUCINDE, jeune veuve.
MARTON.
DAMIS, oncle du chevalier.
LE CHEVALIER.
DUBOIS, domestique du chevalier.
MATHIEU, bijoutier.
DUMAS, horloger.
UN NOTAIRE.
UN EXEMPT.
UN DOMESTIQUE.

La scène est à Paris, dans un hôtel.

Digitized by Google

LES DETTES

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, seul.

Dubois ! Dubois ! Il n'est pas rentré. Depuis une heure qu'il est absent. Quelle lenteur !... Attendons. Si j'osais du moins me présenter chez Lucinde ; mais il est encore trop matin. Hélas ! je voudrais la voir à chaque instant, et ce n'est qu'en tremblant que je parais devant elle.

ARIETTE.

Si tant de fois, sans le penser,
J'ai pu prononcer : Je vous aime,
Pourquoi, quand ma flamme est extrême,
Ne puis-je plus le prononcer ?
De Lucinde un doux sourire
Suffirait pour enflammer,

Digitized by Google

C'est un devoir de l'aimer,
Est-ce un crime de le dire?

Si tant de fois, sans le penser, etc.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, DUBOIS.

LE CHEVALIER.

Eh bien! Dubois, tu reviens de la poste?

DUBOIS.

Oui, Monsieur; et il n'y a rien pour vous.

LE CHEVALIER.

Ni lettre, ni argent?

DUBOIS.

Ni lettre, ni argent.

LE CHEVALIER.

Oncle cruel!...

DUBOIS.

Ou raisonnable.

LE CHEVALIER.

Il rit de mes peines.

DUBOIS.

Il est vrai qu'elles sont grandes. Depuis trois mois que vous êtes à Paris, vous courez

Digitized by Google

e plaisir en plaisir ; vous êtes entouré d'amis ui vous ruinent le plus joliment du monde : s uns vous gagnent votre argent, les autres ous l'empruntent ; et tout irait à merveille, ns messieurs vos créanciers qui ne savent as vivre, et qui vous poursuivent malhonêtement.

LE CHEVALIER.

Mais que penses-tu de mon oncle?...

DUBOIS.

Il est piqué contre vous, depuis six semaines qu'il vous presse de revenir, que vous lui promettez, et que vous n'en faites rien.

LE CHEVALIER.

C'est malgré moi.

DUBOIS.

Je le sens bien. On ne part pas comme on eut, quand on a des créanciers.

LE CHEVALIER, à part.

Et un cœur sensible.

DUBOIS.

Ce sont les adieux qui nous retiennent.

LE CHEVALIER.

Mais ma lettre aurait dû le toucher ; ma naladie supposée...

DUBOIS.

Était faite pour tout raccommoder ; vrai-

Digitized by Google

semblance, style pathétique, écriture tremblante, rien n'y manquait... mais notre oncle est fin.

LE CHEVALIER.

Mes torts envers lui m'affligent plus encore que ma situation.

DUBOIS.

C'est juste. Quand l'argent s'en va, les remords arrivent.

LE CHEVALIER.

Mais que faire à présent?

DUBOIS.

Je n'en sais rien. Vous ne voulez point quitter Paris, et il est dangereux pour vous d'y rester; vous aimez la dépense, et vous n'avez pas le sou : tout cela s'arrange mal. Encore, si vous étiez homme à suivre mes conseils, je vous en donnerais bien un excellent, pour sortir d'embarras.

LE CHEVALIER.

Lequel?

DUBOIS.

Mariez-vous.

LE CHEVALIER.

Moi! et avec qui?

DUBOIS.

Avec quelque douairière bien vieille et bien riche.

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Tu n'y penses pas.

DUBOIS.

Pardonnez-moi, Monsieur. On se ruine et on se marie, c'est la règle.

CHANSON.

On doit soixante mille francs;
On prend femme de soixante ans,
C'est ce qui vous désole.
Le jour que vous vous mariez,
Tous vos créanciers sont payés;
C'est ce qui vous console.

Souvent, pour éviter le train,
Vous lui consacrez le matin;
C'est ce qui vous désole.
Vous bornez là vôtre devoir,
Et vous vous dispensez du soir;
C'est ce qui vous console.

Plus d'une fois avec douceur
Il faut supporter son humeur;
C'est ce qui vous désole.
Son âge a ses désagrémens;
Mais Aglaé n'a que vingt ans,
C'est ce qui vous console.

Ah! si Lucinde était moins jeune.

LE CHEVALIER.

Lucinde!

Digitized by Google

DUBOIS.

Oui, Monsieur; notre belle veuve, elle-même. Votre oncle a quelques discussions avec elle, et ce mariage-là terminerait tout: mais depuis trois mois que vous logez dans le même hôtel, vous ne lui avez seulement pas dit un mot d'amour. Je ne vous reconnais plus auprès d'elle: c'est une timidité, un respect...

LE CHEVALIER.

Qu'elle mérite.

DUBOIS.

Et qui ne mène à rien.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, DUBOIS, MARTON.

MARTON.

Monsieur, il y a là-bas trois ou quatre hommes qui vous demandent, et qui font un bruit épouvantable.

LE CHEVALIER.

Quelle étourderie! j'avais défendu...

MARTON.

Le portier a beau leur dire que vous êtes sorti, ils refusent de le croire et veulent monter absolument.

Digitized by Google

DUBOIS.

Ah! Monsieur, nous sommes perdus; c'est le tailleur, l'horloger et le bijoutier. Vous leur aviez donné rendez-vous pour ce matin.

LE CHEVALIER.

Pour ce matin?

DUBOIS.

Oui, vraiment. Gardez-vous bien de paraître; laissez-moi faire; je promettrai au premier, je chasserai le second, je griserai le troisième, et nous en sortirons avec honneur.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, MARTON.

MARTON.

Est-ce là votre façon de payer?

LE CHEVALIER.

Qu'en dis-tu?

MARTON.

Elle n'est pas nouvelle! mais elle est fort simple... Ah! je ne suis plus étonnée s'ils sont de si mauvaise humeur.

LE CHEVALIER.

Et crois-tu que Lucinde les ait entendus?

Digitized by Google

MARTON.

Elle est sortie.

LE CHEVALIER.

Déjà !

MARTON.

Elle est allée chez madame la présidente, et elle vous prie de vous y rendre avant midi.

LE CHEVALIER.

J'y cours, ma chère Marton.

MARTON.

Et ces messieurs, qui vous attendent là bas ?

LE CHEVALIER.

Tu as raison.

MARTON.

Laissez-les partir.

LE CHEVALIER.

Il le faut bien. Au moins, puisque nous sommes seuls, tire-moi d'un doute, Lucinde connaît-elle mon amour ?

MARTON.

Plus que vos dettes.

LE CHEVALIER.

Elle lirait dans mon cœur ?

Digitized by Google

MARTON.

Eh! Monsieur, croyez-vous que la femme que l'on aime soit la derniere à s'en apercevoir

ARIETTE.

Mon sexe devine aisément.
Un mot, un rien, tout décèle un amant :
Et nous savons qu'il nous adore,
Lorsque lui-même il n'en sait rien encore.

Croyez donc qu'il faut révéler
Le secret d'un amour sincère,
Car s'il en coûte pour parler,
Il en coûte plus pour se taire.
D'ailleurs, à quoi sert le mystère.

Mon sexe devine aisément, etc.

LE CHEVALIER.

Et que puis-je espérer?

MARTON.

Je l'ignore Je crois bien que votre amour plairait assez à ma maîtresse: mais vos créanciers lui feront peur.

LE CHEVALIER.

Je le crains.

MATHIEU, dans la coulisse.

Il y est, j'en suis sûr.

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je? mon bijoutier!

MATHIEU, dans la coulisse.

Il y est, vous dis-je, et je veux lui parler.

LE CHEVALIER.

Que devenir? où me fourrer?....

MARTON.

Et vite, Monsieur, dans ce cabinet; et n'en sortez pas qu'on ne vous appelle...., Bon.

SCÈNE V.

MARTON, MATHIEU.

MATHIEU.

Enfin, Monsieur ... Ah!...

MARTON.

Qui demandez-vous, Monsieur?

MATHIEU.

Monsieur Damis, Mademoiselle, Monsieur Damis.

MARTON.

Il est sorti.

MATHIEU.

Je vais l'attendre.

Digitized by Google

MARTON.

Il ne rentrera que ce soir.

MATHIEU.

Je l'attendrai jusqu'au soir. Il m'a donné rendez-vous pour aujourd'hui, et je suis bien aise de lui faire voir mon exactitude.

MARTON.

Il n'en doute pas.

MATHIEU.

Je reste ici, Mademoiselle; c'est un parti pris.

MARTON.

Le portier....

MATHIEU

Oui, m'a dit que monsieur le Chevalier n'y était pas: monsieur Dubois me l'a dit aussi; je ne les ai point crus; et pendant qu'ils se disputaient avec trois ou quatre personnes que je ne connais pas, je suis monté pour m'en assurer; je vous trouve, vous me dites la même chose, je vous crois un peu plus que les autres; mais je l'attendrai, Mademoiselle, je l'attendrai. Il est tems que cela finisse, depuis trois grands mois qu'il me remet de jour en jour.

MARTON.

Vous doit-il beaucoup?

Digitized by Google

MATHIEU.

Payez-vous pour lui ?

MARTON.

Non, en verité.

MATHIEU.

Je le crois ; dans ce tems-ci on ne trouve pas aisément huit mille six cents livres.

MARTON.

Huit mille six cents livres !

MATHIEU.

Tout autant. Aussi plus de grâce, morbleu ! plus de grâce.

MARTON.

De la douceur, Monsieur, de la douceur.

DUO.

MATHIEU.

La douceur n'est plus de saison.
Ou de l'argent, ou la prison.

MARTON.

Ou de l'argent, ou la prison ?
L'alternative est un peu dure.

MATHIEU.

Je prétends venger mon injure.

Digitized by Google

MARTON.

Et quelle injure ?

MATHIEU.

L'être cent fois venu prier,
Et supplier
De me payer....
Monsieur le chevalier....
Ah ! c'est vous, disait-il ; j'ai honte
De n'avoir pas pu vous payer....
Monsieur, mon mémoire se monte....
Oui, je vous dois, j'en suis certain ;
Mais revenez demain matin,
Et vous recevrez un à-compte.

MARTON.

Oui, revenez demain matin.

MATHIEU.

Mais revenez demain matin,
Et vous recevrez un à-compte...
Le lendemain,
Le mémoire à la main,
L'âme contente,
Je me présente
Dès le matin....
Monsieur Dubois peut-on voir votre maître ?
Il est sorti ; mais revenez demain.....
Demain ! demain !
Depuis trois mois, toujours demain !
Oh ! je saurai punir le traître.
Ou de l'argent, ou la prison.

Digitized by Google

MARTON.

Dans tous les cas, point de prison.
La douceur est plus de saison.

MATHIEU.

La douceur n'est plus de saison,
Ou de l'argent, ou la prison.

SCÈNE VI.

MATHIEU, MARTON, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Mademoiselle Marton, Madame vient de rentrer, et elle vous demande.

MARTON.

J'y vais tout à l'heure.

LE DOMESTIQUE.

Elle vous attend.

MARTON.

Monsieur...

MATHIEU.

Allez, allez.

MARTON.

Je ne vous laisserai pas seul; la politesse...

MATHIEU.

Je vous en dispense.

Digitized by Google

MARTON, à part.

Allons voir ce quelle veut, et tâchons de revenir.... (*A Mathieu.*) Encore assis!.... Quand partirez-vous donc, Monsieur?

MATHIEU.

Quand je serai payé, Mademoiselle.

MARTON.

Vous resterez là long-tems.

SCÈNE VII.

MATHIEU.

Cette fille me paraît bien fine; je gagerais qu'elle est du complot, et que Damis est dans la maison. Si je pouvais le découvrir!

AIR.

Cherchons partout, et cherchons bien.
J'entends du bruit. Monsieur.... j'écoute,
Et je n'entends plus rien,
Je me trompais sans doute.
Voyons..., ma foi,... mais non.... si fait;
Quelqu'un est dans ce cabinet.
Il faut agir avec prudence,
Monsieur..., Monsieur.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

MATHIEU, LE CHEVALIER.

DUO.

LE CHEVALIER.

Est-il parti ?

MATHIEU.

Oui.

LE CHEVALIER.

Ah !.... ciel !

MATHIEU.

Vous voilà donc !

LE CHEVALIER.

Silence.

MATHIEU.

Vous vous cachez !

LE CHEVALIER.

Ne criez pas.

MATHIEU.

De l'argent.

LE CHEVALIER.

Oui.

MATHIEU.

De l'argent.

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Patience.
Vous en aurez, mais parlez bas.

MATHIEU.

Ce sont encor là des sornettes.
Je veux aujourd'hui mon argent.

LE CHEVALIER.

Vous aurez demain votre argent.
Mon oncle va payer mes dettes.

MATHIEU.

Comment!

LE CHEVALIER.

Oui; son correspondant
Doit vous payer tous, et comptant.

MATHIEU.

Me trompez-vous en cet instant?

LE CHEVALIER.

Vous ne me rendez pas justice.

MATHIEU.

Mais ce correspondant....

LE CHEVALIER.

Doit venir ce matin.
Attendez donc jusqu'à demain;
Vraiment vous me rendrez service.

MATHIEU.

J'ai besoin d'argent aujourd'hui.

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Eh bien; je vais passer chez lui.

MATHIEU.

C'est fort bien fait. Je vous y suis.

LE CHEVALIER.

Non, non; il faut plus de mystère:
Restez, je vais passer chez lui.

MATHIEU.

Il ne faut pas tant de mystère
Vous pouvez partir, je vous suis.

SCÈNE IX.

LE CHEVALIER, MATHIEU, DUMAS.

TRIO.

DUMAS.

MONSIEUR....

LE CHEVALIER, à part.

Mon horloger! que faire?

DUMAS.

Je viens....

LE CHEVALIER.

A la fin, vous voilà.
J'allais chez vous; demeurez là.
Dans un moment, nous parlerons d'affaire.

Digitized by Google

(A part.)

Ces deux messieurs ne me quitteront pas..
Et Lucinde m'attend ; comment suivre ses pas?

(A Dumas.)

Dans un moment, nous parlerons d'affaire.

(A Mathieu.)

Connaissez-vous ce monsieur?

MATHIEU.

Non.

LE CHEVALIER.

Pour vous quel bonheur extrême!
C'est la personne en question.

MATHIEU.

Votre correspondant?

LE CHEVALIER.

Lui-même.
Vous aurez de l'argent.

MATHIEU.

Ah! vous êtes trop bon.

LE CHEVALIER, à Dumas.

Eh! bonjour, Monsieur.

DUMAS.

Puis-je croire
Qu'à la fin j'aurai quelque argent?

LE CHEVALIER.

Vous venez dans le bon moment;
Vous voyez mon correspondant.
Présentez-lui votre mémoire,
Il va l'acquitter à l'instant.

Digitized by Google

MATHIEU, DUMAS.

Donnons, donnons notre mémoire ;
On va l'acquitter à l'instant.

LE CHEVALIER.

Donnez, donnez votre mémoire ;
Il va l'acquitter à l'instant.

(Il sort.)

SCÈNE X.

MATHIEU, DUMAS.

DUO.

MATHIEU, courant après le Chevalier.

Monsieur, Monsieur.

DUMAS.

Soyez tranquille.
Mes comptes sont faits pour le mieux,
Et sa présence est inutile.
Sur ce papier jetez les yeux.
Si vous ne daignez pas m'en croire.

MATHIEU.

Monsieur, vous vous moquez de nous.
Vraiment, c'est bien plutôt à vous
De vérifier ce mémoire.

DUMAS.

Ah ! Monsieur ! je n'en ferai rien.

Digitized by Google

MATHIEU.

Monsieur, c'est trop de complaisance.

DUMAS.

Vous êtes juste, et je crois bien
Que vous me pairez ma créance.

MATHIEU.

Votre créance?

DUMAS.

Damis a dû vous prévenir;
Et si vous connaissez ses dettes,
Vous savez qu'il me doit...

MATHIEU.

Vous êtes?

DUMAS.

Son horloger, pour vous servir.

MATHIEU.

Son horloger!

DUMAS.

Oui, c'est moi-même.
Je suis dans un besoin urgent,
Et j'aurais un plaisir extrême
Si vous me donniez quelque argent.

MATHIEU.

O ciel! me dire effrontément
Que vous allez payer ses dettes!
Et moi, qui le crois bonnement,
Qui vous crois son correspondant!

Digitized by Google

DUMAS.

Et mais, Monsieur, c'est vous qui l'êtes.

MATHIEU.

Moi !

DUMAS.

Vous. Vous devez me payer.

MATHIEU.

Moi ! vous payer !
Je suis, Monsieur, son bijoutier.

DUMAS.

Son bijoutier !

MATHIEU.

Mais qu'il redoute ma vengeance.

DUMAS.

Il m'a trompé tout comme vous.
Mais qu'il redoute ma vengeance.
Monsieur, contre lui j'ai sentence :
Sentence par corps, voyez-vous,
Qui peut servir notre courroux.
Dès ce soir même, vengeons-nous.

MATHIEU.

Contre lui vous avez sentence ?

DUMAS.

Sentence par corps, voyez-vous, etc.

ENSEMBLE.

Allons, allons, dès ce soir, vengeons-nous.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DUBOIS, MARTON.

DUBOIS.

Peste soit des créanciers!

MARTON.

Pourquoi les as-tu laissés monter?

DUBOIS.

Ce n'est pas ma faute, ils ont profité du moment où je grisais un de leurs camarades.

MARTON.

Je reconnais Dubois à ce trait!... un ivrogne qui boit...

DUBOIS.

Un ivrogne qui boit!... Et que veux-tu donc qu'il fasse?

MARTON.

Qu'il serve mieux son maître.

DUBOIS.

Soins inutiles, nous sommes perdus, Mar-

Digitized by Google

ton, et sans notre oncle, il nous faudra déserter Paris.

MARTON.

Sans votre oncle!

DUBOIS.

Tu ris, friponne, tu sais de ses nouvelles.

MARTON.

Peut-être.

DUBOIS.

Eh bien! la lettre de Damis a-t-elle fait fortune? sa maladie supposée...

MARTON.

Plût à Dieu qu'elle fût véritable!

DUBOIS.

Oui! il ne nous manquerait plus que d'avoir affaire à la faculté.

MARTON.

Sans doute. Cela intéresse, au moins; au lieu que des dettes...

DUBOIS.

C'est une jolie chose, vraiment; n'en a pas qui veut.

CHANSON.

MARTON.

Malgré le cas que vous en faites,
S'il faut dire la vérité,

Digitized by Google

Dubois, je n'aime pas les dettes.

DUBOIS.

Je n'aime pas la faculté.

MARTON.

Choisir entre elles, c'est sottise :
Mais s'il fallait choisir, enfin?

DUBOIS.

J'aimerais mieux, quoi qu'on en dise;
Deux créanciers qu'un médecin.
Auprès d'un médecin habile
A peine peut-on arriver.

MARTON.

Au contraire, dans votre asile,
Le créancier vient vous trouver.

DUBOIS.

L'un vous ordonne.

MARTON.

L'autre prie.

DUBOIS.

Tous deux vous excèdent souvent.
Mais l'un peut vous ôter la vie;
L'autre n'en veut qu'à votre argent.

MARTON.

Que n'est-il un pays sur terre
Où l'on ne doive jamais rien!

DUBOIS.

Que n'est-il un pays, ma chère,
Où l'on se porte toujours bien!
Ici, l'on doit craindre, peut-être,

Digitized by Google

Et médecin, et créancier;
Et je vais fuir avec mon maître,
Pour vivre et pour ne pas payer.

(Il sort.)

MARTON.

Il est parti fort à propos. Si Damis eût paru, tout était découvert.

SCÈNE II.

MARTON, LUCINDE.

LUCINDE.

Marton, avez-vous vu le Chevalier?

MARTON.

Non, Madame, mais Dubois sort d'ici.

LUCINDE.

Il ne sait point que l'oncle de son maître est arrivé?

MARTON.

Je me suis bien gardée de le lui apprendre.

LUCINDE.

Et vous avez bien fait. M. Damis va rentrer, vous l'introduirez ici secrètement; je veux encore lui parler.

Digitized by Google

MARTON.

En faveur du Chevalier?

LUCINDE.

J'espère fléchir son oncle.

MARTON.

Oh! oui, c'est un bon homme; et il y aurait plaisir à faire des sottises, si tous les parens lui ressemblaient.

SCÈNE III.

LUCINDE.

Je ne le sens que trop; la situation du Chevalier m'intéresse vivement. Heureuse, si c'est l'amitié seule qui me la fait partager!

ARIETTE.

Douce amitié! pour mon bonheur,
C'est à toi de remplir mon ame.
Ne laisse jamais, sur mon coeur,
Régner une plus vive flamme.
Je crains l'Amour et son pouvoir:
D'abord il séduit, il engage;
Mais c'est un beau jour, dont le soir
Finit par un cruel orage.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LUCINDE, MARTON, DAMIS.

MARTON.

Entrez, Monsieur.

DAMIS.

Mon plan a réussi, Madame; et mon arrivée est encore un secret.

LUCINDE.

Eh bien! Damis, le Chevalier a-t-il trouvé grâce à vos yeux?

DAMIS.

Il a eu bien des torts.

LUCINDE.

Il faut les pardonner.

DAMIS.

Il ne tient qu'à vous, Madame. Approuvez le projet que je vous ai proposé; il y a longtems que je l'ai formé, et je le crois excellent. Nous sommes un peu parens; comme tels, nous avons à partager ensemble un héritage de cinquante mille écus; vous êtes libre, l'époux que je vous destine l'est aussi; vous vous convenez; et vous vous unissez tous deux, pour ne pas diviser la succession.

Digitized by Google

LUCINDE.

Vous allez un peu vite.

DAMIS.

Et j'ai raison.

TRIO.

DAMIS.

Un délai n'est pas excusable,
Quand on peut faire des heureux.

LUCINDE.

Un délai paraît excusable,
Quand il faut serrer de tels nœuds.

DAMIS.

L'époux est riche.

MARTON.

Est-il aimable ?

LUCINDE.

Est-il bien jeune ?

MARTON.

Est-il bien amoureux ?

DAMIS.

Bien amoureux.

LUCINDE.

Ah ! quelquefois, lorsque l'on aime,
Pour changer, il ne faut qu'un jour.
Et l'hymen fait souvent lui-même

Digitized by Google

Plus de volages que l'amour.

DAMIS, MARTON.

Ah! lorsque c'est vous que l'on aime,
Pour changer il faut plus d'un jour;
Et l'hymen serait pour vous-même
Un sûr garant de son amour.

LUCINDE.

Au moins nommez-moi cet époux.

DAMIS.

Non, ma belle parente. Je veux avant, vous décider en faveur d'un mariage nécessaire: car enfin il faut vous marier ou plaider..... Choisissez.

LUCINDE.

L'alternative...

DAMIS.

Est embarrassante. Le Chevalier n'est pas assez sage, et moi, je le suis trop peut-être? Eh bien! votre réponse?

LUCINDE.

Permettez-moi d'y réfléchir.

DAMIS.

Soit. Et moi, je vais chercher mon notaire et mon neveu.

LUCINDE.

Ne le traitez pas sévèrement.

Digitized by Google

DAMIS.

Il faudra bien faire un peu l'oncle; mais cela ne durera pas.

SCÈNE V.

DAMIS.

Après tout, je ne dois accuser que son peu d'expérience, il a été dupe de son bon cœur; et je lui pardonnerais ses créanciers, rien qu'en faveur du tour qu'il leur a joué ce matin. Je me suis reconnu là : j'ai eu son âge, j'ai eu des torts, et j'aime encore à me les rappeler.

AIR.

Oui, ma jeunesse à mes yeux est présente.
J'avais des torts, mais ils étaient charmans.
On les punit chez qui n'a que vingt ans,
Et l'on voudrait les avoir à soixante.

Mais du présent il faut qu'on se contente :
Qui sait jouir est heureux en tout tems.
Quand on est triste, on est vieux à vingt ans,
Quand on est gai, l'on est jeune à soixante.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

DAMIS, DUBOIS.

DAMIS.

Ah ! c'est toi, Dubois ?

DUBOIS.

Ciel !

DAMIS.

Approche.

DUBOIS.

Vous ici, Monsieur ! eh ! qui vous y amène ?

DAMIS.

Ton maître, mon ami. J'ai reçu sa lettre, j'ai tout quitté, et j'arrive à l'instant.

DUBOIS.

Vous n'avez encore vu personne ?

DAMIS.

Personne.

DUBOIS, à part.

Tant mieux.

DAMIS.

Et ce cher neveu, comment se porte-t-il ?

DUBOIS.

Ah ! Monsieur, ne m'interrogez pas.

Digitized by Google

DAMIS.

Tu m'effraies! je veux le voir, Dubois, je veux le voir.

DUBOIS.

Arrêtez, Monsieur; il serait dangereux de vous y présenter sans être annoncé; votre présence lui ferait une révolution....

DAMIS.

Il est donc bien mal?

DUBOIS.

Plus mal que jamais.

DAMIS.

Je l'aurais dû deviner à la douleur qui est peinte sur ton visage.

DUBOIS.

Vous la voyez.

DAMIS.

Elle te fait honneur .. Ce pauvre Chevalier! (*A part.*) Oh! tu me le paieras.

DUBOIS, à part.

Bon. Il s'attendrit, nous en profiterons. (*A Damis*) Je voulais d'abord vous cacher son état; j'avais bien prévu qu'il vous accablerait.

DAMIS.

Non,

Digitized by Google

DUBOIS.

Comment? non!

DAMIS.

Le sage doit s'attendre à tout. Je le regretterais cependant, car c'est un bon sujet.

DUBOIS.

Assurément.

DAMIS.

Fort rangé, et surtout très-économe.

DUBOIS.

Oh! je vous en réponds.

SCÈNE VII.

DUBOIS, DAMIS, MATHIEU.

DAMIS.

Que me veut cet homme avec ses révérences?

DUBOIS

Que vois-je!, encore ici?

MATHIEU.

Je ne viens pas pour vous.

DUBOIS.

Allez-vous-en pour moi.

Digitized by Google

MATHIEU.

Cela n'est pas possible...., Monsieur, je viens d'apprendre votre arrivée.....

DUBOIS, à part.

Ces gens-là savent tout.

MATHIEU.

Et malgré mon juste ressentiment, avant de rien faire, j'ai cru que je devais avoir l'honneur de vous voir.

DAMIS.

Monsieur, je vous remercie..... Quel est cet homme-là?

DUBOIS, bas à Damis.

C'est un de nos médecins.

DAMIS.

Il a un singulier costume.

DUBOIS.

C'est qu'il est étranger.

DAMIS.

Eh bien! que me veut le docteur.

MATHIEU.

Moi, docteur!

DUBOIS.

Tout comme un autre.... Oui, monsieur est un de ces docteurs....

Digitized by Google

MATHIEU.

A qui l'on doit.

DUBOIS.

Fi donc! est-ce qu'un médecin doit parler de ça?

MATHIEU.

Eh! non, Monsieur, je suis un honnête homme.

DUBOIS.

Allez-vous-en, plutôt que de mentir.

DAMIS.

Laissez-le donc parler.

MATHIEU.

Bien obligé.... Monsieur, je m'appelle....

DUBOIS.

Ah! ne vous nommez pas! Il est furieux contre vous.

MATHIEU, effrayé.

Contre moi!

DAMIS, à part.

Cela sent le créancier.

DUBOIS.

Il prétend que vous avez trompé son neveu.

MATHIEU.

Pas trop, en vérité.

Digitized by Google

DAMIS, à part.

Feignons toujours d'être leur dupe.

DUBOIS.

Et dans sa colère, il a promis de vous assommer.... (*A Mathieu.*) Ainsi, mon cher monsieur Mat....

MATHIEU, vivement.

Ne me nommez pas !

DUBOIS.

Pourquoi donc? Monsieur Damis sera charmé de vous connaître.

MATHIEU.

Ce n'est pas nécessaire.

DUBOIS.

Il sait comme vous avez traité son neveu !

MATHIEU, à part.

Paix donc.... Monsieur, je vous jure que j'ai fait de mon mieux.

DAMIS.

Quelle était sa maladie !

MATHIEU.

Sa maladie !

DUBOIS. à part.

Parlez, ou je dis qui vous êtes.

Digitized by Google

TRIO.

MATHIEU.

Sa maladie, en vérité,
Est celle aussi de bien du monde.
Calmez votre douleur profonde,
L'argent lui rendra la santé.

DAMIS, à Dubois.

Tu dois savoir comment se nomme
Ce docteur?

DUBOIS.

Oui. Votre nom?

MATHIEU.

Non.

(A Dubois.)

Çà, parlez-moi vrai : le bonhomme
Est-il riche?

DUBOIS.

Oui.

MATHIEU.

Paiera-t-il?

DUBOIS.

Non.

MATHIEU.

Non?

Un coup d'éclat est nécessaire;
Alors il faudra bien payer.

Digitized by Google

DAMIS.

Vous nous quittez ?

DUBOIS, à part, à Mathieu.

Point de colère.
Un docteur a plus d'une affaire.

MATHIEU.

Oui, j'ai des visites à faire,
(A Dubois.)
Et je commence par l'huissier.

DUBOIS.

Monsieur le docteur, point d'huissier.

DAMIS, à part.

Le docteur est un créancier.

MATHIEU.

Et je commence par l'huissier.

SCÈNE VIII.

DAMIS, DUBOIS.

DAMIS.

Il est parti bien brusquement.

DUBOIS.

Il a bien fait. Comme dans tout ceci il y a un peu de sa faute, il craint les reproches.

DAMIS.

Tu ne les crains pas! toi.

Digitized by Google

DUBOIS.

Oh! non assurément. Ma conduite.....

DAMIS.

Est exemplaire. Aussi je t'en récompenserai.

DUBOIS, à part.

J'en doute.

DAMIS, à part.

Rejoignons Lucinde, avant de passer chez mon notaire... (*Haut.*) Adieu, Dubois. Puisque l'état de ton maître exige des ménagemens, annonce-lui ma visite. Je reviendrai bientôt. Mes secours lui sont sans doute nécessaires?

DUBOIS.

Un peu.

DAMIS.

Je le crois. (*A part.*) Le traître!... Adieu, mon ami, adieu.

SCÈNE IX.

DUBOIS.

Si notre oncle n'est pas sensible, au moins est-il crédule. .. Maintenant, allons trouver monsieur le Chevalier, et savoir avec quelle santé il veut aborder monsieur Damis.

Digitized by Google

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, DUBOIS.

LE CHEVALIER.

Eh bien! Dubois. Lucinde....

DUBOIS.

Ah! Monsieur! ne vous montrez pas.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc!

DUBOIS.

Vous êtes bien malade, vraiment.

LE CHEVALIER.

Moi!

DUBOIS.

Vous-même; et il ne faut pas qu'on vous
oie....

LE CHEVALIER.

Mes créanciers sont-ils encore ici?

DUBOIS.

C'est pis que tout cela. Votre oncle est à
aris.

LE CHEVALIER.

Mon oncle!

Digitized by Google

DUBOIS.

Je viens de lui parler.

LE CHEVALIER.

Et que lui as-tu dit?

DUBOIS.

Presque rien. Mais il vous croit très-mal.

LE CHEVALIER.

Tu plaisantes ?

DUBOIS.

Non, ma foi.

LE CHEVALIER.

Et tu ne l'as pas détrompé ?

DUBOIS.

J'ai cru pouvoir profiter de son erreur pour obtenir notre pardon.

LE CHEVALIER.

Il a paru sans doute bien alarmé ?

DUBOIS.

Pas trop.

LE CHEVALIER.

Comment ! malheureux !

DUBOIS.

Monsieur, ce n'est pas ma faute.

LE CHEVALIER.

Qu'a-t-il dit, enfin ?

Digitized by Google

DUBOIS

Qu'il était sage, et qu'il se résignait!

LE CHEVALIER.

Cela n'est pas possible.

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, DUBOIS, MARTON.

MARTON.

Grande nouvelle, Monsieur!

LE CHEVALIER.

Oui, Marton, mon oncle est à Paris.

MARTON

Il est chez Lucinde.

LE CHEVALIER.

Chez Lucinde!

MARTON.

Ah! si vous l'aviez vu! il s'est désolé.... mais désolé!....

LE CHEVALIER.

Eh bien? tu l'entends!

MARTON.

Ensuite il a ri.... mais ri!....

Digitized by Google

DUBOIS.

Vous l'entendez !

MARTON.

Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il aime son neveu ; mais surtout ma maîtresse : et depuis long-tems il avoit fait un plan, qu'ils vont enfin exécuter.

DUBOIS.

Quel est-il ?

MARTON.

Vous le saurez bientôt,

LE CHEVALIER.

Et crois-tu que j'obtiendrai mon pardon ?

MARTON.

Certainement. Ce sera le présent de noces.

LE CHEVALIER.

Quoi ! il s'agit de mariage ?

MARTON.

Eh ! oui, Monsieur.

DUBOIS.

Sérieusement ?

MARTON.

Sérieusement.

LE CHEVALIER.

Quel bonheur ! Et que dit mon oncle ?

Digitized by Google

MARTON.

Il est enchanté.

LE CHEVALIER.

Et Lucinde!

MARTON.

Elle consent à tout.

LE CHEVALIER.

Elle y consent! ah! ma chère Marton. Tiens, prends cette bourse.

DUBOIS.

Ma foi, c'est la dernière.

MARTON.

Monsieur....

DUBOIS.

Prends, Marton, prends. Nous sommes trop heureux.

MARTON.

Enfin, Monsieur, avant trois jours, ma maîtresse....

DUBOIS, montrant son maître.

Sera sa femme!

MARTON.

Non, sa tante.

LE CHEVALIER.

Ma tante!

Digitized by Google

MARTON.

Hélas! oui; c'est votre oncle qui épouse.

DUBOIS.

Rends, Marton, rends.... Nous sommes trop malheureux.

LE CHEVALIER.

Je reste anéanti.

DUBOIS.

Oncle perfide! Nous voler à la fois une femme et une succesion!

LE CHEVALIER.

Quoi! je perds tout; et par lui! C'est mon oncle!....

DUBOIS, apercevant Lucinde.

Paix. Voici votre tante.

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, LUCINDE, MARTON, DUBOIS.

LE CHEVALIER.

Ah! Madame! il est donc vrai que vous me sacrifiez? moi, qui vous aimais, qui vous aime, qui vous aimerai toujours!

Digitized by Google

LUCINDE.

Vous m'aimez!....

LE CHEVALIER.

Vous le savez trop bien. Eh! Madame, ne ssimulez plus. Profitez de mon malheur, ousez mon oncle, mais n'espérez pas que sois témoin de ce mariage. Non, je vous irai tous pour jamais. Adieu.... adieu, Mame; ne craignez pas de ma part aucun reoche: je sais souffrir, mais je ne sais pas e plaindre.

DUBOIS.

C'est fier; mais c'est beau.

SCÈNE XIII.

MARTON, LUCINDE.

LUCINDE.

MARTON!

MARTON.

Madame!

LUCINDE.

S'il allait partir!

MARTON.

Il reviendrait.

LUCINDE.

Mais que me dit-il de son oncle!

Digitized by Google

MARTON.

Ce que je lui ai dit de sa part. Oui, Madame, monsieur Damis parle de vous épouser.... Il a de la fortune, et le chevalier n'a que des créanciers; encore le suivent-ils de près! Et il pourrait bien coucher en prison le jour de vos noces.

LUCINDE.

Nous n'en sommes pas là.

SCÈNE XIV.

LUCINDE, MARTON, DUBOIS.

DUBOIS.

Ah! Madame!

MARTON.

Déjà de retour?

DUBOIS.

Notre voyage n'a pas été long. Au bas de l'escalier nous rencontrons un grand homme noir....

LUCINDE.

Quel est-il?

MARTON.

Un exempt?

Digitized by Google

DUBOIS.

J'en ai peur.... Il arrête poliment monsieur le Chevalier; il lui demande son nom, mon maître le lui dit; ils se disputent, et moi j'accours pour vous en avertir.

LUCINDE.

Ah! ma chère Marton! va vite....

MARTON.

J'entends du bruit.

DUBOIS.

Si c'étaient eux.... Justement!

SCÈNE XV.

LE CHEVALIER, LUCINDE, MARTON, DUBOIS, UN NOTAIRE.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LE CHEVALIER.

Monsieur, ce n'est pas moi.

LE NOTAIRE.

Je viens vous marier.

DUBOIS.

Le marier!

LUCINDE, MARTON.

Ah! c'est une méprise!

LE CHEVALIER.

Monsieur, ce n'est pas moi.

Digitized by Google

LE NOTAIRE.

Je viens vous marier.

DUBOIS.

Le tour est singulier.

LUCINDE, MARTON.

Ah! c'est une méprise!

SCÈNE XVI.

LE CHEVALIER, DAMIS, LUCINDE, DUBOIS, MARTON, LE NOTAIRE. UN EXEMPT.

DAMIS.

Monsieur, ce n'est pas moi.

L'EXEMPT.

Je dois vous arrêter.

LE NOTAIRE.

Je viens vous marier.

LUCINDE, MARTON.

Ah! c'est une méprise, etc.

LE CHEVALIER.

Mon oncle!

DAMIS.

Quelle surprise!

DUBOIS.

Sortons avant la crise.

Digitized by Google

DAMIS.

Monsieur Dubois, daignez rester.
Quelqu'un dans cette circonstance
Mérite ma reconnaissance.

DUBOIS.

Monsieur, ce n'est pas moi.

DAMIS.

Tais-toi.
(A l'exempt.)
Connaissez l'erreur où vous êtes.
(Montrant le chevalier.)
Damis est mon nom. Mais voilà
Le Damis qui fit les dettes.

DUBOIS, montrant Damis.

Mais voilà
Le Damis qui les paîra.

LE CHEVALIER.

Mon oncle!

DAMIS.

Non, ne croyez pas cela.
(A l'exempt.)
Exécutez votre sentence.

LE CHEVALIER.

Mon oncle! quelle souffrance!

DUBOIS.

Monsieur, de l'indulgence.

DAMIS.

Exécutez votre sentence.

Digitized by Google

L'EXEMPT.

Monsieur, sans vous faire prier,
Conformez-vous à l'ordonnance.

LE NOTAIRE.

Monsieur, je viens vous marier,
Je mérite la préférence.

L'EXEMPT.

Venez, Monsieur.

LE NOTAIRE.

Signez, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Ah! quelle peine!

ENSEMBLE.

Soyez touché de sa peine.

DAMIS.

Non, votre prière est vaine.

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi d'avoir pu vous tromper.
Mon repentir est bien sincère.
Oui, désormais je ne veux m'occuper
Que du seul bonheur de vous plaire.

LUCINDE.

Pardonnez-lui d'avoir pu vous tromper.
Son repentir est bien sincère.

DAMIS.

Pour le prouver, il faut signer, Damis,
Sur ce contrat de mariage.

Digitized by Google

MARTON, à part, au Chevalier.

C'est son contrat de mariage.

LE CHEVALIER.

Mon oncle!

DAMIS.

Signez.

DUBOIS.

Quel dommage!
N'être que témoin à votre âge!

LE CHEVALIER.

Mon oncle!

DAMIS.

Signez.

LE CHEVALIER.

J'obéis.
Que faut-il faire encore?

DAMIS.

Embrasser votre femme.

ENSEMBLE.

Ma femme!
Sa femme!

DAMIS.

A votre tour, signez, Madame.
Vous hésitez.... Prononcez donc enfin;
(Au Chevalier.)
Ou la prison....

Digitized by Google

(A Lucinde.)

Ou donnez-lui la main.
De ces Messieurs, un seul est nécessaire.
Est-ce l'exempt?

LE CHEVALIER.

Ou le notaire?

ENSEMBLE.

En vain vous hésitez.
De ces Messieurs, un seul est nécessaire :
Est-ce l'exempt? ou le notaire?

L'EXEMPT, à Lucinde.

Faut-il rester?

LE NOTAIRE.

Faut-il rester?

LUCINDE, à l'Exempt.

Monsieur, partez.

CHŒUR.

Doux moment! bonheur suprême!
L'Amour brise { mes / ses } liens.
Il doit trop à ce qu'il aime
Je dois trop à ce que j'aime
Pour jamais briser les siens.

VAUDEVILLE.

DAMIS, au Chevalier.

De vos torts et de ma vengeance
Ne perdez point le souvenir.

Digitized by Google

Vos dettes, à ce que je pense,
Ont bien suffi pour vous punir.
Je pairai celles qui sont faites.
Mais, mon neveu, se marier,
C'est contracter encor des dettes,
Et c'est à vous à les payer.

LE CHEVALIER, à Damis et à Lucinde.

Rempli d'une double tendresse,
Je cherche en vain à l'exprimer.
Mon cœur, dans sa première ivresse,
Ne peut encor que vous aimer.
Trop heureux cent fois, si vous l'êtes,
Quand je veux vous apprécier;
Des deux côtés je vois des dettes,
Mais je promets de tout payer.

MARTON.

Bien des gens ont mis à la mode
L'heureux talent de s'endetter,
Et l'on trouve encor plus commode
Celui de ne pas s'acquitter.
Mais pour prix de quelques bluettes,
Messieurs, n'allez pas oublier,
Que, si l'auteur a fait des dettes,
Un coup de main peut les payer.

FIN DES DETTES.

Digitized by Google

Digitized by Google

LODOÏSKA,

DRAME EN TROIS ACTES,

MÊLÉ D'ARIETTES;

PAR DE JAURE,

MUSIQUE DE KREUTZER;

Représenté, pour la première fois, au Théâtre-Italien le 1er août 1791.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR DE JAURE.

Jean-Élie-Bedenc de Jaure, né en 1761, consacra toute sa vie à la culture des lettres, et obtint des succès dans la carrière dramatique. Il mourut le 5 octobre 1799; voilà tout ce que l'on sait de lui.

On lui a attribué à tort une comédie intitulée, *J'ai perdu mon procès*. Il a donné, savoir :

Au théâtre italien, *Les Époux Réunis*, comédie en un acte, 1789;

L'Époux Généreux, idem, 1790;

L'Incertitude Maternelle, comédie en un acte et en vers, 1790;

Louise et Volsan, comédie en trois actes et en prose, 1790;

Le Franc-Breton, comédie en un acte et en vers, 1791;

Le Nouveau d'Assas, trait critique en un acte et en prose, 1790;

Digitized by Google

L'Ombre de Mirabeau, comédie en un acte et en vers, 1791;

Werther et Charlotte, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, 1792;

Le Négociant de Boston, opéra en un acte, 1794, *en société avec M. d'Avrigny*;

Imogène, comédie en trois actes et en vers libres, mêlée d'ariettes, 1796;

La Dot de Suzette, opéra en un acte, 1798;

Au théâtre du Marais : *Les Époux Portugais*, comédie en trois actes, 1792;

Au théâtre Feydeau : *Les Quiproquos espagnols*, comédie en deux actes et en prose, mêlée d'ariettes, 1792:

A l'opéra : *Astyanax*, en trois actes, 1801.

De toutes ces pièces, il n'y a au plus que les deux que nous admettons dans notre collection qui soient dignes d'être lues, au moins quant aux opéras, les autres n'étant restées au répertoire de l'opéra-comique qu'à cause de la musique.

On sait que le sujet de Lodoïska est tiré du fameux roman de Faublas.

Nous ne donnons l'opéra de Montano qu'avec le troisième acte fait par Légouvé, le seul qui se joue aujourd'hui : il y en a un

Digitized by Google

autre de De Jaure, qui a été imprimé dans la collection de 1812, en 8 volumes in-18, mais nous ne l'avons pas cru assez bon pour devoir être placé ici. Il n'en est pas d'un auteur tel que De Jaure, comme de Racine, Corneille, Quinaut ou Voltaire, dont les variantes sont bonnes à recueillir.

Les opéras de De Jaure doivent être considérés comme les derniers de l'école de Favart et de Marmontel. Tous ceux qui ont paru depuis sont de la nouvelle école, qui certainement n'a pas surpassé la première.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LE COMTE DE BOLESLAS.
LE PRINCE DE LUPAUSKI.
LE COMTE DE LOVINSKI.
LODOISKA, fille de Lupauski.
TITSIKAN.
ALBERT.
ADOLPHE.
UN ÉCUYER.
TARTARES.
SOLDATS.

Digitized by Google

LODOÏSKA,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une campagne déserte de la Pologne.

SCÈNE I.

TITSIKAN, TARTARES, CAPTIVES.

LES CAPTIVES.

Où nous conduisez-vous ?

LES TARTARES.

Venez, mes belles, suivez-nous ;
Nous vous ferons jouir du destin le plus doux.

LES CAPTIVES.

Vous nous avez ravis, barbares,
A nos pères, à nos époux.

LES TARTARES.

Sachez que les Tartares
Ne sont jamais barbares

Digitized by Google

Qu'envers leurs ennemis;
Mais des belles ils sont amis.

LES CAPTIVES.

Ah! rendez-nous à des { époux / pères } chéris.

LES TARTARES.

Ah! cessez de vous plaindre;
Vous n'avez rien à craindre.

TITSIKAN.

Ce château que voilà, quelqu'un de vous sait-il à qui il appartient?

UN TARTARE.

Au comte de Boleslas; on dit que c'est un des plus riches seigneurs de la Pologne.

TITSIKAN.

Tant mieux, le pillage de son château en sera meilleur; mais nous sommes en trop petit nombre pour tenter aujourd'hui un assaut. Demain...

UN TARTARE.

Il paraît bien fortifié; il contient peut-être beaucoup de monde.

TITSIKAN.

Avec du courage, on vient à bout de tout. Amis, conduisez ces captives dans le camp. Vous reviendrez aussitôt me rejoindre ici....

Digitized by Google

ici même; en attendant, je vais faire le tour du château (*Au Tartare.*) avec toi... je veux m'assurer de sa force et de sa situation.

SCÈNE II.

LOVINSKI, seul.

Voilà plusieurs sentiers qui se croisent; voilà un château!... Arrêtons nous ici; oui, attendons en ce lieu mon fidèle Albert. Je lui ai dit que je suivrais toujours la route à droite; je crois que je ne m'en suis pas écarté. Ah! puisse-t-il m'apporter des nouvelles de ma Lodoïska!

ARIÉTTE.

Lodoïska, ma tendre amie;
Mon cœur ne peut perdre l'espoir
De te trouver, de te revoir.
Chaque jour embellie,
Chaque jour plus chérie,
Tu fesais mon bonheur.
Nous allions goûter la douceur
D'un hymen qui ferait le charme de ma vie.
Mais, hélas! mais, hélas!
Si je ne la retrouvais pas!
Si tant de peines
Étaient vaines!
Pour mon cœur

Digitized by Google

Quelle douleur !
Quelle douleur
Pour mon cœur,
Si Lodoïska m'est ravie !
Mais, ma fidèle amie,
Ce cœur ne peut perdre l'espoir
De te trouver, de te revoir.

SCÈNE III.

LOVINSKI, ALBERT.

LOVINSKI.

Eh bien ! Albert.

ALBERT.

Je me suis informé d'eux dans tous les environs ; je les ai dépeints ; on m'a dit qu'il était passé, il y a quelque tems, des voyageurs qui ressemblaient à peu près à ceux-là ; mais qu'on ne sait pas où ils sont allés.

LOVINSKI.

Ah ciel !

ALBERT.

Je ne vous conseille pas de vous arrêter plus long-tems de ces côtés-ci ; on dit qu'il y a des Tartares qui pillent et dévastent tout le pays.

LOVINSKI.

Je n'ai rien à démêler avec eux.

Digitized by Google

ALBERT.

Oui; mais il pourraient bien vouloir démêler quelque chose avec nous.

LOVINSKI.

Est-ce que tu aurais peur?

ALBERT.

Je crois que non.

LOVINSKI.

Et, si on nous attaquait, est-ce que tu ne te défendrais pas?

ALBERT.

Je ne me suis jamais trouvé dans une pareille occasion, je ne sais pas ce que je ferais: cependant... Mais, nous n'avons pas que les Tartares à craindre. Si nous étions rencontrés et reconnus par un parti de confédérés...

LOVINSKI.

Et qui pourrait soupçonner que le comte de Lovinski, qu'un des premiers palatins de la Pologne, voyage ainsi seul, et à pied?

ALBERT.

Croyez-moi, retournons à Varsovie.

LOVINSKI.

A Varsovie?... Ce n'est pas là que je trouverais ni elle, ni son père.

Digitized by Google

ALBERT.

Votre meilleur ami y occupe un trône, où votre suffrage a contribué à le placer; vous pourrez bien mieux par lui....

LOVINSKI.

Je ne doute pas de l'amitié du roi; mais la réclamer, ce serait rendre à jamais impossible ma réconciliation avec le père de Lodoïska. C'est en votant pour mon ami que j'ai perdu celle que j'aime; ce que j'ai fait, je le ferais encore; il n'est rien qu'on ne doive sacrifier, lorsqu'il sagit d'élever sur le trône un homme vertueux.

ALBERT.

Mais, si enfin...

LOVINSKI.

Ah! cher Albert, cet affreux instant où je la vis, peut-être pour la dernière fois, est toujours présent à mon esprit. J'arrivais chez son père, je venais engager ce vieillard opiniâtre et inflexible à se ranger enfin du parti de Poniatowski, d'un parti auquel m'enchaînaient l'amitié, l'honneur, l'amour de ma patrie; il était avec sa fille; il s'écrie en m'apercevant: Le voilà, ce perfide, qui nous sacrifie à son aveugle amitié. Traître, sors à l'instant de ce palais, ou je vais t'en faire arracher. A ces mots, qui m'outragent, j'oppose en vain la raison: son âge, mon amour pour sa fille,

Digitized by Google

tout enfin retenait mon bras; sans vouloir m'écouter, il tire son épée; sa fille éperdue se précipite entre nous; il s'arrête. Je te l'avais promise, me dit-il, tu ne la reverras plus. Ma présence ne fesant que l'irriter, je sortis: j'appris le lendemain qu'il était parti de Varsovie, et qu'il emmenait Lodoïska; mais je la chercherai jusqu'au bout de la terre; j'ai rempli mon devoir envers mon pays, envers l'amitié; Poniatowski est roi, je me dois maintenant à celle qui a reçu mon serment de m'unir à sa destinée; je me dois tout entier à l'amour et à Lodoïska.

ALBERT.

Et sans nuls indices, quelle route suivrez-vous?

LOVINSKI.

Toutes.

DUO.

ALBERT.

Ah! je crains pour votre vie!

LOVINSKI.

Eh! que m'importent les dangers?

ALBERT.

Si ces avides étrangers
Qui pillent notre patrie,
Allaient vous arracher la vie....

Digitized by Google

LOVINSKI.

Eh! que m'importent les dangers?
Eh! que m'importe la vie,
Si Lodoiska m'est ravie?
La retrouver, ou la mort.

ALBERT.

Ou la mort!

LOVINSKI

Si tu crains, quitte-moi; je suivrai seul mon sort.

ALBERT.

Non, non, je veux partager votre sort.
Si vous poursuivez ce voyage,
Si, malgré mes conseils, vous affrontez la mort,
Je sens que l'amitié me donne du courage,
Et je veux, oui, je veux partager votre sort.

LOVINSKI.

Non, quitte-moi: je suivrai seul mon sort;
Ou la retrouver, ou la mort.

ALBERT.

Non, non, je veux partager votre sort;
Moi, vous quitter! plutôt la mort!

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LOVINSKI, ALBERT, TITSIKAN, le tartare qui l'accompagne; TARTARES dans le fond.

QUATUÓR.

TITSIKAN, UN TARTARE.

Deux Polonais tout seuls dans cette route!
S'ils venaient du château?

UN TARTARE.

Fesons-les prisonniers.

TITSIKAN.

Oui, nous saurons par eux le nombre des guerriers
Que ces remparts cachent sans doute.

LOVINSKI, ALBERT.

Ils examinent mon maintien;
Allons, mettons-nous en défense.

TITSIKAN, LE TARTARE.

Tuons-les, ne ménageons rien;
Tuons-les, s'ils font résistance.

LES TARTARES.

Rendez-vous,
Ou tombez sous nos coups.

(Après un combat, Lovinski désarme Titsikan; Albert désarme l'autre Tartare. Titsikan est renversé; Lovinski a un pied sur sa poitrine, et le sabre levé sur sa tête.

Digitized by Google

TITSIKAN.

Accorde-moi la vie.

LOVINSKI.

Je te l'accorde.

SCÈNE V.

LOVINSKI, ALBERT, TITSIKAN, TROUPES DE TARTARES.

LES TARTARES.

VENGEANCE, vengeance !

TITSIKAN, aux Tartares.

Amis, arrêtez, écoutez-moi : il est juste que j'imite sa générosité ; il a respecté mes jours, respectez les siens, ou j'abats la tête de celui d'entre vous qui oserait attenter à sa vie. (*A Lovinski.*) Brave polonais ! me voilà quitte avec toi. Tu viens d'éprouver qu'il est bon quelquefois d'épargner un ennemi vaincu ; j'ai tort de dire ennemi : je ne le suis ni de toi ni de la Pologne. Je profite de ses troubles ; je la désole, je la pille ; c'est mon métier de tartare. Mais dis-moi, es-tu de ce château ? en venais-tu quand je t'ai attaqué ?

LOVINSKI.

Non.

Digitized by Google

TITSIKAN.

Eh! que viens-tu donc faire dans ces déserts?

LOVINSKI.

La chercher! Oui, il faut que je retrouve celle qui peut seule me faire aimer la vie.

TITSIKAN.

Est-ce que tu serais amoureux? nous autres, Tartares, nous ne le sommes jamais, quoique nous aimions beaucoup les femmes; et nous nous en trouvons bien.

LOVINSKI.

Ah! vous n'avez jamais vu Lodoïska.

TITSIKAN.

C'est vrai : elle est donc bien belle? Eh! où est-elle allée?

LOVINSKI.

Si je le savais!

TITSIKAN.

Comment! tu ne sais pas où elle est allée, et tu cours après elle! est-ce qu'il n'y a pas d'autres femmes au monde?

LOVINSKI.

Il n'y a pour moi que Lodoïska.

TITSIKAN.

Oh! il y en a pour nous partout où nous

Digitized by Google

en trouvons. Écoute, je me sens de l'inclination pour toi : j'aime les braves gens de quelque nation qu'ils soient ; laisse-là ta maîtresse et suis-nous : oui, fais-toi tartare. Tu auras avec nous des Lodoïska tant que tu en voudras. Il n'y a rien de honteux à ce que je te propose. Nous ne fesons que ce qu'ont fait les conquérans les plus renommés, et souvent nous sommes plus humains qu'eux.

ARIETTE.

Comme moi, jadis Alexandre
Dépouillait, réduisait en cendre :
J'égale ce fier conquérant
En vaillance,
En clémence ;
On l'a surnommé grand,
Et l'on me traite de brigand !
Entre nous deux, je pense,
Voilà toute la différence.
En vrai Tartare
Je m'empare
De votre bien ;
Sans scrupule j'en fais le mien.
Mais aucun peuple de la terre
N'exerce l'hospitalité
Avec autant d'humanité ;
Il n'en est point qui mêle aux fureurs de la guerre
Autant de générosité.
En vrai guerrier, en vrai Tartare,

Digitized by Google

Sans scrupule, de votre bien
De force ou de gré je m'empare;
Sans scrupule j'en fais le mien.
Le monde entier est ma famille;
Ce que je n'ai pas, je le pille.
Vous n'avez point de trésor
Qui soudain ne m'appartienne,
Il n'est rien qui ne me convienne;
Je prends votre argent, votre or,
Vos femmes, et surtout vos filles,
Quand elles me semblent gentilles.
Je bois votre meilleur vin,
Et j'ai toujours les armes à la main.

Allons, viens avec nous.

LOVINSKI.

Je suis sensible à ton offre, mais je ne puis en profiter.

TITSIKAN.

J'en suis fâché; en ce cas, poursuis ta route. Mais voilà le jour qui est sur son déclin; ne t'expose pas à voyager la nuit. Mes gens vont aller chacun à leur poste, je ne pourrais plus répondre d'eux. Ce château appartient au comte de Boleslas; on ne doit refuser l'hospitalité à personne, encore moins à ses compatriotes. Dis-lui que tu as été attaqué par les Tartares, par Titsikan; il aura sûrement entendu parler de moi; demande-lui à passer la nuit dans son château, et

Digitized by Google

songe à en sortir demain matin; songez-y bien. Adieu, en t'attaquant j'ai fait mon métier; tu m'as vaincu, tu as fait ton devoir; je te pardonne, tu me pardonnes; embrassons-nous.

LOVINSKI.

Touche-là, en témoignage de mon estime.

AIR.

TITSIKAN.

Adieu, bonne nuit, bon voyage.
Vers ce château portez vos pas:
Puisses-tu retrouver celle dont les appas
Te font braver avec courage,
Et les dangers et le trépas!

CHŒUR.

Puisse-t-il retrouver celle dont les appas
Lui font braver, avec courage,
Et les dangers et le trépas!

LOVINSKI, à Albert.

A ce château, sans tarder davantage,
Allons, mon cher Albert, allons nous présenter;
Et demain, sans que rien puisse nous arrêter,
Nous reprendrons notre voyage.

TITSIKAN, aux Tartares.

A ce château, sans tarder davantage,
Il faut, demain matin, aussi nous présenter,
Quels que soient les périls qu'il nous faille affronter.

ENSEMBLE.

Adieu, bonne nuit, bon voyage.

Digitized by Google

LOVINSKI, TITSIKAN.

Ami, je n'oublirai jamais
Votre bon cœur, votre courage.

TITSIKAN, aux Tartares.

Ah! si vous rencontrez jamais
Ce brave et jeune Polonais,
Camarades, songez, songez, en le voyant,
Que c'est l'ami de Titsikan.

LOVINSKI, à Albert.

A ce château, sans tarder davantage,
Allons, mon cher Albert, allons nous présenter;
Et demain, sans que rien puisse nous arrêter,
Nous reprendrons notre voyage.

TITSIKAN, LES TARTARES.

A ce château, sans tarder davantage,
Il faut, demain matin, aussi nous présenter,
Quels que soient les périls qu'il nous faille affronter.

ENSEMBLE.

Adieu, bonne nuit, bon voyage.

SCÈNE VI.

LOVINSKI, ALBERT.

ALBERT.

Les braves gens que ces Tartares!

Digitized by Google

LOVINSKI.

C'est pourquoi tu voulais couper la tête à leur chef.

ALBERT.

Echauffé par le combat, je me suis laissé emporter ; on n'est pas toujours maître d'arrêter son courage.

LOVINSKI, regardant le château.

Comme tout cela est fermé et fortifié!

ALBERT.

Et cette tour? Comme elle est haute! c'est sûrement une prison, car toutes les fenêtres en sont grillées.

LOVINSKI.

En voilà une qui s'ouvre....

ALBERT.

Oui, tout là-haut.

LOVINSKI.

Paix, cachons-nous, écoutons, ne fesons point de bruit....

ALBERT.

On a jeté quelque chose.

LOVINSKI.

Vois ce que c'est.... Va vite. En effet, cet tour ne me paraît propre qu'à renfermer d prisonniers.

Digitized by Google

ALBERT.

C'est une tuile à laquelle un papier est taché.

LOVINSKI.

Donne. Ah! grand Dieu! c'est d'elle.

ALBERT.

Ce serait d'elle? Ah! Dieu soit loué!

LOVINSKI, lisant.

« Qui que vous soyez qui trouverez cet écrit, Lodoïska de Lupauski vous supplie de le faire parvenir à son père; le traître Boleslas, au mépris de l'honneur et de l'hospitalité, m'enferme dans une prison affreuse, pour me forcer de répondre à son amour. »

Elle est là! Elle est là! Et je ne la verrais ıs! Ah! perfide Boleslas! tu paieras cher une uauté aussi noire; une prison renferme Lo-ïska! Allons nous présenter à ce traître, ns différer un seul instant.

ALBERT.

Daignez vous modérer; tant d'émotion, si ous paraissiez si promptement devant lui, ahirait vos sentimens, détruirait vos espé-nces.

LOVINSKI.

Tu as raison; il faut que je me calme. Le isissement, la douleur, la surprise... Ah! ı moins je sais qu'elle respire, je sais où elle t; mais comment pénétrer jusqu'à elle! O

Digitized by Google

ma Lodoïska! comment parvenir à me faire entendre de toi sans danger? Le ciel m'inspirera sans doute: présentons-nous toujours à ce château; heureusement ce Boleslas ne m'a jamais vu. Écoute bien ce que je lui dirai... Mon amour, le salut de Lodoïska me donneront, je l'espère, la force de contraindre, en sa présence, ma colère et mon indignation. Écoute ce que je lui dirai, retiens-le bien, et ne le démens pas. Voilà tout ce que tu auras à faire.

ALBERT.

Comptez sur moi, comptez sur mon zèle, ma fidélité.

LOVINSKI.

On vient.

SCÈNE VII.

LOVINSKI, ALBERT, BOLESLAS, ADOLPHE.

BOLESLAS.

Que n'ai-je pu atteindre cette poignée de Tartares qu'on a vus ce soir autour de mon château! je leur aurais fait couper la tête à tous; et j'aurais fait attacher ces têtes à mes créneaux, pour épouvanter leurs pareils.

ADOLPHE.

Daignez, Monseigneur, ne pas vous exposer si souvent dans des sorties dangereuses.

Digitized by Google

BOLESLAS.

Tu connais ma fatale passion, la résistance
ue j'éprouve : c'est ce qui me rend furieux.
)ue n'ai-je pu assouvir ma rage dans le sang
e ces Tartares !

LOVINSKI, à part.

C'est Boleslas, abordons-le.

BOLESLAS.

Que me veulent ces deux Polonais ? Qu'on
es désarme, et qu'ils approchent ; qui êtes-
ous ?

LOVINSKI.

Je suis un écuyer. Nous touchions au terme
e notre voyage, quand nous avons été atta-
ués, dépouillés par des Tartares. Ils ne nous
nt laissé que nos armes et la vie. Títsikan...

BOLESLAS.

Titsikan ! c'est à lui surtout que j'en veux :
e brigand ne cesse de dévaster mes terres,
t d'enlever les femmes et les filles de mes
assaux. Eh ! où alliez-vous ?

LOVINSKI.

Au château de monseigneur le comte de
oleslas.

BOLESLAS.

C'est à lui que vous parlez. Et de quelle
art venez-vous ?

Digitized by Google

LOVINSKI.

De la part du prince de Lupauski ; mais, si vous aviez la bonté de faire retirer votre suite, je dois ne parler qu'à vous seul.

BOLESLAS, montrant Adolphe.

Pour celui-ci, tu peux tout dire devant lui. Est-ce que tu n'as pas de lettres à me remettre?

LOVINSKI.

Je vous ai dit que les Tartares m'ont dépouillé.

BOLESLAS.

Et tu ne sais pas ce qu'elles contenaient?

LOVINSKI.

Je sais qu'il vous demandait des nouvelles de sa fille.

BOLESLAS.

Tu m'étonnes! pour t'avoir confié un secret de cette importance, il faut que ton maître soit bien imprudent.

LOVINSKI.

Pas plus que vous. (*Montrant Adolphe.*) N'avez-vous pas aussi un confident? Les grands seraient bien à plaindre s'ils ne pouvaient donner leur confiance à personne. Prévoyant sans doute que nous pourrions être dépouillés dans ces déserts, le prince m'a chargé de vous prévenir que le comte de Lo-

Digitized by Google

vinski parcourait la Pologne pour chercher Lodoïska, et qu'il viendrait sans doute dans ces cantons.

BOLESLAS.

Le connais-tu, ce Lovinski?

LOVINSKI.

Si je le connais!

BOLESLAS.

Comment est-il fait?

LOVINSKI.

Il est... de ma taille.

BOLESLAS.

Ah! si jamais il tombe dans mes mains!...

LOVINSKI, à part.

Le perfide! (*A Boleslas.*) Je crois aussi qu'il ne s'y exposerait pas sans de très-grands motifs.

BOLESLAS.

Où est à présent Lupauski?

LOVINSKI.

Comme il voyage pour rassembler des confédérés, nous ne pouvons vous dire positivement le lieu où il est dans ce moment... Mais vous le verrez sans doute bientôt lui-même...

BOLESLAS.

Tu dis qu'il viendra bientôt?

Digitized by Google

LOVINSKI, à part.

Comme il se trouble !

ALBERT, à part.

Cet homme a un regard qui me fait trembler.

BOLESLAS.

Écoute, je suis fâché de n'avoir que de mauvaises nouvelles à donner à ton maître : tu lui diras... que sa fille n'est plus ici...

LOVINSKI.

Comment, Seigneur... Lodoïska...

BOLESLAS.

N'est plus ici, te dis-je. Pour obliger Lupauski, je m'étais chargé, quoiqu'avec répugnance, de la garder dans mon château, afin de la soustraire aux poursuites de ce Lovinski... Il y a huit jours qu'elle s'est échappée.

ALBERT, à part.

Comme il ment !

LOVINSKI, à part.

Huit jours ! (*A Boleslas.*) Ainsi, Seigneur...

BOLESLAS.

Ainsi, je ne puis t'en donner des nouvelles. Elle aura sûrement été rejoindre son Lovinski à Varsovie, si toutefois les Tartares ne l'ont pas enlevée sur la route. Adieu ; porte cette réponse à ton maître.

Digitized by Google

LOVINSKI.

Ah! Seigneur, pourriez-vous nous laisser
:partir à l'heure qu'il est? Daignez nous
ccorder un asile pour cette nuit : nous som-
ıes épuisés de faim et de fatigue.

BOLESLAS.

Adieu, vous dis-je.

LOVINSKI.

Seigneur..... (*A part.*) Ah! ciel! il me
'efuse l'entrée de son château!

ALBERT, à part.

Il est homme à nous laisser coucher à la
belle étoile.

BOLESLAS, à part à Adolphe.

Je me ravise; le refus de recevoir ces gens-
là pourrait donner des soupçons à Lupauski :
d'ailleurs il est essentiel que je me serve
d'eux pour le détourner du dessein de reve-
nir ici. (*A Lovinski.*) En effet, il est trop tard
pour vous renvoyer actuellement; vous pas-
serez la nuit dans mon château; je vous char-
gerai d'une lettre pour votre maître, qu'on
vous remettra à la pointe du jour, et vous
partirez aussitôt. Cette lettre est importante :
cherchez avec soin Lupauski, et ne négligez
rien pour la lui remettre le plus promptement
possible.

Digitized by Google

LOVINSKI.

Vous serez obéi. (*A part.*) Ah! je pourrai peut-être la délivrer; je pourrai du moins la voir, l'entendre, je serai plus près d'elle....

BOLESLAS

Qu'avez-vous donc? pourquoi ce transport?

LOVINSKI.

Ah! Seigneur, un mouvement de joie est bien naturel, après s'être vu exposé aux dangers de passer la nuit dans ces déserts.

BOLESLAS, à part, à Adolphe.

Où mettrons-nous ces deux hommes?

ADOLPHE.

Dans cette chambre basse....

BOLESLAS.

Qui donne sur le parc?

ADOLPHE.

Les volets ferment à clé.

BOLESLAS.

C'est bien; conduisez-les au château.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

BOLESLAS, ADOLPHE, SOLDATS.

ADOLPHE.

Est-ce que vous ne songez pas à rentrer vous-même, Monseigneur ?

BOLESLAS.

Écoute, cher Adolphe, je ne sais pourquoi j'éprouve ce soir un tourment, une agitation plus forte que toutes celles que j'ai ressenties; un pressentiment, ou heureux, ou funeste... Lodoïska pourrait-elle toujours être insensible à une passion qui ne m'a rendu barbare que par son excès même ?

ADOLPHE.

Seigneur, vous avez feint la mort du comte de Lovinski....

BOLESLAS.

Ah! que n'est-il en mon pouvoir cet odieux rival!

ADOLPHE.

Espérez tout du tems et de l'effet de votre stratagême; mais songez, Seigneur, qu'il fait déjà bien obscur, et que la nuit...

Digitized by Google

BOLESLAS.

Ah! je ne puis, je ne veux songer qu'à Lodoïska.

AIR.

ADOLPHE.

Entendez-vous ces armes dont le bruit
Dans les montagnes retentit?
Ah! Seigneur, ce sont les Tartares!

BOLESLAS.

Les Tartares! les Tartares!

CHŒUR.

Oui, ce sont eux;
Ces brigands, ces barbares,
Sont encor près de ces lieux;
La nuit est déjà très-sombre;
Ils pourraient, contre nous,
Profiter de son ombre:
En vain nous braverions leurs piéges et leurs coups.

BOLESLAS.

Oui, j'y consens; allons, retirons-nous.

CHŒUR.

Dans le château, Seigneur, retirons-nous.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur du château de Boleslas.

SCÈNE I.

LODOISKA, sur la terrasse, ALBERT.

RÉCITATIF.

LODOISKA.

Comme l'air est tranquille et frais!
Dans l'univers maintenant tout sommeille;
Oui, tout repose, et moi, toujours je veille.
Mon cœur ne peut-il donc jamais
Avoir un seul instant de paix?
Pendant le jour je suis en butte
A la présence, aux transports menaçans
Du traître qui m'enferme et qui me persécute;
Je puis du moins, en ces momens,
Donner un libre cours à mes gémissemens.

ROMANCE.

La douce clarté de l'aurore
Va pénétrer dans cette tour;

Digitized by Google

N'est-ce que pour pleurer encore
Que mes yeux reverront le jour?
Tu fus constant à ton amie,
Cher Lovinski, jusqu'au trépas;
Faut-il avoir perdu la vie,
Si jeune encor, dans les combats!

Il ne fait pas encore jour. J'ai joui quelques instans des douceurs du sommeil qui me fuyait depuis si long-tems. Un songe avait même répandu dans mon ame une sérénité que le réveil a dissipée. O ciel! daigne m'accorder, daigne prolonger ces douces illusions! Hélas! les infortunés n'ont de bonheur qu'en songe. Ah! si quelque voyageur avait ramassé ce billet que j'ai laissé tomber hier au soir, de l'autre côté de cette tour. Faible espérance! Eh! mais... je crois... oui, j'entends marcher. Rentrons, jusqu'à ce qu'une entière solitude me permette de respirer en paix la fraicheur du matin.

ALBERT.

Hein? est-cè vous? J'ai perdu mon maître dans l'obscurité; si je ne le retrouve pas, que vais-je devenir? Il a brisé les volets de nos fenêtres, qui étaient fermés à double tour; il aurait brisé les portes de l'enfer... Si l'on s'en aperçoit... Je crois que j'ai peur. Moi, qui étais si brave tantôt; moi, qui me battais si bien;... mais, pendant la nuit, contre des esprits... Je n'ose ni avancer ni reculer: si on

Digitized by Google

pouvait se donner du courage, que je m'en donnerais une bonne dose à l'heure qu'il est! Je vois partout des spectres, des fantômes.

SCÈNE II.

LOVINSKI, ALBERT.

LOVINSKI.

Tout dort encore dans ce séjour.

ALBERT.

Oui, excepté nous, qui serions bien mieux dans notre lit.

LOVINSKI.

Pourquoi m'as-tu suivi? que ne restais-tu?

ALBERT.

C'est que, quand je suis tout seul la nuit... j'ai peur de moi-même.

LOVINSKI.

Comment! tu as peur de l'obscurité, des fantômes, toi, qui combattais hier au soir si courageusement ces Tartares!

ALBERT.

Contre des vivans je me battrai tant qu'on voudra pendant le jour... mais contre des esprits!... Oh! c'est bien différent.

Digitized by Google

LOVINSKI.

Je n'ai rien découvert, rien, rien. Quoi! je partirai sans avoir vu, sans avoir du moins entendu Lodoïska!

ALBERT.

Nous voilà bien avancés; s'être promené toute la nuit par le tems qu'il a fait, sans avoir rien découvert, sans avoir soupé, car on a oublié de nous en apporter, et c'est ce qui fait que j'ai encore plus de frayeur. Quand l'estomac est vide, on voit des choses extraordinaires.

LOVINSKI.

Elle est pourtant dans ce lieu; j'en ai la certitude, et je ne la verrais pas!

ALBERT.

Rentrons, il est tems, vous savez que dès la pointe du jour...

LOVINSKI.

Je ne sais quelle force secrète m'arrête, me retient ici.

ALBERT.

Rentrons vite; et tâchons qu'on ne s'aperçoive pas de ce que vous avez brisé les volets de cette chambre, où l'on nous avait enfermés.

LOVINSKI.

N'est-ce pas un mur que je vois à travers

Digitized by Google

les ténèbres ? c'est celui d'une tour. Ah ! si c'était... Grand Dieu ! exauce mon désir : elle répondrait à ma voix ; j'entendrais la sienne, et peut être...

ALBERT.

On vient.

LOVINSKI.

Que dis-tu ?

ALBERT.

On vient, vous dis-je.

LOVINSKI.

Oui, ce sont les pas de plusieurs hommes.

ALBERT.

Ah! ciel! ils viennent du côté où il nous faut entrer.

LOVINSKI.

Cachons-nous contre les murailles de cette tour, jusqu'à ce qu'ils soient passés.

Digitized by Google

SCÈNE III.

LOVINSKI, ALBERT, BOLESLAS, ADOLPHE, SOLDATS.

BOLESLAS, aux soldats.

Tenez-vous là, et gardez un profond silence : j'achèverai la ronde avec vous.

LOVINSKI, à part.

Le Comte, ici !

ALBERT, à part.

S'il ne s'en va pas bientôt, le jour nous fera découvrir.

ADOLPHE, à Boleslas.

Au lieu de la traiter avec tant de rigueur, n'auriez-vous donc pu l'obtenir de son père ?

BOLESLAS.

De son père ? il me la refuserait. Sa famille a donné des souverains à la Pologne. Tu connais l'orgueil, l'invincible opiniâtreté de ce vieillard ; il voudrait alors qu'elle sortît de ce château, et je ne la reverrais plus. Si je voulais y retenir Lodoïska malgré lui, il armerait ses vassaux, ses amis, il me ferait la guerre.

ADOLPHE.

Seigneur, vous savez que, d'un moment à l'autre, il peut venir réclamer sa fille.

Digitized by Google

BOLESLAS.

S'il revenait ! Ah, la violence de ma passion m'a emporté trop loin pour que je pusse reculer. Et la belle Lodoïska ! Quand je me présente devant elle, un morne et dédaigneux silence est tout ce que je recueille ; il irrite encore mon amour. Pour que ses yeux ne rencontrent pas les miens, tu sais qu'elle se tient exprès dans le lieu le plus ténébreux de cette tour.

LOVINSKI, à part.

De cette tour ? Ah ! mon cœur ne me trompait pas.

BOLESLAS.

Vers cette heure-ci, elle monte respirer la fraîcheur du matin sur cette terrasse grillée. Elle me croit enseveli dans le sommeil ; elle laisse échapper quelques gémissemens ; j'ai besoin de les entendre ; je viens les écouter, m'énivrer de ce plaisir, qui, tout barbare qu'il est, est le seul qui soulage mon cœur, le seul enfin que je puisse goûter.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LODOISKA, LOVINSKI, ALBERT, BOLESLAS, ADOLPHE, SOLDATS.

LODOISKA, à part.

Je n'entends plus aucun bruit.

BOLESLAS.

Paix ! la voici.

LOVINSKI.

C'est elle ; ah ! je l'entends, c'est elle.

LODOISKA.

Lovinski ! cher Lovinski ! je ne te verrai donc plus ! Un fer ennemi a donc percé son sein !

(Elle reprend la fin de sa romance.)

Tu fus constant à ton amie,
Cher Lovinski, jusqu'au trépas ;
Faut-il avoir perdu la vie,
Si jeune encor, dans les combats !

BOLESLAS.

Adolphe, tu viens de l'entendre ;
Enfin, elle croit qu'il est mort ;
De sa voix le son doux et tendre
Me cause le plus vif transport.

Digitized by Google

LOVINSKI.

Ciel! ô ciel! que viens-je d'entendre?
Le barbare! Elle me croit mort.
Ah! que j'ai peine à me défendre
De faire éclater mon transport!

ALBERT.

Ciel! ô ciel! que viens-je d'entendre?
Le barbare! Elle vous croit mort.
Songez, songez à vous défendre
De faire éclater ce transport.

ADOLPHE.

Oui, Seigneur, je viens de l'entendre;
Enfin, elle croit qu'il est mort.
De sa voix le son doux et tendre
Doit causer le plus vif transport.

BOLESLAS, à part, à Adolphe.

N'entends-tu pas remuer auprès de la tour?

ADOLPHE.

Je n'ai entendu que les plaintes de la belle Lodoïska.

LODOISKA.

SUITE DE LA ROMANCE.

Ton rival odieux m'assure
Que c'est, hélas! la vérité;
Sa bouche, infidèle et parjure,
M'apprit ta mort par cruauté.

Digitized by Google

Au tombeau ta constante amie,
Cher Lovinski, te rejoindra;
A tes vœux elle fut ravie;
Dans peu la mort te la rendra.

BOLESLAS.

En vain, ô femme trop chérie,
Ta fierté me résistera;
Ou nous perdrons tous deux la vie,
Ou mon amour triomphera.

ADOLPHE.

Oui, cette beauté si chérie
Vainement vous résistera;
Elle embellira votre vie,
Et votre amour triomphera.

LOVINSKI.

Lodoïska, ma douce amie,
Non, non, rien ne m'arrêtera;
Le sort à mes vœux t'a ravie,
L'amour à mes vœux te rendra.

ALBERT.

Conservez-vous pour votre amie,
Seigneur, ce transport vous perdra;
Ah! n'exposez pas votre vie:
S'il vous entend, il vous tuera.

LODOISKA.

Mais, ô mon cher Lovinski! si le traître Boleslas, accoutumé au mensonge, n'avait répandu le bruit de ta mort que pour me tromper!...

Digitized by Google

BOLESLAS, à part, à Adolphe.

Elle en doute encore.

LOVINSKI, à part, à Albert.

Ah! que ne puis-je la rassurer, me découvrir!...

ALBERT.

Seigneur, contenez-vous.

LODOISKA.

Mon cœur nourrit toujours cette douce espérance; cette nuit encore, cette nuit!... Ah! si l'on pouvait en croire un songe! Un écrit de ma main était tombé dans les tiennes; tu savais mon sort; tu bravais tout pour voler à mon secours. Cher et fidèle ami! entends l'expression de ma reconnaissance, de ma tendresse : hélas! je te parle comme si tu étais présent, je te vois comme si tu étais là. Ah! si tu vivais, si tu savais le séjour que j'habite, mon affreuse captivité, les projets d'un barbare.... tu me délivrerais d'une prison où m'a plongée ma constance pour toi, et où l'incertitude de ta mort soutient encore ma faible existence.

LOVINSKI.

Ah! que n'ai-je mes armes!

ALBERT.

Ah! Seigneur, vous vous perdrez, vous la perdrez.

Digitized by Google

BOLESLAS.

Je ne m'étais pas trompé, il y a quelqu'un au pied de la tour. (*A part à Adolphe.*) Cours, entraîne-la, enferme-la dans son cachot, qu'elle ne puisse rien entendre.

LODOÏSKA.

Viens, si tu vis encore, réalise mon songe; l'amour t'en donnera la force ou les moyens.

BOLESLAS, à Lovinski.

Vous êtes morts s'il vous échappe une parole.

LODOISKA.

Ah! cruels! que me voulez-vous encore? par pitié, terminez mon sort.

SCÈNE V.

BOLESLAS, LOVINSKI, ALBERT, ADOLPHE, SOLDATS.

BOLESLAS.

Ah! c'est vous, vils espions! qui vous a inspiré l'audace de briser les volets, les portes qui vous renfermaient? qui vous a dit que Lodoïska respirait dans cette tour? vous allez périr sous ses yeux.

Digitized by Google

LOVINSKI, à part.

Sous ses yeux!

ALBERT.

Ah! nous sommes perdus!

BOLESLAS.

Parlez, parlez; maintenant vous le pouvez; vous l'ordonne.

ALBERT.

Monseigneur....

BOLESLAS.

C'est à lui que je m'adresse; c'est à lui de épondre.

LOVINSKI.

Puisque vous avez résolu de nous faire érir, à quoi bon vous instruire?

BOLESLAS.

Est-ce que tu ne crains pas la mort?

LOVINSKI.

Je ne la brave point, mais je ne la redoute as.

BOLESLAS, à part.

Cette fierté m'est suspecte, elle n'est pas aturelle à un homme obscur; dissimulons ependant. (*A Lovinski.*) Oui, vous méri-ez tous deux de périr dans les plus affreux upplices; et, si je m'en croyais... Mais il est

Digitized by Google

pour vous un moyen d'échapper au trépas c'est le seul; c'est de me dire la vérité. D'où saviez-vous que Lodoïska était encore dans mon château?

ALBERT, à part, à Lovinski.

Montrez le billet.

LOVINSKI, à part, à Albert.

Qu'oses-tu proposer?

ALBERT.

Vous la tuez, si elle vous voit périr; et c'est le seul moyen....

LOVINSKI.

Tu as raison.

BOLESLAS.

Ne cherchez point à m'abuser. D'où saviez-vous que Lodoïska était encore dans mon château?

LOVINSKI.

D'elle-même.

BOLESLAS.

D'elle-même!

LOVINSKI, lui présentant un billet.

Lisez.

BOLESLAS.

Un écrit tracé de sa main! jeté du haut de

Digitized by Google

e donjon; eh! que prétendiez-vous en vous ıpprochant du pied de cette tour? quel était ;otre dessein?

LOVINSKI.

Vous avez lu, et vous pourriez faire un :rime à des serviteurs pleins de zèle et d'af-'ection, de chercher à s'approcher de la fille le leur maître, qui languit dans une affreuse prison, de chercher à s'en faire entendre, à ;a rassurer, et à lui faire espérer le terme de sa captivité?

BOLESLAS, à part.

Mes soupçons étaient mal fondés; je vois que, malgré leur courage, ce sont des serviteurs de Lupauski, qui ont eu plus de zèle que de prudence: il faut les faire servir à mes desseins. (*A Lovinski.*) Je vous ai promis la vie; je n'y mets plus qu'une condition; songez à la remplir exactement; il y va de votre sort, du mien. La nouvelle de la mort du comte de Lovinski dans la bouche d'un rival a dû être suspecte à Lodoïska; elle n'en pourra plus douter quand elle l'entendra confirmer par des serviteurs de son père, par vous.

LOVINSKI, à part.

Ah! quelle épreuve!

ALBERT.

Ah! Monseigneur, nous ferons tout ce que vous voudrez.

Digitized by Google

LOVINSKI, à part.

Je la reverrai du moins encore une fois.

BOLESLAS.

Songez, songez bien que vous vous sauvez en me servant; allez, je vous ferai avertir quand il sera tems de paraître devant elle. (*A Adolphe.*) Fais venir Lodoïska.

SCÈNE VI.

BOLESLAS.

Je triomphe.... le coup que je vais lui porter est terrible, mais il est nécessaire. On ne garde pas éternellement sa foi aux mânes d'un amant. Quand elle sera sûre que mon rival n'est plus, elle s'adoucira; oui, le tems, le désir de sa liberté, ma persévérance, mes soins, tout me dit que je vaincrai son opiniâtre résistance; tout me dit que je parviendrai enfin à la félicité où j'aspire.

SCÈNE VII.

LODOISKA, BOLESLAS, ADOLPHE,

BOLESLAS, à part.

Qu'elle est belle! son air triste et abattu lui prête encore des charmes. (*A Lodoïska.*)

Digitized by Google

Madame, il est en votre pouvoir de faire cesser vos tourmens, faites cesser les miens.... Ne romprez-vous jamais ce silence dédaigneux?

LODOISKA.

Est-ce que ma mort n'est pas encore décidée?

BOLESLAS.

Ah! votre vie est trop nécessaire à mon bonheur.

LODOISKA.

A votre bonheur? eh! quel est donc celui où votre cœur farouche prétend? La force peut-elle agir sur la volonté? De quel droit m'avez-vous enfermée dans cette tour? Mon père avait exigé seulement que vous ne me laissassiez point sortir de votre château; vous m'avez ôté les femmes qui me servaient; vous seul m'apportez ma subsistance; êtes-vous mon père, êtes-vous mon époux? Vous ne le serez jamais, non, jamais; c'est pour vous le déclarer encore que j'ai rompu le silence, pour la dernière fois.

BOLESLAS.

Ah! je le vois, Madame, c'est le doute que vous conservez encore de la mort du comte de Lovinski; c'est ce doute qui cause votre résistance et mon malheur; c'est lui qui nourrit

Digitized by Google

dans votre ame un espoir qu'il faut que j'y détruise. Oui, mon sort est de vous persécuter, en me tourmentant moi-même. Des hommes qui sont au service de votre père, et envoyés par lui, vont vous assurer enfin du trépas de mon rival.

LODOISKA.

Il était donc vrai! il n'est plus... Ah! qu'ils viennent, oui, qu'ils viennent ces hommes envoyés par mon père.

(Adolphe sort.)

DUO.

J'écouterai
Et je suivrai
Le désespoir qui me guide:
Oui, perfide,
Je les écouterai;
Et de douleur je sens que j'en mourrai.

BOLESLAS, à part.

Ah! je n'ai plus rien à craindre;
Ma joie en ce moment a peine à se contraindre:
Plus de rival, je ne crains rien.
Enfin l'espoir dans son cœur va s'éteindre;
Il se ranime dans le mien,
Se ranime dans le mien,
Oui, se ranime dans le mien.

LODOISKA.

Monstre féroce, ame cruelle,
Va, je saurai braver ton ardeur criminelle.

Digitized by Google

Je veux, oui, je veux m'assurer
De cette terrible nouvelle;
Et je veux ensuite expirer,
A tes yeux même expirer,
Oui, je veux, je veux expirer.

SCÈNE VIII.

LODOISKA, BOLESLAS, LOVINSKI, ADOLPHE, ALBERT.

LODOISKA.

Ciel! que vois-je? Lovinski!...

LOVINSKI.

N'est plus, Madame.

LODOISKA.

A peine je respire.

LOVINSKI.

Non, Madame, il n'est plus; et je viens de la part de votre père, pour vous confirmer cette nouvelle.

LODOISKA.

Ainsi... je ne puis donc plus espérer?... Et mon père?... sa santé... son voyage... apprenez-moi...

LOVINSKI.

Madame...

Digitized by Google

BOLESLAS.

Vous voyez que je ne vous avais pas trompée. (*A part.*) Elle a reçu ce coup avec plus de courage que je ne l'aurais cru. (*A Lodoiska.*) J'ose donc me flatter que bientôt, Madame, vous rendrez justice à mes sentimens, et que vous n'opposerez plus rien à mes désirs.

LODOISKA.

Seigneur... l'émotion, le sentiment bien naturel que je viens d'éprouver;... il ne m'est donc plus possible de douter de la mort de Lovinski!... Ah! du moins j'ose croire, j'aime à penser que, toujours présente à son cœur, à son esprit...

LOVINSKI.

Oui, Madame, je sais qu'il vous a toujours conservé la tendresse la plus vive, la plus ardente; qu'il s'exposait à tous les dangers pour vous retrouver: pour découvrir le séjour que vous habitiez, Lovinski aurait bravé la mort... qui est venue tout-à-coup le surprendre; oui, je sais qu'il l'aurait bravée mille fois, pour jouir un instant, un seul instant de votre présence.

BOLESLAS.

C'est assez; qu'on ne prononce plus devant moi le nom d'un rival dont la mémoire m'est odieuse. Ah! Madame, si quelque chose pouvait encore ajouter à ma haine pour lui, ce

Digitized by Google

seraient les maux que je vous ai fait souffrir. L'amour, la jalousie m'ont seuls rendu cruel; mais désormais ne craignez plus rien de moi; puisque mon rival n'est plus, ma fureur est éteinte; je me livre à la douce espérance d'attendrir enfin votre ame. Pardonnez, oubliez des cruautés dont j'ai souffert autant que vous, et que mon cœur désavoue. Ah! laissez-vous toucher par une passion, dont la violence doit rendre excusables les excès de barbarie dont elle fut la cause.

SCÈNE IX.

LODOISKA, BOLESLAS, LOVINSKI, ADOLPHE, ALBERT.

ADOLPHE.

Le prince de Lupauski, arrivé à l'instant dans le château, s'avance vers ce lieu.

BOLESLAS, à part.

Lupauski? ciel!

LODOISKA.

Mon père!...

LOVINSKI, à part.

Je suis découvert et perdu!

ALBERT, à part.

En voici bien d'une autre!

Digitized by Google

BOLESLAS.

A-t-il une nombreuse suite ?

ADOLPHE.

Il n'est suivi que d'un seul écuyer.

SCÈNE X.

LODOISKA, BOLESLAS, LOVINSKI, LUPAUSKI, ADOLPHE, ALBERT.

LODOISKA.

Ah ! mon père !

LUPAUSKI.

Viens, ma fille, Lodoïska ! que je te serre dans mes bras ! (*A Boleslas.*) Mon cher Comte, je n'espérais pas sitôt vous revoir; mais j'ai rassemblé, en moins de tems que je ne l'aurais cru, tous les confédérés que nos frontières pouvaient fournir. Ah ! grand Dieu ! je ne me trompe pas ! Lovinski dans ce lieu !

BOLESLAS.

Lovinski !

LODOISKA.

Mon père...

LUPAUSKI.

Que dois-je penser ?

Digitized by Google

BOLÉSLAS.

Quoi! cet homme est le comte de Lovinski?

LOVINSKI.

Oui, lui-même.

LUPAUSKI.

Eh! comment a-t-il pu s'introduire dans
tre château?

BOLESLAS.

Il a eu l'audace de s'y annoncer comme un
vos serviteurs, envoyé par vous-même.

LOVINSKI.

Ta prudence nous avait désarmés; que pou-
ons-nous contre toi et tes soldats? L'artifice
e tu me reproches, (si c'en est un que de
ercher à délivrer ce qu'on aime des mains
un barbare tel que toi,) cet artifice n'a rien
i ne soit digne d'un homme d'honneur; op-
ser la ruse à la violence, c'est agir selon
s droits de la justice, et venger ceux de l'hu-
anité.

BOLESLAS.

Je t'en punirai cruellement, en te rendant
moin du bonheur de ton rival; oui, Lu-
auski, je suis son rival; je n'ai pu voir votre
lle, la belle Lodoïska, sans que mon cœur
i rendît hommage; et je ne doute pas que
ous ne consentiez à m'unir avec elle. Mes

Digitized by Google

richesses, ma puissance, l'amitié qui nous lie....

LODOISKA.

Ah! mon père, vous ne savez pas à quel excès de barbarie son horrible passion a été capable de le porter. Le cruel! il avait osé m'emprisonner pour m'arracher un aveu que je lui refusais, et pour que j'obtinsse le vôtre en sa faveur. Plutôt mourir de la mort la plus affreuse que d'être jamais à ce barbare!

LUPAUSKI.

Quoi! vous aviez osé abuser à ce point des droits de l'hospitalité! Avez-vous pu oublier l'amitié qui nous a unis si long-tems? ah! n'achevez pas de détromper un père infortuné, qui fut votre ami, qui voudrait l'être encore. Mon cœur se fiait au vôtre. Cherchant un refuge pour ma fille, je l'ai amenée chez vous comme dans un sanctuaire inviolable; vous avez reçu de moi la plus grande marque d'estime que l'on puisse donner à son ami: soyez père un instant, et jugez si j'ai pu vous confier un dépôt plus cher et plus sacré.

BOLESLAS, à part.

Ces reproches me troublent.

LUPAUSKI.

Et après un tel attentat!... vous pourriez espérer! non, jamais vous n'obtiendrez sa main, ni l'un, ni l'autre.

Digitized by Google

LOVINSKI.

Ciel !

LODOISKA.

Mon père.

LUPAUSKI.

Suis-moi, ma fille, sortons à l'instant de ce
âteau.

BOLESLAS.

Non, il faut me satisfaire, ou vous résoudre
ne plus sortir de ce lieu.

LUPAUSKI.

Revenez à vous-même.

BOLESLAS.

Il est trop tard.

LUPAUSKI.

Et qui peut vous aveugler ainsi ?

BOLESLAS.

L'amour. Une fille, telle que la vôtre, est
trésor dont on ne doit confier la garde à
sonne.

AIR.

LOVINSKI.

tre!

LUPAUSKI, LODOISKA.

Cruel!

Digitized by Google

BOLESLAS.

Il faut à mes vœux consentir,
Ou des cachots affreux vont tous vous engloutir.

LUPAUSKI, LODOISKA.

Ah! plutôt que d'y consentir,
Dans des cachots affreux j'aime mieux m'engloutir.

LOVINSKI.

Puisque rien ne peut le fléchir,
Du moins auprès de vous je veux vivre et mourir.

ALBERT.

Ah! si rien ne peut le fléchir,
De cet affreux château nous ne pourrons sortir.

LODOISKA.

Un hymen aussi malheureux
Peut-il avoir pour vous des charmes?
Ah! renoncez à cet hymen affreux,
Dont les tristes flambeaux s'éteindront dans mes larmes.

LOVINSKI.

A sa voix laissez-vous fléchir!

LUPAUSKI.

Ah! n'espérez pas le fléchir!

BOLESLAS.

A mes vœux il faut consentir;
Mon amour pour elle est extrême.

LUPAUSKI.

Ce serait une honte extrême.

LODOISKA.

Hélas! c'est lui que j'aime.

Digitized by Google

LOVINSKI.

Hélas! c'est moi qu'elle aime.

LODOISKA.

Si ce n'est pas pour mon bonheur,
Que ce soit du moins pour le vôtre:
Vous verriez avec trop d'horreur
Les larmes que mes yeux verseraient pour un autre.

LOVINSKI.

A sa voix laissez-vous fléchir.

LUPAUSKI.

Ah! n'espérez pas le fléchir.

BOLESLAS.

Non, n'espérez pas me fléchir;
A mes vœux il faut consentir.

LODOISKA.

Seigneur, j'embrasse vos genoux.

LUPAUSKI.

Ah! ma fille, que faites-vous?

LOVINSKI.

Ah! Madame, que faites-vous?

LOVINSKI, LUPAUSKI.

Ah! quelle honte extrême!

BOLESLAS.

Ah! c'est trop m'offenser!

LODOISKA.

Ah! peut-on jamais s'abaisser
En suppliant pour sauver ceux qu'on aime?

Digitized by Google

BOLESLAS.

Il faut à mes vœux consentir,
Ou des cachots affreux vont tous vous engloutir.

LUPAUSKI, LODOISKA.

Oui, plutôt que d'y consentir,
Dans des cachots affreux j'aime mieux m'engloutir.

LOVINSKI.

Puisque rien ne le peut fléchir,
Du moins auprès de vous je veux vivre et mourir.

ALBERT.

Ah! si rien ne le peut fléchir,
De cet affreux château nous ne pourrons sortir.

SCÈNE XI.

LODOISKA, BOLESLAS, LOVINSKI, LUPAUSKI, ADOLPHE, ALBERT, ÉCUYER, SOLDATS.

L'ÉCUYER.

Seigneur, une troupe ennemie
Escalade votre château.

BOLESLAS.

Une troupe ennemie
Escalade mon château!

LUPAUSKI, LOVINSKI, LODOISKA, ALBERT.

Une troupe ennemie
Escalade son château!

Digitized by Google

BOLESLAS.

Contre cette troupe hardie,
oldats, allons tenter un triomphe nouveau.
Allons! allons! soldats, qu'on les sépare!

LODOISKA, LOVINSKI, LUPAUSKI, ALBERT.

Ah! cruel! ah! barbare!

BOLESLAS.

Que, jusqu'à mon retour,
De tous les quatre on me réponde.
Si la victoire me seconde,
J'aurai le prix de mon amour.

LODOISKA, LUPAUSKI, LOVINSKI, ALBERT.

Ah! ciel! quel est notre destin!
Qui nous délivrera de ce monstre inhumain?

BOLESLAS.

Nous aurons pour nous le destin;
Amis, marchons! marchons! le triomphe est certain.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une galerie du château.

SCÈNE I.

TARTARES.

CHŒUR.

Le sort pour nous se déclare:
Ils sont tombés sous nos coups.
Vive le nom tartare:
Allons, gai, réjouissons-nous.

SCÈNE II.

TITSIKAN, TARTARES.

TITSIKAN.

Eh bien! camarades, je vous ai rendus maîtres d'un château; ce n'est pas sans peine au moins. Ces gens-là se battaient comme des enragés. Leur avez-vous fait mettre bas les armes?

Digitized by Google

UN TARTARE.

Oui ; mais si tu avais entendu comme Boeslas murmurait en rendant son épée.

TITSIKAN.

C'est naturel, il est battu.

UN TARTARE.

Et tu les épargnes ! Quelque jour tu auras à t'en repentir ; tant d'imprudence...

TITSIKAN.

Paix. Ils sont désarmés. Et voudrais-tu donc que je fusse capable de faire égorger de sang-froid des hommes ? Je veux qu'on dise que les Tartares entendent mieux le droit de la guerre que les peuples civilisés. Songeons plutôt au butin ; il faut le partager loyalement entre nous ; vous savez ce qu'il faut me réserver.

ARIETTE.

Pour votre général vainqueur,
Conservez le vin le meilleur ;
Mettez à part aussi les filles
Qui paraîtront les plus gentilles.
Je partage entre eux mes momens ;
Et cela fait passer le tems.

Quand par fois je me trouve las
De victoires et de combats,
Le vin m'excite à l'allégresse ;
Puis une belle me caresse.

Digitized by Google

Je partage entre eux mes momens,
Et cela fait passer le tems.

Je bois de bon vin à longs traits,
Mais je ne m'énivre jamais;
Comme, sans être amoureux d'elle,
Je m'amuse avec une belle.
Je partage entre eux mes momens,
Et cela fait passer le tems.

SCÈNE III.

TITSIKAN, LODOISKA, LUPAUSKI, TARTARES.

LODOISKA, à un Tartare.

Ah! sauvez-nous, sauvez-nous, qui que vous soyez; arrachez-moi au pouvoir, aux cruautés du traître Boleslas! j'implore votre compassion, votre humanité.

LUPAUSKI, à part.

Ciel! ce sont des Tartares.

TITSIKAN.

Calmez-vous, la belle enfant; n'ayez point de frayeur. (*A part.*) Elle est charmante, et je la prends pour ma part du butin.

LUPAUSKI.

Ma fille, il faut mourir, ou être esclave.

Digitized by Google

LODOISKA.

Et pourraient-ils être plus inhumains que Boleslas? (*A Titsikan.*) Ah! si vous avez quelque pitié, quelque générosité, épargnez mon père, et un autre Polonais que Boleslas retient aussi captif.

TITSIKAN.

On me l'amènera, si on le trouve. J'aurai égard à votre recommandation, mais à charge de revanche; car j'attends aussi bien des choses de vous.

LODOISKA.

Ah! ma reconnaissance sera éternelle.

TITSIKAN.

Il n'en faut pas pour cela.

LODOISKA.

Si vous daignez me faire reconduire sur la route de Varsovie, avec mon père, et laisser la liberté à ce jeune Polonais...

TITSIKAN.

Est-ce que nous ne nous entendons pas? Quant à votre père et à ce Polonais dont vous parlez, si vous voulez qu'ils s'en aillent, j'y consens de tout mon cœur. Mais vous, ma belle, vous resterez avec nous. Oh! je connais trop bien le prix d'une si belle capture, pour la laisser échapper.

Digitized by Google

LUPAUSKI.

Qu'entends-je ?

LODOISKA.

Ciel !

TITSIKAN.

Oh ! vous ne savez pas ce que c'est que de suivre un Tartare. Les belles femmes n'ont jamais eu à se plaindre de nous. Quand vous le saurez, vous ne voudrez plus nous quitter.

LUPAUSKI.

Tartare, sais-tu quel est son rang, sa noblesse ?

TITSIKAN.

Que m'importe ? (*Montrant son sabre.*) Ma noblesse, la voilà. Dans le camp dont je suis le chef, elle sera princesse aussi, si je le veux.

LODOISKA, à Lupauski.

Ah ! mon père !...

LUPAUSKI.

Ah ! ma fille, quel sort est le nôtre !

Digitized by Google

SCÈNE IV.

TITSIKAN, LODOISKA, LUPAUSKI, LOVINSKI, ALBERT, TARTARES.

LOVINSKI.

Ah ! courageux Tartare! quel bonheur nous assemble ?

TITSIKAN.

Quoi ! tu étais encore dans ce château ?

LOVINSKI.

Le cruel Boleslas nous y retenait tous ; et je e dois trois fois la vie, puisque tu as délivré Lodoïska et son père.

TITSIKAN.

Lodoïska ? celle dont tu m'as parlé ce matin? Eh ! où est-elle ?

LOVINSKI.

Elle est devant tes yeux.

TITSIKAN.

C'est elle qui est Lodoïska ?

LOVINSKI.

Elle-même.

TITSIKAN.

Tant pis pour toi, car elle me plaît.

Digitized by Google

LOVINSKI.

Cruel! je ne me repens pas d'avoir épargné tes jours ce matin; mais au lieu de t'acquitter envers moi, que ne m'as-tu ôté la vie, quand tu en as été le maître! Je n'aurais pu vivre sans la voir, sans être à elle; crois-tu que je survive à l'humiliant outrage que tu lui prépares? Ah! si j'avais des armes, je la vengerais, ou je périrais par tes mains.

TITSIKAN.

Ah! ah! ah! comme tu prends cela au sérieux! Je ne sais pas ce que c'est que l'amour qu'on a pour une femme, plutôt que pour une autre. Toutes celles qui sont belles font le même effet sur moi, et au métier que je fais, j'en manque rarement. Ainsi, puisqu'il n'y a qu'elle qui te plaise, je te la rends.

LODOISKA.

Ah! je respire.

LOVINSKI, embrassant Titsikan.

Homme généreux! achève ton ouvrage; obtiens le consentement de son père.

TITSIKAN.

Eh! mais cela va tout seul, puisque je te cède mes droits sur elle.

LODOISKA.

Mon père, ne lui faites pas un crime de son attachement pour l'ami qu'il a élevé sur

Digitized by Google

trône; ne voyez que sa tendresse pour moi, ui l'a conduit dans ces déserts, à travers ille périls; ne songez qu'à la parole que vous ui aviez donnée, de lui accorder la main de otre fille; une promesse est toujours sacrée, t rien ne vous dispense de la vôtre.

LOVINSKI.

Ah! ne soyez pas inexorable.

LUPAUSKI.

Je ne veux rien entendre de toi; il ne te nanquait plus que de te lier avec des brigands.

TITSIKAN.

Avec des brigands! Je punirais à l'instant on orgueil et ton audace, et j'en suis le naître, car je suis le plus fort; mais tu es le ère de Lodoïska, tu es malheureux, j'oublie on injure, je ne me fâcherai point; et si tu consens à les unir, je vous rends tous libres. Voilà qu'elle est la vengeance d'un brigand tel que moi.

LUPAUSKI.

Qui ne craint point la mort peut supporter l'esclavage.

TITSIKAN.

Aimes-tu mieux que ta fille soit ma maîtresse?

LUPAUSKI.

Cruel Tartare? arrache-moi plutôt la vie.

Digitized by Google

TITSIKAN.

Et si je ne veux pas que tu meures ! Est-ce à mon prisonnier à me faire la loi ?

LOVINSKI.

Généreux Titsikan ! daignez vous modérer.

TITSIKAN.

Il lasserait la patience d'un favori du prophète.

SCÈNE V.

TITISIKAN, LODOISKA, LUPAUSKI, LOVINSKI, ALBERT, UN TARTARE.

LE TARTARE.

Titiskan, nous sommes trahis ; le maître de ce château avait caché des armes dans un souterrain ; déja il a rassemblé ses gens.

ALBERT.

Ah ! pour cette fois-ci, nous n'en réchapperons pas.

LE TARTARE.

Je t'avais bien dit qu'ils abuseraient de la vie et de la liberté que tu leur avais laissées.

TITSIKAN.

Tais-toi, et viens combattre. Nous n'aurons que la peine de les vaincre une seconde fois.

Digitized by Google

LOVINSKI.

Fais-moi donner une arme ; que je défende ta cause et la mienne, que je défende la liberté de Lodoïska.

TITSIKAN.

Vous, Madame, je vais, pour votre sûreté, vous faire enfermer dans une des tours du château, avec votre père, pendant la durée du combat. Cela ne sera pas long.

LUPAUSKI.

Je ne veux rien te devoir.

TITSIKAN.

Eh! je veux te sauver malgré toi. Quel diable d'homme! comme il est entêté!

LODOISKA.

Mon père!

SCÈNE VI.

TITSIKAN, LOVINSKI, TARTARES.

AIR.

TITSIKAN.

Amis, partons,
Marchons au pillage, à la gloire!
Et remportons
Une double victoire.

Digitized by Google

CHŒUR.

Partons, partons,
Marchons au pillage, à la gloire,
Et remportons
Une double victoire.

SCÈNE VII.

TITSIKAN, LOVINSKI, BOLESLAS, TARTARES, SOLDATS.

(Après un combat où les Tartares sont poursuivis par les soldats de Boleslas.)

BOLESLAS.

O toi! dont la beauté suprême,
Au milieu des combats occupe encor mon cœur,
Où te trouver dans ce désordre extrême?
Si je te perds, ô regrets! ô fureur!
Que m'importe d'être vainqueur!
Où te trouver? ô regrets! ô fureur!

LES SOLDATS, derrière la scène.

Ciel! ô ciel! quelle disgrâce!
Au nom du ciel, épargnez-nous!

LES TARTARES, derrière la scène.

Point de grâce, point de grâce!
Traîtres! expirez sous nos coups.

BOLESLAS.

Qu'entends-je? ô ciel! quelle disgrâce!
Allons, punissons leur audace,
Ou bien expirons sous leurs coups.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

TIPSIKAN, LOVINSKI, BOLESLAS, ADOLPHE, SOLDATS, TARTARES.

ADOLPHE.

La victoire, Seigneur, trompe votre courage;
Les Tartares vainqueurs ont repris l'avantage.

BOLESLAS.

Suivez-moi; je veux encor
Tenter un dernier effort.

ADOLPHE.

Tâchez plutôt d'échapper à la mort.

BOLESLAS.

Non, non; mes jours sont à leur terme.
Eh bien! fuyez; que seul je périsse en ce lieu:
Oui, qu'ici l'on m'enferme,
Et partout qu'on mette le feu.

RÉCITATIF.

Amis, avant de fuir, allumez le salpêtre,
Tous les germes de feu sous ces murs conservés,
Qu'ils n'éclatent qu'après que vous serez sauvés.
Amis, rendez à votre maître
Ce dernier service. Allez.

Digitized by Google

SCÈNE IX.

BOLESLAS, LODOISKA, LUPAUSKI.

BOLESLAS.

AIR.

O murs que je n'ai pu défendre!
Brûlez, brûlez, réduisez-vous en cendre;
Brûlez, brûlez, consumez-vous.
Sous vos débris écrasez-nous;
Tombez, tombez, écrasez-nous.

LODOISKA, LUPAUSKI, aux fenêtres grillées d'une tour.

O ciel! dans cet affreux danger,
O ciel! daigne me protéger.

SCÈNE X.

BOLESLAS, LODOISKA, LOVINSKI, LUPAUSKI, TITSIKAN, TARTARES.

LUPAUSKI, LODOISKA.

Au secours! au secours!

LES TARTARES, à Lovinski et à Titsikan.

Arrêtez.

LOVINSKI.

Ouvrez les yeux, ma Lodoïska; ne craignez plus rien pour vos jours.

Digitized by Google

LODOISKA.

C'est par vous que je suis rendue à la vie; c'est par vous que mon père est sauvé. Ah! mon père, pourriez-vous refuser encore votre fille à celui qui a conservé vos jours et les miens?

LUPAUSKI.

Me croirais-tu assez ingrat? non, ma fille, puisse-t-il faire ton bonheur! puisses-tu faire long-tems le sien! oui, mes enfans, je consens à votre union.

TITSIKAN.

Je suis ravi de te voir enfin raisonnable. Pour Boleslas, il s'est puni lui-même, il s'est précipité dans les flammes.

CHŒUR.

Après de si malheureux jours,
Soyons / Soyez } heureux, ne cessons plus de l'être.
Que de { nos / vos } cœurs l'amour soit toujours maître!
Jurons / Jurez } de vous aimer toujours.

FIN DE LODOISKA.

Digitized by Google

Digitized by Google

MONTANO
ET STÉPHANIE,

DRAME EN TROIS ACTES,

MÊLÉ D'ARIETTES;

PAR DE JAURE,

MUSIQUE DE BERTON:

Représenté, pour la première fois, au Théâtre-Italien, le 11 avril 1799.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LÉONATI.
STÉPHANIE, fille de Léonati.
MONTANO.
ALTAMONT.
SALVATOR.
FABRICE.
CHEVALIERS.
SUIVANTES de Stéphanie.
PAYSANS, PAYSANNES.
SOLDATS.

Digitized by Google

MONTANO
ET STÉPHANIE,
DRAME.

ACTE PREMIER.

e théâtre représente un parc et le château de Léonati.

SCÈNE I.

STÉPHANIE, SUIVANTES.

STÉPHANIE.

La belle soirée ! quelle douce fraîcheur on respire ! hâtons-nous d'achever notre ouvrage, ce nœud qui doit orner l'épée de mon père, cette écharpe qui doit parer Montano, au moment où nous confirmerons à l'autel le serment de nous aimer toujours.

AIR.

Oui, c'est demain que l'hyménée,
Cher Montano, va combler tous nos vœux.

Digitized by Google

Oui, c'est demain que les plus tendres nœuds
Vont unir notre destinée,
Mais pourquoi donc, en y songeant,
Mon cœur éprouve-t-il un trouble involontaire?
Pourquoi frémir de ce moment?
Devons-nous redouter l'objet qui sut nous plaire?
Des liens si chers et si doux
Ont obtenu l'aveu d'un père,
Et je ne puis douter du cœur de mon époux.
Non; bannissons ce trouble extrême
Qui veut s'emparer de mon cœur,
Je vais m'unir à ce que j'aime,
Je ne dois songer qu'au bonheur.

Oui, c'est demain que l'hyménée, etc.

Voilà notre ouvrage qui est fini; mais qu'entends-je?...

UNE SUIVANTE.

Ce sont les habitans de ce canton; ils ont appris que Mademoiselle se marie demain, ils viennent la féliciter.

SCÈNE II.

STÉPHANIE, PAYSANS, PAYSANNES, SUIVANTES.

CHŒUR.

Allons, présentons notre hommage
A l'innocence, à la beauté;

Digitized by Google

Partageons la félicité
De ceux dont la nôtre est l'ouvrage.
(A Stéphanie.)
Jeune et bonne demoiselle,
Recevez ces fleurs des champs,
Ce sont là les seuls présens
Que peut offrir notre zèle;
Mais ils sont du moins à vos yeux
L'emblême d'une ame pure.
Ah! votre cœur est, comme eux,
Un bienfait de la nature.

STÉPHANIE.

J'accepte avec plaisir les dons que vous m'offrez;
Aux dons les plus brillans ils seront préférés :
Demain ils seront ma parure.

SCÈNE III.

STÉPHANIE, MONTANO, PAYSANS, PAYSANNES, DOMESTIQUES, SUIVANTES.

MONTANO.

Recevez aussi ces présens,
Ah! recevez aussi l'hommage
Du plus fidèle des amans.

STÉPHANIE.

Cher Montano, tout me présage
Une félicité qui sera votre ouvrage.

LES PAYSANS.

Soyez à jamais heureux,

Digitized by Google

Jeunes amans, dont la tendresse
Va former les plus doux nœuds.
Qu'à combler tous vos vœux
Le ciel toujours s'empresse.

STÉPHANIE, aux paysans.

Et vous, soyez, demain, témoins de nos sermens.
Mes bons amis, votre présence
Nous portera bonheur dans de si doux momens.

MONTANO.

Oui, mes amis, votre présence
Nous portera bonheur dans de si doux momens.

LES PAYSANS.

Oui, nous serons témoins de vos sermens.

MONTANO.

Songez à mon impatience,
Et soyez prêts de grand matin.

LES PAYSANS.

Oui, nous serons demain
Levés de grand matin;
Le jour d'un si beau mariage,
Nous ne songerons qu'au plaisir;
Danser, chanter, nous divertir,
Ce sera notre seul ouvrage.
Oui, nous serons demain
Levés de grand matin.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

STÉPHANIE, MONTANO.

MONTANO.

Ah ! Stéphanie ! voyez comme tout ce qui
ous entoure est heureux du bonheur qui
ous attend ! et Léonati, votre respectable
ère ! il m'a déjà nommé son fils ; ma Stépha-
ie, nous embellirons la retraite de ce guer-
er vertueux que chérit et qu'honore Syracuse;
emain, les habitans de cette ville viendront
n foule partager son ivresse : combien il sera
urpris et charmé !

STÉPHANIE.

Oh ! mon cher Montano !

MONTANO.

Il ne manque à ma joie que la présence
'Altamont, de cet ami si cher : faut-il que
oin de nous, occupé à servir l'état, il ne
uisse être témoin de notre hyménée ! Ah !
u'il m'eût été doux de le voir sourire au
onheur que je vais goûter ! Mais voici Léo-
nati.

Digitized by Google

SCÈNE V.

STÉPHANIE, MONTANO, LÉONATI.

LÉONATI.

Que tout se ressente de ma joie ; que toutes les portes du château soient ouvertes demain dès la pointe du jour ; que l'abondance règne partout ; je veux que le pauvre soit admis ici comme le riche ; que le pauvre soit le mieux traité. Puisse le plus malheureux oublier ses peines dans les plaisirs d'une fête qui assure la félicité du reste de mes jours !

TRIO.

O mes enfans ! déjà mon cœur
Nage dans la plus douce ivresse ;
O mes enfans ! votre bonheur
Me rend le feu de ma jeunesse.

MONTANO, STÉPHANIE

Ah ! quel doux moment pour mon cœur !
Un père approuve { mon ivresse,
ma tendresse ;
Nous vous devons notre bonheur,
Nous vous rendrons votre jeunesse.

LÉONATI.

En vous aimant toujours vous comblerez mes vœux.

Digitized by Google

MONTANO, STÉPHANIE.

Ah! combien vous serez heureux!

LÉONATI, à Stéphanie.

Songe sans cesse que ton père
Te choisit un époux plein d'amour et d'honneur.

STÉPHANIE.

Ah! je sens tout le prix d'une faveur si chère,
D'un choix si doux et si flatteur.

LÉONATI.

Portrait d'une mère chérie,
Ma fille a ses traits, sa candeur,
Surtout sa modeste douceur:
Elle fait l'orgueil de ma vie.

MONTANO.

Elle fera bientôt l'orgueil de son époux.

LÉONATI.

Mes enfans, que l'indifférence,
Que le soupçon, la défiance
Jamais ne s'emparent de vous.

MONTANO, STÉPHANIE.

Jamais, jamais l'indifférence,
Le soupçon, ni la défiance
N'oseront approcher de nous.

LÉONATI.

Que toujours la délicatesse,
La confiance, la tendresse
Rendent vos nœuds encor plus doux.

Digitized by Google

MONTANO, STÉPHANIE.

Oui, toujours la délicatesse,
La confiance, la tendresse,
Rendront nos nœuds encor plus doux.

LÉONATI.

Ma fille, il est tems de rentrer; les premiers rayons de l'aurore doivent éclairer l'auguste cérémonie qui mettra le sceau à ton hymen : le soleil se couche dans tout son éclat : j'espère qu'il se lèvera demain sans nuages. Adieu, Montano, adieu, mon fils.

MONTANO.

A demain, Stéphanie.

STÉPHANIE.

Oui, à demain.

SCÈNE VI.

MONTANO.

STÉPHANIE! c'est la dernière fois que ces murs me sépareront de toi; demain tu es à moi... à moi pour jamais. Demain, que ce terme est encore long!

Digitized by Google

SCÈNE VII.

MONTANO, ALTAMONT.

ALTAMONT.

Montano!

MONTANO.

Altamont, c'est toi!

ALTAMONT.

Éloigné depuis long-tems de Syracuse, j'ai
obtenu un congé qui me permet de revoir
on ami.

MONTANO.

Et je suis au comble de mes vœux! tu arri-
es à tems pour être témoin de mon bonheur!

ALTAMONT.

De ton bonheur?

MONTANO.

Conçois ma félicité; ce que le ciel a formé
e plus aimable, des traits doux et charmans,
n cœur naïf, une ame céleste, tel est l'ob-
et auquel je vais m'unir; enfin, cher ami!
épouse Stéphanie!...Mais, tu soupires, t'est-
l arrivé quelque malheur?

ALTAMONT.

Non.

Digitized by Google

MONTANO.

Serais-tu menacé de quelque danger ?

ALTAMONT.

Non.

MONTANO.

Tu me rassures.

ALTAMONT.

Montano... tu te maries demain ?

MONTANO.

Sans doute. Pourquoi cette question ?

ALTAMONT.

Ah ! mon ami !

MONTANO.

Que veux-tu dire ? Cacherais-tu quelque secret fatal ?

ALTAMONT.

Il est vrai...

MONTANO.

S'agirait-il de moi ? n'appréhende pas de m'ouvrir ton ame ; je te le demande, je l'exige, au nom de l'amitié.

ALTAMONT.

Que ne puis-je à jamais cacher ce mystère affreux !

Digitized by Google

MONTANO.

Je veux le savoir : c'est tromper son ami que de lui taire, même ce qui peut l'affliger.

ALTAMONT.

Tu as raison ; mais qu'il m'en coûte de te réveiller, lorsque le rêve le plus doux te berce de ses illusions !

MONTANO.

Parle.

ALTAMONT.

Apprends tout, apprends que cette beauté que tu adores, qui va recevoir le titre de ton épouse...

MONTANO.

Qui ! Stéphanie !

ALTAMONT.

Te trahit.

MONTANO.

Stéphanie ! la vertu ! l'ingénuité même !

ALTAMONT.

Te trahit, te dis-je.

MONTANO.

Altamont !... si tout autre que toi eût osé faire outrage à Stéphanie, déjà ma juste fureur....

Digitized by Google

ALTAMONT.

Montano!

MONTANO.

On t'a trompé.

ALTAMONT.

Je le voudrais; mais c'est en vain que tu te flattes; on m'a dévoilé toutes les circonstances de cette noire intrigue; on m'a tout appris, excepté le nom de ton rival.

MONTANO.

Non, je ne puis te croire; non, Stéphanie ne saurait me trahir. Les preuves? où sont-elles? Songe qu'il faut les plus fortes pour accuser un sexe faible, qu'il est si aisé de calomnier.

ALTAMONT.

Les preuves?... Trouve-toi ici... ici même dans quelques instans; tu verras Stéphanie introduire un homme sur ce balcon.

MONTANO.

Un homme!

ALTAMONT.

Tu la verras s'enfermer avec lui, dans son appartement, cette nuit même qui précède le jour de tes noces.

MONTANO.

Dieu! si Stéphanie était capable de pousser jusqu'à ce point la dissimulation et la perfidie...

Digitized by Google

ALTAMONT.

Un juste mépris serait le châtiment de la coupable.

MONTANO.

Ami, quel trouble tu as jeté dans mon cœur!

ALTAMONT.

Point de faiblesse; des preuves trop évidentes ne tarderont point à dessiller tes yeux prévenus.

MONTANO.

O soupçon trop fatal!

ALTAMONT,

O malheur prévenu à temps! voilà ce que tu diras lorsque tu auras vu.

MONTANO.

Oui, je verrai, je m'éclaircirai; il y va de mon bonheur, de ma vie...

ALTAMONT.

Je serai près de toi.

MONTANO.

J'y compte; je veux que d'autres témoins encore puissent attester le crime ou la vertu de Stéphanie; je cours les rassembler.

ALTAMONT.

Va, tu me retrouveras ici.

Digitized by Google

MONTANO.

Ami, tu connais ce cœur impétueux; tu sais la violence de ses transports. Ah! si Stéphanie me trahit, si tant de perfidie est le prix de tant d'amour, frémis de mes fureurs! frémis de l'excès de ma rage! Mais non, elle m'aime, elle est dans l'âge de l'innocence; sa candeur, sa timidité, tout me rassure, tout me fait espérer qu'elle est encore vertueuse, qu'elle est encore digne de moi. Adieu, je reviens promptement.

SCÈNE VIII.

ALTAMONT.

Hymen cruel! hymen qui m'eût donné la mort! je parviendrai donc à te rompre? Qui, moi? Je brûle pour Stéphanie: tu l'ignores, Montano! tu l'ignoreras toujours, fatal ami! Je n'attendais que mon retour pour la demander à son père, tu m'as prévenu, je l'apprends, j'accours pour te la disputer, il n'est plus tems: le mariage est fixé à demain. Non, il ne s'accomplira pas.

RÉCITATIF.

Je n'ai plus à choisir, profitons des instans;
Le tems presse, s'envole, et la douleur m'entraîne.

Digitized by Google

La jalousie a rempli tous mes sens.
N'écoutons plus que sa rage inhumaine;
Eh! quoi, dans mon cruel transport,
Je serai sans pitié pour elle,
Si vertueuse et si belle!
Ah! mon cœur palpite avec effort;
Est-ce fureur, est-ce remord?
e n'ai plus à choisir, il n'est plus d'espérance,
Plus d'espérance de bonheur.
Amour, haine, vengeance,
Venez, secondez ma fureur!

De mes tourments, de ma souffrance,
galez, s'il se peut, toute la violence;

Venez, secondez ma fureur! etc.

SCÈNE IX.

ALTAMONT, FABRICE.

ALTAMONT.

Eh bien! Fabrice, tout est-il préparé?

FABRICE.

Tout; une des femmes de Stéphanie est ntièrement dans nos intérêts.

ALTAMONT.

Je puis donc être sûr?

Digitized by Google

FABRICE.

J'ai tout arrangé ; je l'ai quittée au moment où elle allait se revêtir des habits de sa maîtresse.

ALTAMONT.

Lui as-tu bien recommandé de s'ajuster de manière qu'a travers l'obscurité, on ne puisse s'apercevoir du stratagème ?

FABRICE.

N'ayez point d'inquiétude, c'est la même taille, le même air... il serait impossible de ne pas s'y méprendre.

ALTAMONT.

Cela est bien important !

FABRICE.

Convenez que je vous ai donné un bon conseil, que j'ai eu là une idée bien heureuse ; je vous vois ce matin affligé, désespéré, prêt à vous percer le cœur ; moi, je vous aime, j'ai pitié de vous... Il me vient tout-à-coup une idée lumineuse, je vous la communique, vous l'adoptez, elle vous rend le courage.... ne dois-je pas m'applaudir d'avoir sauvé la vie de mon maître ?

ALTAMONT.

Puisses-tu dire vrai !

Digitized by Google

FABRICE.

En tout cas, je suis assez puni de mon invention, puisque vous avez voulu que j'en fusse le principal auteur; le rôle d'homme à bonne fortune est souvent périlleux.

ALTAMONT.

Qu'as-tu à craindre?

FABRICE.

Et si le seigneur Montano... vous m'entendez?... Arrêtez-le à tems, au moins...

ALTAMONT.

Sois tranquille; mais j'entends du bruit, retire-toi, enfonce bien ton chapeau.

FABRICE.

Oui, Seigneur.

ALTAMONT.

Enveloppe-toi tout-à-fait dans ton manteau, songe à tout!

FABRICE.

Et vous, songez à ne pas me laisser dans l'embarras.

ALTAMONT.

On vient; sors vite.

Digitized by Google

SCÈNE X.

ALTAMONT, MONTANO, CHEVALIERS.

AIR.

MONTANO, LES CHEVALIERS.

Avançons en silence!
Surtout de la prudence!

MONTANO.

Altamont!

ALTAMONT.

Me voici.

MONTANO.

Amis, je ne puis croire encore
Que Stéphanie ait osé me trahir,
Qu'elle trompe à ce point un amant qui l'adore.

ALTAMONT.

Encor quelques momens, et tu vas t'éclaircir.
Mais avec calme, avec prudence,
Il faut t'assurer du forfait
De l'ingrate qui t'offense;
Point de transport indiscret.

CHŒUR.

C'est avec calme, etc.

MONTANO.

Ah! s'il est vrai qu'elle m'offense,
O douleur! ô regret!

Digitized by Google

ALTAMONT.

Silence!

CHŒUR.

Silence!

ALTAMONT.

Je vois un homme qui s'avance,
Enveloppé de son manteau.

CHŒUR.

Oui, vers le balcon il s'avance,
Enveloppé de son manteau.

MONTANO.

Mon cœur, plein d'un trouble nouveau,
Frémit d'impatience

CHŒUR.

Sous ces arbres cachons-nous.
(A Montano.)
Ah! surtout contenez-vous.

MONTANO.

Je n'entends rien encor, rien ne frappe ma vue.
(On entend un signal.)
O ciel! serait-ce le signal!

ALTAMONT, LES CHEVALIERS.

Oui, c'est sans doute le signal.

MONTANO.

De crainte mon ame est émue.
O moment trop fatal!

(Une fenêtre s'ouvre, une femme vient sur le balcon, jette une échelle de corde à Fabrice; celui-ci monte.)

Digitized by Google

ALTAMONT.

Ami! tu vois, c'est elle.

MONTANO.

Amis! est-ce bien elle?

CHŒUR.

Oui, Seigneur, oui, c'est elle.

ALTAMONT, LES CHEVALIERS.

Plus de doute, c'est elle!
On reconnaît encor, malgré l'obscurité,
L'habit que la perfide en ce jour a porté,
Plus de doute, elle est infidèle.

MONTANO.

Malheureux! vous allez périr!

ALTAMONT, LES CHEVALIERS.

Arrêtez, imprudent, sachez vous contenir.

MONTANO.

Non, je veux venger mon injure.
Il est donc vrai! mes yeux l'ont vu!
C'était-là ce cœur ingénu!
Je l'adorais; ah! la parjure!

ALTAMONT, LES CHEVALIERS.

Pour prix de sa trahison,
Vous devez, à la parjure,
Le mépris et l'abandon.

MONTANO.

Tremble! tremble, parjure!
Je n'écoute que ma fureur.
Trahir un cœur aussi sensible!

Digitized by Google

ALTAMONT, LES CHEVALIERS.

Viens, sors de ce lieu plein d'horreur;
Calme ton ame trop sensible.

MONTANO.

La vengeance la plus terrible
Signalera ma fureur.

ALTAMONT, LES CHEVALIERS.

Ah! calme ce transport terrible!
Sors de ce lieu plein d'horreur.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un vaste vestibule gothique.

SCÈNE I.

ALTAMONT, FABRICE.

FABRICE.

Eh ! pourquoi tant de trouble ? Tout n'a-t-il pas réussi au-delà de vos espérances ? J'ai remis, de votre part, à la suivante de Stéphanie, la somme convenue, je vous réponds d'elle comme de moi ; nul témoin ne déposera contre vous : que demandez-vous de plus?

ALTAMONT.

Eh! malheureux! aurais-je commis un crime sans en recueillir le fruit !

FABRICE.

Qu'est-il donc survenu ?

ALTAMONT.

Rien n'est changé aux préparatifs de ce fatal mariage.

Digitized by Google

FABRICE.

Comment! est-ce que le seigneur Montano?....

ALTAMONT.

Je ne sais plus que penser; nous l'avons reconduit chez lui; dans les premiers transports de sa fureur, il a voulu forcer le château, y joindre, y frapper la perfide; tout-à-coup changeant de dessein, il écrivait à Léonati; mais dans l'agitation où il est, peut-il suivre une idée? Il a voulu rester seul; je le quittais, il me rappelle pour me dire ces mots: je verrai jusqu'où se portera sa hardiesse. Ces paroles, mon crime, mon funeste amour, tout m'épouvante! effrayé, éperdu, j'allais, j'errais..... j'aperçois cette chapelle, elle était ouverte, j'entre.... c'est ici qu'ils devaient s'unir! Montano oserait-il encore épouser Stéphanie?

FABRICE.

Je ne puis le croire...

ALTAMONT.

Serais-je découvert?

FABRICE.

C'est impossible.

ALTAMONT.

L'heure approche; je suis dévoré d'amour

Digitized by Google

et de jalousie. Ce lieu ! il ajoute encore à mon trouble. Oui, cette vaste enceinte, ces voûtes élevées, retentissantes, tout impose à mon ame ; il me semble que je suis plus près de cet œil qui voit tout, et auquel les plus sombres replis du cœur ne peuvent échapper.

FABRICE.

Ah ! Seigneur ! je n'ai rien à me reprocher.

ALTAMONT.

Songe toujours à être discret ; si tu me trahis !....

FABRICE.

Comptez sur ma fidélité.

ALTAMONT.

Sortons ; mon cœur serré, oppressé, ne peut respirer ici.

FABRICE.

Un moment, Seigneur ! voici ce parent de Léonati, arrivé hier de Syracuse pour unir Montano et Stéphanie ; il pourra vous dire s'il est survenu quelque chose de nouveau.

Digitized by Google

SCÈNE II.

LTAMONT, FABRICE, SALVATOR.

SALVATOR.

Quoi, c'est vous, seigneur Altamont?

ALTAMONT.

Est-ce toujours ce matin qu'ils s'unissent?

SALVATOR.

Oui, Seigneur; déjà tout le monde est réeillé dans le château, et se dispose pour la te.

ALTAMONT, à part.

Ah! je vois tout, et combien je suis puni!

SALVATOR.

C'est, sans doute, le mariagè de votre ami ui vous a fait devancer l'aurore et entrer ans ce lieu? La belle matinée! il semble que a nature ait pris soin de se parer pour augnenter encore le bonheur de ces jeunes époux.

ALTAMONT, à part.

Leur bonheur!

SALVATOR.

Que ces premiers rayons du jour sont doux et brillans! Heureux celui dont l'ame est pure

Digitized by Google

comme eux ! heureux qui peut, en s'éveillant, descendre sans trouble dans son cœur !

ALTAMONT, à part.

Quelle terreur ces mots jettent dans le mien ! (*A Salvator.*) Souffrez que je vous quitte, je vais au-devant de mon ami..... (*A part.*) Heureux qui peut descendre sans trouble dans son cœur !

SCÈNE III.

SALVATOR, seul.

Oui, mon ame éprouve ce matin un ravissement inexprimable ! une joie céleste me pénètre.

ROMANCE.

Quand on fut toujours vertueux,
On aime à voir lever l'aurore.
A son aspect délicieux,
L'homme juste est plus calme encore.
Plus recueilli dans ce moment,
Il jouit d'une ivresse pure ;
Et rien pour lui n'est si touchant
Que le réveil de la nature.

Je vais encor combler les vœux
D'une tendre et sensible amante ;
A la main d'un amant heureux,
Je vais unir sa main tremblante.

Digitized by Google

L'attente d'un si beau moment
Me remplit d'une ivresse pure,
Et me rend encor plus touchant
Le doux réveil de la nature.

Les habitans du canton, ceux de Syracuse tarderont pas à remplir cette enceinte; à j'entends leurs cris tumultueux; allons ıs préparer aux augustes fonctions que je s remplir.

SCÈNE IV.

PAYSANS, PAYSANNES.

CHŒUR.

Ah! quelle ivresse!
Les plus beaux nœuds,
Par la tendresse,
Vont être formés à nos yeux:
Fesons éclater, jusqu'aux cieux,
Notre allégresse.

SCÈNE V.

ÉPHANIE, LÉONATI, CHEVALIERS, PAYSANS, PAYSANNES.

LÉONATI.

Ma fille, vous touchez à l'instant le plus portant de votre vie! vous allez passer de

Digitized by Google

mes mains dans celles d'un époux vertueux et chéri ; les devoirs d'épouse vont remplacer ceux de fille ! mon pouvoir sur vous va cesser ; mais aimez-moi toujours, et songez que, s'il est un terme où s'arrête l'autorité d'un père, il n'en est point où s'arrête sa tendresse.

STÉPHANIE.

AIR.

O ! mon père, en cet instant,
Daignez bénir votre enfant,

LÉONATI.

Dieu juste, entends ma prière,
Exauce le vœu d'un père.
Verse tes dons précieux
Sur cette enfant qui m'est chère,
Et dont je suis glorieux.

CHŒUR.

Heureux père, jouis du bonheur de ta fille ;
Du tien il est le doux signal.
Comme la pudeur brille
Sur son front virginal !

Digitized by Google

SCÈNE VI.

STÉPHANIE, LÉONATI, MONTANO, ALTAMONT, SALVATOR, CHEVALIERS, PAYSANS, PAYSANNES.

LÉONATI.

Vertueux Salvator; approchez; hâtez-vous
D'unir ces jeunes époux.

SALVATOR, à Montano.

De mes mains, Seigneur, venez prendre
L'objet que vous sûtes choisir.
A cette épouse aimable et tendre
Consentez-vous à vous unir?

MONTANO, d'un ton ferme.

Non.

STÉPHANIE, LÉONATI, SALVATOR, LES PAYSANS, LES PAYSANNES.

Ciel!

MONTANO.

Telle est ma réponse.
Léonati, j'honore tes vertus,
Mais à ta fille je renonce;
Je le dois, nos nœuds sont rompus!

STÉPHANIE.

Qu'entends-je? hélas!

LÉONATI, à Montano.

Ah! quel outrage!

Digitized by Google

Ah! traitre! en vain tu prétends
Déshonorer mes vieux ans.
Cette main, qu'affaiblit l'âge,
Peut encor trouver ton cœur:
Un si sanglant outrage,
De mon sang épuisé ranime la chaleur.

SUITE DE LÉONATI.

Secondons sa fureur!

SUITE DE MONTANO.

Craignez aussi notre fureur.

SALVATOR.

Insensés! qu'allez-vous faire?
Respectez ce sanctuaire!
Gardez-vous de l'ensanglanter!
(A Montano)
Et vous, à cet éclat extrême,
Parlez, qui vous a pu porter?
Expliquez-vous à l'instant même.

LES CHEVALIERS.

Oui, qu'il s'explique à l'instant même.

LÉONATI.

S'il ne s'explique à l'instant même,
Rien ne pourra nous arrêter.

MONTANO.

Oui, je parlerai..., je m'expliquerai; je croyais que la perfide se respecterait encore assez pour ne pas venir à l'autel; elle a eu cette audace... je ne ménage plus rien! Léo-

Digitized by Google

nati, Salvator, peuple, vous tous qui m'entendez, apprenez la perfidie la plus infâme! cette Stéphanie, qui porte un air si doux, si modeste, elle a trahi ses sermens, son honneur, et l'amant le plus tendre! Vous savez tous si je l'adorais! ah! j'aurais donné ma vie pour la trouver innocente, et je pleure encore d'amour en publiant son opprobre! il n'est que trop certain! sachez que la veille de son hymen, sachez que cette nuit même, l'infidèle a introduit un homme dans son appartement.

STÉPHANIE.

Où suis-je! est-ce Montano qui a parlé! ô mon Dieu! secourez-moi.

SALVATOR, à Montano

Seigneur, qu'avez-vous osé dire?

LÉONATI.

Qu'il le prouve; ou ma juste vengeance...

MONTANO.

J'atteste le ciel vengeur
Que mes yeux ont vu son crime.

STÉPHANIE.

J'atteste le ciel vengeur
Que je n'ai point commis de crime.

SALVATOR.

Ah! je crains que d'une erreur
Elle ne soit la victime.
Quel autre témoin?...

Digitized by Google

ALTAMONT, LES CHEVALIERS.

Non, ce n'est point une erreur :
Nous avons vu le crime :
Nous le jurons sur l'honneur.

LÉONATI.

Plus de doute ! ô honte ! ô douleur !

ENSEMBLE.

Oui, plus de doute, elle est coupable.

SALVATOR.

Je ne puis la croire coupable.

STÉPHANIE.

Hélas ! je ne suis point coupable.

LÉONTANI, MONTANO.

De tant de soins / De tant d'amour } ciel ! voilà donc le prix !

ENSEMBLE.

Sortons ; fuis cet objet coupable
Qui n'est digne que de mépris.

MONTANO.

Oui, fuyons cet objet coupable,
Qui n'est digne que de mépris.

ENSEMBLE.

Oui, plus de doute, elle est coupable,
Et n'est digne que de mépris.

LÉONATI.

O ciel ! quelle douleur accable
Mes sens par la honte interdits !

Digitized by Google

LES CHEVALIERS.

O ciel ! quelle douleur accable
Ses sens par la honte interdits !

SALVATOR.

Je ne puis la croire coupable.
Mes sens demeurent interdits !

MONTANO, STÉPHANIE.

Non, non, je ne suis point coupable.
Arrêtez !... Hélas ! tu me fuis.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

TÉPHANIE, LÉONATI, SALVATOR, PAYSANS, PAYSANNES.

STÉPHANIE.

Mon père !

LÉONATI.

Ote-toi de ma vue.
Fille indigne, je te maudis !

SCÈNE VIII.

STÉPHANIE, SALVATOR, PAYSANS, PAYSANNES.

STÉPHANIE.

Dieu ! ce dernier coup me tue !

Digitized by Google

SALVATOR.

O Dieu puissant ! de sa colère
N'exauce pas le vœu cruel.

STÉPHANIE.

Il n'est plus tems. Votre bonté m'est chère ;
Mais mon cœur est, hélas ! frappé d'un coup mortel,
Il n'est plus tems, j'en mourrai.

ENSEMBLE.

Juste ciel !
Prends pitié de son sort, et rends-lui la lumière.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME. (*)

SCÈNE I.

MONTANO, LES CHEVALIERS.

MONTANO.

Mes amis, dois-je ajouter foi
Au bruit que partout on publie ?
Un tribunal s'élève, et contre Stéphanie ?
Elle ne fut jamais coupable qu'envers moi.

LES CHEVALIERS.

Elle est coupable envers la loi.
Oui, l'infidélité sur ces bords est punie.
Nous attestons qu'elle a trahi sa foi ;
Nous vengerons l'hymen et ton ignominie.

MONTANO.

Amis, quel peut être son sort ?
Un châtiment léger ?...

LES CHEVALIERS.

La mort !

(*) Ce troisième acte est de Legouvé.

Digitized by Google

MONTANO.

La mort !... Grâce ! grâce pour elle !
J'ignorais cette loi ; sans ma fatale erreur,
Quoique sa trahison dût causer ma fureur,
Ma bouche n'eût jamais accusé l'infidèle.
Grâce pour elle.

LES CHEVALIERS.

Point de grâce !... Son crime est trop noir, trop affreux !
Nous allons déposer...

MONTANO.

Épargnez Stéphanie ;
Si vos discours lui font ôter la vie,
Vous me rendrez encor plus malheureux.

LES CHEVALIERS.

Non, non ! point d'indulgence !

MONTANO.

Je l'aime encor...

LES CHEVALIERS.

Qu'elle perde le jour !

MONTANO.

Je l'aime encor...

LES CHEVALIERS.

L'honneur.

MONTANO.

L'amour !

LES CHEVALIERS.

Qu'elle meure !

Digitized by Google

MONTANO.

Écoutez la pitié.

LES CHEVALIERS.

La vengeance.

Nous ne voyons que votre offense.
: vous a trahi : qu'elle perde le jour.

SCÈNE II.

MONTANO.

MALGRÉ mes prières et mes larmes, mes
iels amis vont déposer contre Stéphanie ;
vont au tribunal, et bientôt peut-être.....
ais, hélas !... Il est trop vrai qu'elle m'a
hi !... Mais je l'adore encore, et son sup-
ce est une idée que je ne puis suppor-
; faut-il que sa mort soit mon ouvrage !
! malheureux Montano !

SCÈNE III.

MONTANO, SALVATOR.

MONTANO.

ROMANCE.

INFORTUNÉ ! j'ai commandé sa mort !
Sa mort, hélas ! lavera mon injure !

Digitized by Google

Mais, je le sens, j'aime encor la parjure,
Et, malgré moi, je pleure sur son sort.
Cruel objet de ma flamme trahie,
En te perdant, je vais perdre la vie !

Pour me venger, guidé par la fureur,
J'ai publié ton crime et mon offense ;
Mais, je le sens, oui, malgré l'évidence,
L'amour encor te défend dans mon cœur !
Cruel objet, etc.

O toi, qui vois les tourmens de mon cœur,
Viens mettre un terme aux peines que j'endure ;
Du même coup qui punit la parjure,
Finis les jours de son accusateur !
Cruel objet, etc.

C'est vous, digne Salvator !.... vous voyez le plus infortuné des hommes !

SALVATOR.

Vous pleurez maintenant, à la fureur succèdent les larmes.

MONTANO.

Oui, et les larmes les plus amères; Stéphanie va périr.

SALVATOR.

Vous l'avez voulu.

MONTANO.

Je ne connaissais pas cette cruelle loi.

Digitized by Google

SALVATOR.

Malheureuse Stéphanie !

MONTANO.

Que j'aime à vous voir cette pitié pour elle ! ous me comprendrez, vous, vous sentirez utes les souffrances de cette ame déchirée ; es amis ! ils me répondent honneur, quand leur parle tendresse ! ils me répondent engeance, quand je leur dis amour !... Vous e leur ressemblez pas,... non, je sens que je uis près d'un cœur fait pour entendre le ien.

SALVATOR.

Vous m'intéressez, malheureux jeune omme.... Ne pouvez-vous pas, près de ses ccusateurs...

MONTANO.

Je ne peux rien !.... les barbares brûlent de époser contre elle.

SALVATOR.

Eh ! qui peut les animer à ce point contre ette infortnnée ?

MONTANO.

La vue de sa trahison.

SALVATOR.

De sa trahison ?

Digitized by Google

MONTANO.

Oui, ils en furent tous témoins.... et moi aussi ... Mes propres yeux.... Ah ! Stéphanie ! Stéphanie ! réserviez-vous un prix aussi cruel au plus tendre amour !

SALVATOR.

Montano, je vous plains... que n'êtes-vous en état de m'entendre !

MONTANO.

Je vous écoute, Salvator.

SALVATOR.

Vous dites que vous avez été témoin de la trahison de Stéphanie ?

MONTANO.

Sans doute.

SALVATOR.

Vous vous serez trompé, quelque erreur a séduit vos sens.

MONTANO.

Quelque erreur ?

SALVATOR.

J'ai vu naître Stéphanie, j'ai vu se développer tous les sentimens de son cœur.

MONTANO.

Se pourrait-il ?

Digitized by Google

SALVATOR.

C'était la candeur, la sensibilité même : on ne franchit pas si rapidement l'intervalle qui sépare le crime et la vertu.... Je vous le répète, vous vous serez trompé.

MONTANO.

Serai-je assez heureux pour qu'une apparence.... Ah ! Salvator, n'abuse pas de ma faiblesse.

SALVATOR.

En abuser !.... je ne veux que le triomphe de la vérité !

MONTANO.

Mais Altamont lui-même.

SALVATOR.

Altamont !.... êtes vous bien sûr de cet Altamont ?

MONTANO.

C'est mon ami.

SALVATOR.

Montano.... voulez-vous que je vous fasse part de mes soupçons ?

MONTANO.

Parlez, parlez, mon père.

SALVATOR.

Il y a ici une trame abominable; savez-vous

Digitized by Google

qui je soupçonne d'en être l'auteur ?.... Altamont.

MONTANO.

Altamont ! il est vrai que le premier il m'a donné des doutes sur Stéphanie ; mais pourquoi ?....

SALVATOR.

Pour vous punir d'en être aimé ; je le crois votre rival.

MONTANO.

Lui, mon rival !... ah ! s'il était vrai.

SALVATOR.

Je n'ai point de preuves, mais j'ai de fortes présomptions.

MONTANO.

Expliquez-vous.

SALVATOR.

Quand vous avez accusé Stéphanie, j'observais Altamont.

MONTANO.

Eh bien ?

SALVATOR.

Il a pâli.

MONTANO.

En effet, j'ai cru le voir.

Digitized by Google

SALVATOR.

Il n'a pas joint son serment à celui des autres chevaliers.

MONTANO.

En effet, je me le rappelle.

SALVATOR.

Enfin, de peur sans doute qu'une longue entrevue ne vous ramenât vers Stéphanie, il vous a entraîné hors du temple.

MONTANO.

En effet!... Je cours l'interroger; il faudra que les doutes que vous m'avez inspirés...

SALVATOR.

Je vous laisse pour connaître la vérité; vous vous sentez la force de vous modérer et de feindre?

MONTANO.

Ah! je me sens la force de tout faire pour m'assurer que Stéphanie n'est pas coupable.

SALVATOR.

Calme, prudence et adresse.

MONTANO.

Je suivrai votre conseil.... Ah! mon père! je savais bien que je trouverais en vous un consolateur.

Digitized by Google

SALVATOR.

Je retourne vers Stéphanie; puisse notre entretien la rendre à votre amour!

SCÈNE IV.

MONTANO.

Quelle incertitude il m'a laissée! Une amante!... un ami!... qui des deux m'a trahi? Se pourrait-il que sous le voile de l'amitié.... Il faudrait qu'Altamont fût un monstre!.... Cependant, s'il aime Stéphanie, il a été capable de tout. Oui, pourquoi cette nuit m'a-t-il arrêté quand je voulais percer le traître qui montait à ce balcon?... Une trame.... ce respectable prélat soupçonne qu'Altamont.... Mais quels moyens a-t-il pu employer?... J'ai bien vu Stéphanie elle-même recevoir.... je m'y perds.... Allons trouver Altamont.... le voici: il me semble en effet que je suis près d'un rival; observons-le bien.

Digitized by Google

SCÈNE V.

MONTANO, ALTAMONT.

ALTAMONT.

Mon cher Montano, c'est un ami qui vient
e consoler.

MONTANO, à part.

Que ses regards me semblent faux! je ne
es avais pas encore remarqués.

ALTAMONT.

Tu gardes le silence! n'as-tu rien à dire à
amitié qui vient t'offrir son appui?

MONTANO.

J'en ai besoin, tu m'as porté un coup affreux.

ALTAMONT.

Sois homme, tu as eu le courage de con-
ondre une perfide, aie celui de ne point t'af-
liger de sa mort.

MONTANO.

Elle n'est pas encore condamnée, Altamont.

ALTAMONT.

Elle va l'être. Le tribunal s'assemble, et
ma déposition et celle des autres témoins....

MONTANO.

Mais n'arrive-t-il pas quelquefois qu'au

Digitized by Google

moment où le juge va prononcer la sentence, des clartés inattendues... (*A part.*) Il pâlit... O Stéphanie !

ALTAMONT.

Eh bien ?...

MONTANO.

Oui, des circonstances qu'on ne prévoyait pas, transforment le coupable en innocent, l'accusé en accusateur. (*A part.*) Son trouble augmente.

ALTAMONT.

Il est vrai ; mais ici la certitude....

MONTANO.

Altamont ?....

ALTAMONT.

Montano ?...

MONTANO.

Il se répand un bruit....

ALTAMONT.

Un bruit ?.... Quel est-il ?

MONTANO.

Qu'as-tu donc ? tu ne me parais pas tranquille.

ALTAMONT.

Puis-je l'être, quand je mène une femme à la mort ?

Digitized by Google

MONTANO.

Une femme à la mort! Et tout-à-l'heure tu s'engageais à voir périr tranquillement Stéphanie, que j'ai adorée.... et toi, à qui elle inspire aucun intérêt....

ALTAMONT.

Ah! sans doute, aucun.

MONTANO, à part.

Il l'aime!.... (*A Altamont.*) Comment se fait-il que tu te troubles?

ALTAMONT.

Je ne suis point troublé.

MONTANO.

Tu l'es, misérable, et je vois trop....

ALTAMONT.

Que vois-tu?

MONTANO.

Que tu aimes Stéphanie, et que tu m'as trompé.

ALTAMONT.

Moi?.....

MONTANO.

Toi-même! l'altération de ta voix, la pâleur de ton front, tout annonce un coupable.... Tu cherches vainement à te remettre, tes

Digitized by Google

efforts font éclater encore plus et ton indigne amour et ta lâche imposture !

ALTAMONT.

Montano ; eh ! comment aurais-je pu....

MONTANO.

J'ignore quels moyens tu as employés, mais il est sûr que tu m'as joué indignement, et malheur.... Ciel ! quelle lumière soudaine vient me luire. Hier, il était nuit, quand sur ce balcon... N'est-il pas possible qu'une autre que Stéphanie.... Tu sors ; reste, reste malheureux, et réponds : était-ce bien Stéphanie ?

ALTAMONT.

Peux-tu m'interroger ainsi ?

MONTANO.

Est-ce bien Stéphanie ?

ALTAMONT.

Ne l'as-tu pas vue comme moi ! réfléchis donc. Quels indignes soupçons fais-tu éclater ! Est-ce là le prix de mon zèle ? J'apprends que tu vas conclure un mariage honteux, j'accours t'avertir ; je m'expose, pour ton seul intérêt, au ressentiment d'une famille puissante ! et, après tant de dévouement, tu me soupçonnes, tu me menaces, tu me traites en ennemi ! ma vengeance sera de te servir malgré toi, je connais le devoir d'un véritable ami, je le

Digitized by Google

plirai jus qu'à la fin... Le tribunal s'assem-
je vais y déposer contre la parjure qui n'ac-
e ton nom que pour le déshonorer.

MONTANO.

u n'iras pas !

ALTAMONT.

ui pourra m'arrêter ?

MONTANO.

loi.

ALTAMONT.

veugle que tu es!

MONTANO.

e ne souffrirai pas que tu flétrisses une se-
le fois l'innocence! Puisque tu ne veux
m'avouer la vérité, c'est dans ton infâme
; que je la chercherai ; je t'appelle au
bat.

ALTAMONT.

u veux attaquer les jours d'un ami ?

MONTANO.

es jours d'un traître!.... Tu hésites!....
ne dois pas m'en étonner, un imposteur fut
ours un lâche!

ALTAMONT.

n lâche!.... ce mot me décide! j'accepte
défi; mais avant d'engager le combat, je

Digitized by Google

veux te donner la mort ! Écoute, tes soupçons sont tous vrais, j'adore Stéphanie ! furieux de ne point l'obtenir, j'ai voulu me venger et d'elle et de toi.

MONTANO.

Te venger, barbare !

ALTAMONT.

Connais tout : je t'ai fait voir une femme sur le balcon de Stéphanie, recevant un amant ; cette femme était une étrangère, revêtue de ses habits ; cet amant était gagé comme elle.... C'est là ce que j'ai voulu t'apprendre, mais ce que tu sauras, seul ; vainqueur ou vaincu, j'emporte mon secret avec moi, et Stéphanie n'en est pas moins condamnée. A présent, je suis prêt à te suivre au combat, j'y marche avec la certitude que jamais tu ne possèderas l'objet qui a pu brûler pour un autre que pour moi.

MONTANO.

Viens, viens, malheureux, recevoir le prix dû à tant d'atrocités !

ALTAMONT.

Je suis impatient de te déchirer !

MONTANO.

Viens que je m'abreuve de ton sang !

ALTAMONT.

Suis-moi.

Digitized by Google

MONTANO.

Marchons!

SCÈNE VI.

ALVATOR, STÉPHANIE, LÉONATI, GARDES.

DUO.

SALVATOR, à Stéphanie.

JAIME à vous voir cette constance.

STÉPHANIE.

meurs victime, hélas! de rapports imposteurs;
ıis je laisse le trouble à mes accusateurs.

SALVATOR.

ous comptez sur le Dieu vengeur de l'innocence.

STÉPHANIE.

ontano me soupçonne, il me trahit, il fuit;
ourrais-je redouter l'arrêt qui me menace?
: voudrais que du moins mon père me fît grâce,
irais plus calme encor dans l'éternelle nuit.
e voici; mon aspect redouble sa colère.

LÉONATI.

L'ingrate, que j'aime toujours,
Elle a flétri mes derniers jours;
Je rougis du doux nom de père.

Digitized by Google

SALVATOR, STÉPHANIE.

Le voici ; sur son front respire la colère.
Quelle erreur ! il pense toujours
Que j'ai / Qu'elle a } flétri ses derniers jours.
C'est à vous de me / C'est à moi de lui } rendre un père.

SALVATOR.

Léonati, calmez votre colère;
Léonati, daignez tourner
Sur votre fille un regard moins sévère :
Elle va perdre la lumière ;
N'eût-elle pas commis un crime imaginaire?
L'exemple d'un Dieu même apprend à pardonner.

LÉONATI.

Ma fille, hélas! va perdre la lumière !
Où suis-je ? je ne puis contempler sa misère!
Nature, dans mon cœur, j'entends, j'entends ta voix :
Oui, le sang fait fuir la colère,
Je me rends à ses droits.
Stéphanie, ô fille toujours chère,
Innocente ou coupable, embrasse encor ton père.

LÉONATI, STÉPHANIE.

O doux retour! heureux momens!
O doux retour! ô sort prospère!

L'OFFICIER.

Madame, au tribunal, suivez-nous, il est tems.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

STÉPHANIE, LÉONATI, SALVATOR, MONTANO, SOLDATS, PAYSANS, PAYSANNES.

MONTANO.

Arrêtez! arrêtez! elle est innocente!

STÉPHANIE.

Ciel!

SALVATOR.

Je l'avais prévu.

LÉONATI.

Ma fille est innocente!

MONTANO.

Oui, une femme gagnée à force d'or, et revêtue des habits de Stéphanie, un valet déguisé, les ombres de la nuit, les rapports d'un lâche et faux ami ont seuls causé ma fatale erreur; mais aux portes du trépas, la justice divine, prête à s'appesantir sur ce vil imposteur, a fait passer le remords dans son ame, et devant tout un peuple, attiré par le bruit de nos armes, il vient d'avouer son crime et de rendre l'honneur à Stéphanie; je l'ai vengée, Altamont n'est plus.

Digitized by Google

LÉONATI.

Altamont!

STÉPHANIE.

Ciel!

LÉONATI.

O ma fille!

SALVATOR.

Oh! divine Providence!

MONTANO.

Mais je n'en suis pas moins coupable à mes yeux, puisque j'ai pu douter un moment de votre amour; prononcez, j'attends mon arrêt à vos pieds.

AIR.

Après cette erreur criminelle,
Suis-je encore digne de vous?

LÉONATI.

Ton cœur de ma main cruelle
Reçut les plus sensibles coups.

STÉPHANIE.

Vous m'avez rendu votre estime,
Montano me rend son amour;
Je veux oublier, sans retour;
L'erreur dont je fus la victime.

CHŒUR.

O cœur généreux!
O moment heureux!

Digitized by Google

Allons renouer les chaînes
Que rien ne pourra plus briser ;
Que l'amour efface les peines
Que son excès a pu causer.
Ah ! quelle ivresse !
Les plus heureux nœuds,
Par la tendresse
Vont être formés à nos yeux :
Fesons éclater jusqu'aux cieux
Notre allégresse.

FIN DE MONTANO ET STÉPHANIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

DEUX AVARES,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES,

PAR DE FENOUILLOT DE FALBAIRE,

MUSIQUE DE GRÉTRY;

Représentée, pour la première fois, au Théâtre Italien, le 6 décembre 1770.

NOTA. la notice sur Fenouillot se trouve dans le tome II des Drames du théâtre du second ordre du premier Répertoire.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

GRIPON, } avares.
MARTIN, }
HENRIETTE, nièce de Gripon.
JÉROME, neveu de Martin.
MADELON, servante de Gripon.
ALI, premier janissaire.
MUSTAPHA, second janissaire.
OSMAN.
GARDES.

Digitized by Google

LES

DEUX AVARES,

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place publique de Smyrne.

SCÈNE I.

JÉROME, HENRIETTE, MADELON.

JÉROME, ouvrant sa fenêtre et toussant.

Hem! hem! hem!... Elle ne m'entend pas. Chantons.

ARIETTE.

Du rossignol, pendant la nuit,
La voix réjouit sa compagne;
L'amour que la gêne accompagne,
A parler dans l'ombre est réduit.

RÉCITATIF.

Ecoutons... Je n'entends rien... Non.
Elle n'ouvre point sa fenêtre.

Digitized by Google

Henriette n'ose y paraître :
Ah ! Gripon, son oncle Gripon
Est sans doute dans la maison,
Ecoutons... non... voyons encor...
Essayons de chanter plus fort.

(Il chante.)

Du rossignol, pendant la nuit,
La voix réjouit sa compagne.

HENRIETTE, se mettant à la fenêtre avec Madelon.

L'amour que la gêne accompagne,
Met l'absence et l'ombre à profit.

JÉROME.

Henriette. Il n'y est donc pas ?

HENRIETTE.

Non, Jérôme. Et le vôtre ?

JÉROME.

Non plus. Il vient de sortir. Descendons dans la place.

MADELON.

Chut, chut; voici quelqu'un. Monsieur Jérôme, c'est votre oncle Martin.

JÉROME, fermant sa fenêtre.

Retirons-nous : laissons-le passer.

MADELON.

Paix ! Le voici.

Digitized by Google

SCÈNE II.

ARTIN, HENRIETTE, MADELON, à la fenêtre.

MARTIN.

Le diable emporte les nouvelles lanternes, ceux qui les ont apportées de Paris à nyrne !... Je ne quittai autrefois la France e pour pouvoir m'enrichir plus paisiblement ez les Turcs.... Il me semble que la police ıbolique de ce pays-là me poursuive dans lui-ci..... On voit clair comme en plein idi. Il vaudrait presque autant qu'il n'y eût s de nuit.... Ce sont d'ailleurs les janis-ires qui font à présent la garde. Tout cela t embarrassant.... Par bonheur il est déjà rd, et ce quartier-ci n'est pas fréquenté. J'es-re que je pourrai faire mon coup.... Ouais! u'est-ce qui vient-là ?

Digitized by Google

SCÈNE III.

MARTIN, GRIPON; HENRIETTE, MADELON, à la fenêtre.

MADELON.

Voici l'autre; voici Gripon. Allons, Mademoiselle, vite à l'ouvrage.

(Elles ferment la fenêtre.)

GRIPON.

Quel bonheur pour moi que ce jeune homme perde tant, et qu'il ait si besoin d'argent! Certainement cette perte-là va me porter un grand profit.

(Il entre chez lui.)

SCÈNE IV.

MARTIN, JÉROME, à la fenêtre.

MARTIN.

Voila le compère Gripon qui rentre chez lui bien tard!.... Reconnaissons d'abord les lieux... C'est donc là-dessous; c'est dans cette pyramide qu'on l'a enterré avec son or, ses diamans! O Martin, Martin, quel coup pour toi! Je vais enfin être assez riche, et je n'aurai

Digitized by Google

is besoin de prêter de l'argent; cela donne p d'inquiétudes.

ARIETTE.

Sans cesse auprès de mon trésor,
Je veux toujours, dans ma cassette,
Toujours, toujours garder mon or.
Je le garderai,
Je le compterai,
Je l'admirerai,
Je le baiserai;
D'une félicité parfaite
Enfin je jouirai.
Mahomet, en son paradis,
Pour les Turcs met les houris;
Il ne sera pas mon prophète.
De beaux sequins valent bien mieux
Qu'un joli pied, que de beaux yeux.
Il ne sera pas mon prophète.
Des sequins bien sonnans,
Des ducats trébuchans,
Un ciel tout d'argent,
M'auraient plus aisément
Fait croire à l'alcoran.

Sans cesse auprès de mon trésor, etc.

Digitized by Google

JÉROME.

Le bourreau ! il ne s'en ira pas.

MARTIN, examinant la pyramide.

Cela ne sera pas trop aisé à démolir. Il faudrait que quelqu'un m'aidât... Gripon.... oui. C'est précisément le compagnon qu'il me faut.... C'est bien dit, Martin.... Mais... il voudra partager.... N'importe ; il faut sacrifier une moitié pour avoir l'autre. Bon ! le voici qui sort tout à propos.

SCÈNE V.

MARTIN, GRIPON ; JEROME, MADELON à la fenêtre.

GRIPON.

En allant courir après le bien des autres, il ne faut pas oublier de mettre le sien à couvert. Allons vite.

MARTIN.

Holà ! compère Gripon ; un mot.

GRIPON.

Bonsoir ; je ne puis m'arrêter.

MARTIN, le retenant.

Un moment ; quelle affaire si pressée ?

Digitized by Google

GRIPON.

Un jeune négociant, le fils de ce français qui vient de mourir... Il joue avec des marchands anglais. Il a tout perdu, il est sur le champ de bataille; je lui porte du secours, deux cents ducats.

MARTIN.

Et à quel intérêt?

GRIPON.

Ah! une misère; à deux pour cent.

MARTIN.

Vous êtes donc fou? A deux pour cent!

GRIPON.

Oui, mais.... c'est par heure.

MADELON.

Bon! ne voilà-t-il pas que l'autre l'a arrêté!

MARTIN.

Compère, j'ai à vous proposer quelque chose qui vaut bien mieux.... C'est sous cette pyramide, dans un caveau, qu'on a enterré hier le muphti.

GRIPON.

Eh bien! Dieu puisse avoir son ame!

MARTIN.

Et nous son argent! car vous saurez qu'à

Digitized by Google

Smyrne on enterre les muphtis avec tout ce qu'ils ont de précieux.

GRIPON.

Passe au moins pour cela : on n'a pas tant de regret de mourir.

MARTIN.

Assurément ; cela me console.

GRIPON.

Vous dites donc qu'on l'a mis dans ce tombeau avec toutes ses richesses ! Oh ! le bon coup à faire !

JÉROME.

Je crois qu'ils coucheront là.

MARTIN.

Cependant, compère, j'ai quelques scrupules.

DUO.

Prendre ainsi cet or, ces bijoux !

GRIPON.

De moitié serons-nous ensemble ?

MARTIN.

N'est-ce pas pécher, croyez-vous !

GRIPON.

Si c'est pécher ?

Digitized by Google

MARTIN.

Que vous en semble ?
En conscience, pouvons-nous
Prendre ainsi cet or, ces bijoux ?

GRIPON.

Prendre ainsi cet or, ces bijoux !

MARTIN.

De moitié nous serons ensemble.

GRIPON.

N'est-ce pas pécher, croyez-vous ?

MARTIN.

De moitié nous serons ensemble.

ENSEMBLE.

De moitié serons-nous ensemble ?

GRIPON

Vraiment, si c'était un chrétien...

MARTIN.

Un chrétien, compère ? Fort bien.

GRIPON.

Un chrétien !

MARTIN.

Fort bien.
Mais un turc !

GRIPON.

Un turc !

MARTIN.

Un muphti !

Digitized by Google

GRIPON.

Un maphti !

MARTIN

Qui du vin était l'ennemi.

ENSEMBLE.

Prenons, prenons tout ce qu'il a,
Il n'est point de mal à cela.

JÉROME.

La peste soit de l'homme! je crois qu'il m'a vu.

GRIPON.

Ne viens-je pas d'apercevoir quelqu'un à cette fenêtre ?

MARTIN.

C'est peut-être mon neveu qui la fermait avant de se coucher. Au reste, j'en serai bientôt débarrassé tout-à-fait; je travaille à le faire enfermer.

GRIPON.

Tant mieux. Il est amoureux de ma nièce; nous devons, tous deux, empêcher que cela n'ait des suites : ils ne seraient pas plutôt mariés, qu'ils nous demanderaient compte de leur bien.

MARTIN.

Sans doute, et qu'ils voudraient avoir le nôtre; car voilà comme ils sont tous.

Digitized by Google

ARIETTE.

Nièces, neveux, race haïssable,
Cousins, parents, allez au diable.
Oh! les maudites gens!
Au diable soient tous les parens!
Voyez une chatte,
La patte en l'air et l'œil ardent,
Guetter la souris qui gratte.
Elle la guette doucement;
Elle la guette
Doucement, tout doucement;
Et, pour croquer la pauvre bête,
D'avance elle aiguise ses dents.
Ainsi les parens
Ne guettent que le moment
De sauter sur notre argent.

Nièces, neveux, race haïssable, etc.

GRIPON.

Vous avez raison; et il faut agir en conséquence.

MARTIN.

Ne nous arrêtons pas davantage: venez chez moi chercher les instrumens dont nous avons besoin.

GRIPON.

Allez toujours devant: une affaire ne doit

Digitized by Google

pas empêcher l'autre. Je vais porter mon argent au jeune homme : ce n'est qu'à deux pas ; je reviendrai tout de suite.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

HENRIETTE, MADELON; JÉROME, sortant par la fenêtre.

DUO.

JÉROME, HENRIETTE.

Les voilà partis ;
Nos vœux sont remplis.
Ah ! quelle félicité !
Nous sommes en liberté.

HENRIETTE.

Cher Jérôme !

JÉROME.

Chère Henriette !

ENSEMBLE.

Ah ! que mon ame est satisfaite !
Je te voi ;
Je suis donc auprès de toi !

HENRIETTE.

Combien, hélas ! ma tendresse
Désirait ce doux moment !

Digitized by Google

JÉROME.

Contre mon sein je te presse,
Quel bonheur pour ton amant!
Vois mes transports.

HENRIETTE.

Je les partage.

JÉROME.

Ta voix m'enflamme.

HENRIETTE.

Amour m'engage.

ENSEMBLE.

Je vis pour toi, je suis ton bien:
Mon cœur vole au-devant du tien.

HENRIETTE.

Mon oncle a bien fermé la porte!
Dans sa poche il en tient la clé.

JÉROME.

Le mien aussi, le mien l'emporte;
Et chez nous, tout est grillé.

ENSEMBLE.

Vive Martin! vive Gripon!
Pour bien fermer leur maison.

HENRIETTE.

Cher Jérôme!

JÉROME.

Belle Henriette!

Digitized by Google

ENSEMBLE.

Ah! que mon ame est satisfaite!
Je te voi;
Je suis donc auprès de toi!

HENRIETTE.

Cher Jérôme!

JÉROME.

Chère Henriette!

HENRIETTE.

Ah! que mon ame est satisfaite!

ENSEMBLE.

Les voilà partis:
Nos vœux sont remplis.
Ah! quelle félicité!
Nous sommes en liberté.

HENRIETTE.

Cependant, s'ils allaient revenir?...

MADELON

Non, non, soyez tranquille; je ferai le guet. C'est moi que regarde à présent le soin de votre bonheur. Quand votre mère quitta la France pour venir à Smyrne, avec son mari et vos oncles, je l'y suivis par attachement pour vous. Elle vous a recommandée à moi en mourant; car vous n'aviez déjà plus de père, et je veux, en dépit des deux avares, faire réussir un mariage qu'elle-même avait projeté.

Digitized by Google

JÉROME.

Mais quand ce moment arrivera-t-il? epuis le tems que nous l'attendons, que ı nous vois dans l'esclavage!

MADELON.

S'il n'était question que de vous en délivrer ous deux, il y a long-temps que nous serions n France. J'ai écrit à votre tante, et elle est rête à vous recevoir.

JÉROME.

Eh bien! que n'y allons-nous? Pourquoi lifférer?

MADELON, à Jérôme.

Pourquoi? Et ne nous faut-il pas de l'argent? Laisserais-je tout le bien d'Henriette, tous les effets de sa mère entre les mains de Gripon? Comment pourrions-nous l'en retirer ensuite? Non, mes enfans, il ne faut partir d'ici qu'avec armes et bagages. J'épie l'instant favorable il viendra peut-être; il viendra, et comptez sur moi: je saurai ne pas le laisser échapper.

HENRIETTE.

Ah! ma bonne!... Ah! mon cher Jérôme!... Qu'ils jouissent de notre bien; mais qu'ils nous laissent du moins la jouissance de notre cœur.

Digitized by Google

JÉRÔME.

Tour-à-tour la douleur et la colère me transportent. Je gémis de la contrainte où nous sommes ; je maudis leur avarice. Oui, je les hais, je les déteste. Et toi, ma chère Henriette ?

HENRIETTE.

Moi ?

ARIETTE.

Plus de dépit, plus de tristesse ;
Dès que je puis voler vers toi ;
De Gripon je crains la faiblesse,
Et je chante quand je te voi.

Plus de dépit, plus de tristesse,
Dès que je puis voler vers toi.
Il se croit riche, ô le pauvre homme !
L'or et l'argent font tout son bien.
Moi, j'ai le cœur de Jérôme :
Mon trésor vaut mieux que le sien.

Plus de dépit, etc.

MADELON.

Rentrez, rentrez vite ; voici Gripon qui revient.

HENRIETTE.

Ciel ! mon oncle ! je n'en puis plus de frayeur !

(Elles sortent.

Digitized by Google

JÉRÔME, rentrant par la fenêtre.

Gripon! Gripon! Ah! le maudit vieillard!

SCÈNE VII.

RIPON; MADELON, JÉROME, à la fenêtre.

GRIPON, comptant par ses doigts.

Deux cents ducats, à deux pour cent par heure... Quatre ducats valent.. onze, vingt-deux, quarante-quatre... Or, ajoutant toujours l'intérêt de l'intérêt.. (*Il tire son barême de sa poche, le feuillette, et le regarde attentivement.*) C'est pour la seconde heure... quatre-vingt-huit livres... dix-sept sous... sept deniers... Pour la troisième... pour la... la... la... Pour la vingt-quatrième, c'est, d'intérêt seul, treize cent vingt-six livres... neuf sous... cinq deniers... Ainsi, le second jour, à midi, il me devra déjà quatre mille... six cents... cinquante-trois livres... huit deniers; et qu'il tarde encore deux semaines seulement à me les rendre, son magasin, ses vaisseaux, toute la succession du père est à moi... Oh! oui; c'est de l'argent bien placé.... Madelon! Madelon!

MADELON, à la fenêtre.

Monsieur?

Digitized by Google

GRIPON.

Descends-moi ici mon souper.

MADELON.

Est-ce votre souper de tous les jours?

GRIPON.

Oui. Apporte aussi ce petit reste de vin de Chypre. (*A part.*) J'ai déja fait une assez bonne affaire, pour ne pas m'épargner une goutte de vin.

JÉRÔME.

Qu'est-ce qu'il marmotte là. Ecoutons.

GRIPON.

On a raison de dire qu'un bonheur ne va jamais seul. Je vais faire encore un bon coup avec le compère Martin.... Et lui, lui, il va avoir aussi deux aventures heureuses, enlever ce trésor, et faire enfermer son neveu.

JÉROME.

Comment! me faire enfermer!

GRIPON.

Tout à-la-fois un trésor de plus, et un neveu de moins.... Ce sont deux trésors que cela!

JÉRÔME.

M'enfermer! ah! nous verrons! j'y mettrai bon ordre.

Digitized by Google

MADELON, apportant un morceau de pain; une bouteille et une tasse.

Tenez, Monsieur.

GRIPON.

Que fait Henriette ?

MADELON.

Elle vous attendait; nous n'avons pas encore soupé.

GRIPON.

Eh bien! allez vous coucher. (*A part.*) L'aubaine sera bonne : un muphti!

MADELON.

Vous ne rentrez donc pas encore?

GRIPON.

Non.... (*A part.*) Ce n'est pas un gueux qu'un muphti!

MADELON.

Faudra-t-il vous attendre, ou laisserai-je la lampe allumée?

GRIPON.

Non; soufflez-là. Je ne rentrerai pas cette nuit. (*A part.*) Le trésor d'un muphti! cela doit être considérable!

MADELON.

Mais, Monsieur... C'est du vin aujourd'hui.

Digitized by Google

GRIPON.

Ah! je n'y songeais pas... (*A part.*)Nous trouverons des richesses... (*A Madelon, en lui rendant le reste du pain.*) Serrez cela pour demain.(*A part.*) Je crois déjà me voir au milieu de ces monceaux d'or, de ces tas de diamans, de bijoux. Ah! courons, courons vite.

(Il sort et oublie ses clés.)

SCÈNE VIII.

MADELON, seule.

Quoi ! le voilà parti ; et il a oublié !...Non, par ma foi, je ne me trompe pas... Monsieur Jérôme ! Mademoiselle Henriette ! revenez ; descendez vite. Il faut qu'il lui trotte dans la cervelle quelque idée bien lucrative, pour lui avoir donné une telle distraction. Voilà la clé de sa chambre.... Celle-ci, c'est la clé de la porte de fer de son petit cabinet. Cette autre m'a bien la mine... oui, je la reconnais.

Digitized by Google

SCÈNE IX.

[ADELON, HENRIETTE, JÉROME.

MADELON..

Arrivez, mes enfants, arrivez. Bonne nouelle ; je crois que nous touchons au moment ésiré. Gripon vient d'oublier ses clés à la orte ; je les tiens, les voilà. Voilà celle de armoire où sont tous les bijoux de votre ère ; j'y cours. Votre oncle a dit qu'il resteait toute la nuit dehors, mais il ne faut pas y fier. Pour plus de sûreté, restez là, mes nfants ; faites bien le guet : je rentre, et je e reviendrai pas les mains vides.

(Elle rentre.)

SCÈNE X.

HENRIETTE, JÉROME.

JÉROME.

Ah ! ma chère Henriette, ma chère amie.... l était tems... Sais-tu que mon oncle a le rojet de me faire enfermer?... Je ne suis pourant pas fou, à moins que ce ne soit d'amour our toi... Mais il sera bien habile s'il m'atrape... Enfin, tout va changer ; nous allons lonc partir.

Digitized by Google

DUO.

HENRIETTE, JÉROME.

La douce espérance
Nous offre un destin enchanteur.
Nous allons en France
Jouir du vrai bonheur.

HENRIETTE.

Oui, l'Amour nous appelle.

JÉROME.

Pour nous que d'heureux jours!

HENRIETTE.

Me seras-tu fidèle?

JÉROME.

Je t'aimerai toujours.

ENSEMBLE.

Oui, l'Amour nous appelle.

HENRIETTE.

Suivons sa voix.

JÉROME.

Ses douces lois.

HENRIETTE.

Que notre ardeur.

JÉROME.

Que mon bonheur.

Digitized by Google

ENSEMBLE.

A chaque instant se renouvelle.

HENRIETTE.

Mais écoutons.... Ne vient-on pas ?
J'entends quelqu'un là-bas.

JÉROME.

Approchons-nous, je verrai bien ;
Calme-toi, ce n'est rien.
Bientôt un doux asile
T'assure un sort tranquille.

HENRIETTE.

La douce espérance
Nous offre un destin enchanteur.

ENSEMBLE.

Nous allons en France
Jouir du vrai bonheur.

SCÈNE XI.

HENRIETTE, JÉROME, MADELON.

MADELON.

Je les ai trouvés, je les ai trouvés, allons, mes enfans, réjouissez-vous ; sauvons-nous.

HENRIETTE.

Mais, n'y a-t-il rien là qui soit à mon oncle ? Souviens-toi que je ne veux pas....

Digitized by Google

MADELON.

N'ayez point d'inquiétude, c'est votre bien? tous ces effets vous appartiennent... Ah! j'ai encore oublié.... Tenez, prenez ce papier; gardez bien tout cela. Je suis à vous dans l'instant.

SCÈNE XII.

JÉROME, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Ah! que de richesses!. . Viens t'asseoir ici; arrangeons tout; dépêchons-nous.

JÉROME.

Il faut d'abord mettre ce grand carton au fond du panier; tiens, de ce côté là.

HENRIETTE.

Laisse-moi voir d'abord ce que c'est: des dentelles!

JÉROME.

Mets ce petit coffre dans le coin; voilà la place de l'écrin.

HENRIETTE.

Ah! Jérôme! les beaux diamans! Regarde ces bracelets, ces boucles d'oreilles.

Digitized by Google

JÉROME.

Combien j'aurais de joie à t'en voir parée! is, hâtons-nous. Allons, recouvre à pré-ıt le panier.

HENRIETTE.

Voilà qui est fait; tout est attaché, bien en-loppé.

JÉROME.

Que je te trouve belle!.... M'aimes-tu autant e je t'aime?

HENRIETTE.

Tu n'as pas besoin que je te réponde.

JÉROME.

J'ai un plaisir à te regarder!. .. Tiens, ıand tes yeux sont comme cela fixés sur les iens....: Si tu savais ce qui se passe dans on cœur.... J'éprouve des transports.... Ah! a chère Henriette! embrasse-moi; que nous lons être heureux!

HENRIETTE.

Mais, veux-tu bien ?.... (*Elle lève le bras ›ur repousser Jérôme, et lâche le panier qui mbe dans le puits.*) Ah, ciel! voilà le pa-er dans le puits!

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

HENRIETTE, JÉROME, MADELON.

JÉRÔME.

Dans le puits !

MADELON, un carton sous son bras; et deux voiles à la main.

Le panier est dans le puits ?

HENRIETTE.

Ah ! Dieu ! quel étourdi !.... Voyez donc, avec ses folies, ses extravagances.... Voilà toujours....

JÉRÔME.

Je croyais que tu le tenais.... C'est dans ma joie.... dans mon transport....

MADELON.

Oui, la joie, son transport.... Ah ! les maudites gens, que les amans. Et puis intéressez-vous pour eux ! Nous voilà bien avancé à présent. Comment partir ? Que faire ! Que devenir ? Ah ! que je suis malheureuse !

JÉRÔME.

Eh bien ! quoi ? Faut-il tant crier ? Pourquoi vous désespérer toutes deux ? Je vais descendre dans le puits.

Digitized by Google

MADELON.

Assurément, monsieur l'amoureux, vous descendrez.

HENRIETTE.

Y penses-tu? Descendre dans ce puits? on, je ne le veux pas.

MADELON.

Et que craignez-vous? Il n'est pas bien rofond, il n'y a même plus d'eau depuis quelues jours; et Gripon ne rentrera que demain.

JÉRÔME.

Mais il n'y a point de corde.

MADELON.

Courons chercher la corde et le sceau qui ont au puits de notre maison. Aussi bien voici l'heure du guet; je crois qu'il va passer. Rentrons.

JÉROME.

Oui, je vous promets que rien ne sera perdu. Je vais venir retirer toutes ces richesses, et nous nous sauverons en France.

(Ils rentrent tous dans la maison de Gripon.)

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

MARTIN, seul, portant deux marteaux et une lanterne.

N'AVANCEZ pas compère. Paix. J'entends... je vois le guet qui vient par l'autre rue. Retournons sur nos pas. Il est encore de trop bonne heure. Il faut attendre que la nuit soit plus avancée.

SCÈNE XV.

ALI, MUSTAPHA, OSMAN, GARDES.

CHŒUR.

La garde passe, il est minuit.
Qu'on se retire, et plus de bruit.
La garde passe, et la voici.
Rentrez en diligence.
Obéissez, faites silence;
C'est la loi du cadi.
Qu'on se retire, et plus de bruit.
La garde passe, il est minuit.
Plus de bruit, plus de bruit;
Que tout se taise ici.
Rentrez chez vous en diligence.
Obéissez, faites silence;
C'est la loi du cadi.

Digitized by Google

ALI.

Voyez comme tout est tranquille, depuis
ne c'est nous qui fesons la garde. Partageons-
ous à présent. Osman, je te charge de finir
retraite Traverse le quartier des Grecs;
isse devant la grande mosquée; fais le tour
port, et reviens ici par la rue des Juifs.
lez avec lui, vous autres. Nous nous ras-
mblerons ensuite dans cette même place,
nous y resterons jusqu'au jour. Vous,
ivez-moi. Retournons sans bruit sur nos
s. L'on ma dit qu'il y avait là bas un ca-
ret, où malgré la loi du prophète, on ven-
it du vin aux musulmans. Il faut y faire une
ite, et s'il est bon, le confisquer à notre
ofit. Oh! il faut maintenir l'ordre et la police.

CHŒUR.

La garde passe, il est minuit, etc.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

GRIPON, seul.

Le compère Martin a raison de m'envoyer à la découverte, avant de tenter notre entreprise... Elle est dangereuse.... Mais la nuit est déja avancée.... tout est tranquille.... Le guet a passé... Personne ne viendra plus. Oui nous pouvons à présent ouvrir cette pyramide, sans crainte d'être surpris. Retournons chercher le compère et tous nos instrumens.

(Il sort.)

SCÈNE II.

JÉROME, HENRIETTE, MADELON.

JÉROME.

Oui, notre fuite est sûre. Rien ne peut plus nous arrêter. Un vaisseau met demain à voile : j'en connais le capitaine, et il nous recevra sur son bord.

Digitized by Google

HENRIETTE.

Quel bonheur, cependant, qu'aujourd'hui mon oncle reste toute la nuit dehors!

JÉROME.

Oui, nous serons déjà embarqués, et loin du port avant qu'il revienne. Ah! qu'avec les richesses que je vais retirer du puits, nos destins seront doux en France! C'est là, ma chère Henriette, c'est à Paris que les femmes sont heureuses. N'est-il pas vrai, Madelon?

MADELON.

Oui, oui. Voilà qui est attaché. Tout est prêt.

JÉROME.

Allons; je vais descendre.

HENRIETTE.

Mais, au moins, n'y a-t-il pas de danger?

MADELON.

Non, vous dis-je, le puits est à sec. Il n'y a point d'eau à présent.

TRIO.

HENRIETTE.

Tiens la corde, prends bien garde,
Je tremble, cher amant!

JÉROME.

L'Amour me prend

Digitized by Google

Sous sa sauve-garde.
Descendez-moi, ne craignez rien.

HENRIETTE.

Prends la corde, tiens-la bien.
La tiens-tu bien?

JÉROME.

Je la tiens bien.

MADELON.

Il la tient bien.
Hardiment; de l'assurance.

HENRIETTE.

Doucement; de la prudence.
Te tiens-tu bien?

MADELON.

Il se tient bien.

HENRIETTE.

Je ne le vois plus! hélas!

MADELON.

Tant mieux, tant mieux; ne craignez pas.
(A Henriette.)
Mais quel est votre effroi?

HENRIETTE, à Jérome.

Ah! prends bien garde à toi!

JÉROME, au fond du puits.

Ne sois plus inquiette,
Ma chère Henriette.

Digitized by Google

MADELON, à Jérome.

Notre panier.

JÉROME.

Bon.

MADELON.

Un gros paquet.

JÉROME

Bon.

MADELON.

Un mantelet.

JÉROME.

Bon.

MADELON.

Le grand carton;
Cherchez-le bien.
N'oubliez rien.

JÉROME.

J'ai le panier.

MADELON, sautant de joie.

Bon.

JÉROME.

J'ai le paquet.

MADEDON.

Bon.

JÉROME.

Le mantelet

Digitized by Google

MADELON.

Bon.

JÉROME.

Le grand carton.
J'ai tout, ma foi.
Remontez-moi.

HENRIETTE.

Prends la corde : prends bien garde,
Je tremble, cher amant !

JÉROME.

L'Amour me prend
Sous sa sauve-garde.
Remontez-moi, ne craignez rien.

HENRIETTE.

Tiens la corde, tiens-la bien.
La tiens-tu bien ?

JÉROME.

Je la tiens bien.

MADELON.

Il la tient bien.
Hardiment ; de l'assurance.

HENRIETTE.

Doucement, de la prudence.
Te tiens-tu bien ?

MADELON.

Il se tient bien.

Digitized by Google

HENRIETTE.

Ah! qu'est-ce que je vois?

MADELON.

Vos oncles, je crois.

HENRIETTE, MADELON.

Ce sont eux; je les vois.

JÉROME.

Remontez-moi.

HENRIETTE.

Ah! Jérome, quel parti?
Voici nos oncles; les voici.

JÉROME.

Remontez-moi, remontez-moi.

HENRIETTE.

Ils sont tout près. Tais-toi, tais-toi.

MADELON.

Quel embarras! prenons la fuite.

HENRIETTE.

Ils sont tout près. Sauvons-nous vite.
(A Jérome.)
On reviendra. Tais-toi, tais-toi.

MADELON, à Henriette.

Rentrons, rentrons, je meurs d'effroi.
(Elles rentrent dans la maison, et ferment la porte.)

JÉROME.

Remontez-moi.

Digitized by Google

MARTIN.

Hein?

JÉROME.

Remontez-moi.

SCÈNE III.

MARTIN, GRIPON; JÉROME, dans le puits; HENRIETTE, à la fenêtre; ALI, GARDES.

GRIPON.

Que dites-vous, compère?

MARTIN.

Moi, je ne dis rien. Je croyais que c'était vous qui aviez parlé.

GRIPON.

Non.... Cette échelle pèse en diable; et je suis éreinté.

MARTIN.

Ce n'est rien que cela; et, comme on dit, l'argent ne vient pas en dormant. Voyons d'abord comment nous nous y prendrons.

GRIPON.

C'est une seule pierre qui occupe toute cette face. Il sera plus aisé.....

MARTIN.

Prenez le marteau, sondez un peu.

Digitized by Google

GRIPON.

Eh bien! cela résonne-t-il?

MARTIN.

Oui, assurément, cela sonne creux. Voici l'entrée. Il faut faire sauter cette pierre-là.

GRIPON.

Il faut pourtant avouer que ces Turcs ont bien de l'esprit d'avoir imaginé de se faire enterrer ainsi avec toutes leurs richesses!

MARTIN.

Oui, cette mode-là vaut mieux que celle de leurs habits, qui sont d'une longueur, qui mangent une étoffe!... On en ferait quatre dans un. Aussi je n'ai jamais voulu me vêtir à leur manière.

GRIPON.

Ni moi non plus. Pour avoir du profit, il faut s'habiller à la française, et se faire enterrer à la turque.

DUO.

MARTIN, GRIPON.

Frappons, frappons à grands coups:
Tout sommeille autour de nous.

Le mortier tombe à terre.
Je vois le joint de la pierre.
Allons, compère; allons, compère:

Digitized by Google

Tous les trésors sont à nous.
Frappons, frappons à grands coups
Tout sommeille autour de nous.

GRIPON.

L'ouvrage est en bon train.

MARTIN.

L'ouvrage est en bon train

GRIPON.

Nous ôterons la pierre.

ENSEMBLE.

Elle s'ébranle enfin.

GRIPON.

Courage, compère.

MARTIN.

Courage, compère.

ENSEMBLE.

Courage, compère.

MARTIN.

Prenez la pince, apportez-la:

GRIPON.

Voilà la pince, la voilà.
Elle remue.

MARTIN, enfonçant la pince de son côté.

Elle viendra.

MARTIN, GRIPON.

Elle remue. Elle viendra.

Digitized by Google

Courage, compère,
Courage, compère.

MARTIN.

Poussez la pince; enfoncez-la.

GRIPON.

Voilà la pince, la voilà.
Elle remue.

MARTIN.

Elle viendra.

ENSEMBLE.

Soutenez bien, elle viendra.

GRIPON.

La voilà, la voilà.

MARTIN.

Gare aux jambes.

GRIPON.

La voilà.

ENSEMBLE.

Ah! compère, embrassons-nous.
Tout le trésor est à nous.
Un trésor! entendez-vous?
Nous l'avons; il est à nous.

MARTIN.

Ah! ma foi, nous voici bien avancés. Encore une grille! Voyons donc,

Digitized by Google

GRIPON.

Il faut qu'il y ait des richesses dans ce caveau, pour en avoir fermé l'entrée avec tant de soin.

MARTIN.

Nous en viendrons à bout. Voilà une coulisse, c'est une herse: sûrement elle se lève. Tenez; que j'essaie.

GRIPON

Eh bien! cela va-t-il?

MARTIN.

Non, je ne suis pas assez fort. Venez m'aider.

GRIPON.

Allons; fort de votre côté. Nous l'aurons.

MARTIN.

Je la soulève déjà un peu.

GRIPON.

Bon : la voici. Levons tout-à-fait.

GARDES, sans être vus.

Ah! qu'il est bon! qu'il est divin!
Vive le vin! vive le vin!

MARTIN.

Sauvons-nous. Voici quelqu'un.

GRIPON.

Ah! compère! allons-nous en.

Digitized by Google

MARTIN.

Non : paix. C'est quelque ivrogne qui passe. Approchons-nous pour mieux écouter.

(Ils avancent quelques pas, et s'enfuient de nouveau, dès que les janissaires recommencent à chanter.)

CHŒUR.

Ah! qu'il est bon! qu'il est divin!
Vive le vin! vive le vin!

GRIPON.

Sauvons-nous, croyez-moi. Nous serons pris.

ALI, sans être vu.

Compagnons, voici bientôt l'heure de recommencer notre ronde. Allons, plus que cette bouteille, et nous emporterons les autres.

GRIPON.

N'entendez-vous pas?

MARTIN.

C'est vous dis-je, une bande d'ivrognes. De quoi avez-vous peur? On n'entend plus rien. Les voilà passés; retournons.

GRIPON.

Il est vrai.... la besogne est si avancée!.... Ce serait grand dommage de ne pas achever.

MARTIN.

Allons, compère; cela va. Elle est assez haute. Il faut mettre quelque chose dessous.

Digitized by Google

GRIPON.

Tenez bien; j'y vais mettre une pince; lâchez à présent. Elle ne tombera pas.

MARTIN.

A merveille. Voyons à présent s'il est bien profond... Ah! il n'y aura pas besoin d'échelle: voilà un petit escalier.

GRIPON.

Tant mieux. Eh bien! descendez. Vous avez la lanterne.

MARTIN.

Oh! compère! prenez-la, et descendez vous-même.

GRIPON.

Non, par ma foi! j'ai trop de peur.

MARTIN.

Ce n'est pas que je sois absolument poltron; mais pourquoi moi, plutôt que vous?

GRIPON.

Pourquoi ?..... C'est..... c'est parce que..... Voyons pourtant que j'examine si... Non; c'est inutile: je ne puis y descendre. Je serais mort avant d'être au bas de l'escalier.

MARTIN, prenant la lanterne.

Donne, donne-moi cela, poltron que tu

Digitized by Google

s ! je vais y aller, moi. Mais je t'avertis au moins que j'aurai la plus grosse part.

GRIPON.

Descendez toujours, compère : nous verrons cela après.

MARTIN.

Je commence pourtant à trembler aussi.... Mais toutes les richesses que je vais trouver... Cette idée me rassure. Descendons.

(Il descend.)

HENRIETTE, à la fenêtre.

Le pauvre Jérôme !... Ah ! les voilà encore.

GRIPON, sur le bord du caveau.

Eh bien ? Êtes-vous dans le fond ? Avez-vous beaucoup de choses ? Jetez-moi ce que vous trouvez.

MARTIN.

Je ne vois rien. Voilà seulement un manteau turc.

(Il jette un manteau.)

GRIPON.

Que diable me jette-t-il là ? Ne voilà-t-il pas une belle guenille? L'or, les diamans, voilà ce qu'il faut prendre.

MARTIN, jetant un bonnet.

Tenez, voilà encore un bonnet de muphti,

Digitized by Google

GRIPON.

Muphti toi-même ! Mais voyez un peu quel trésor ! Y pensez-vous ? Encore une fois ; l'or, les diamans, les bijoux !

MARTIN.

Il n'y en a point. Il n'y a plus rien.

GRIPON.

C'est que vous voulez tout garder. Ce sont-là de vos tours ; et je m'en doutais bien....

MARTIN.

Mais venez-y voir vous-même. Je vous jure, compère....

GRIPON.

Tais-toi, vilain fripon.

MARTIN.

Comment ! maudit usurier !

GRIPON.

Il te convient bien, malheureux renégat ! tu n'en es pas quitte, et je te....

MARTIN.

Je remonte, impertinent, maraud ; je remonte, et je vais t'assommer.

GRIPON, enfermant Martin.

Je me moque de toi. Tiens, reste-là, chien d'avare, maudit avare ! crève dans ce caveau.

Digitized by Google

MARTIN

Ah malheureux! je suis enfermé! Veux-tu bien, coquin!

(Il essaie de lever la herse.)

HENRIETTE, à la fenêtre.

Ils ne s'en vont pas!.... Hélas! Jérôme va donc mourir dans ce puits!

GRIPON.

Me tromper! me voler ainsi! me faire exposer à être pendu.... Et pour... Et pour.... Cela n'en valait-il pas bien la peine?

(Il jette le bonnet et la robe dans le puits.)

DUO.

MARTIN.

Mon cher monsieur Gripon;
Compère, ouvrez-moi donc.

GRIPON.

Non, non, maître fripon:
Il n'est plus de compère.

MARTIN.

Écoutez ma prière,
Mon cher monsieur Gripon!

GRIPON.

Non, non, maître fripon.

MARTIN.

Ouvrez-moi donc, hélas!

Digitized by Google

GRIPON.

Non, non, tu ne sortiras pas.

MARTIN.

Monsieur Gripon!

GRIPON.

Maître fripon!

MARTIN.

Monsieur Gripon!
Compère, ouvrez-moi donc!

GRIPON.

Maître fripon!
Non, non, tu ne sortiras pas.

MARTIN.

Ouvrez-moi-donc, hélas!

ALI, sans être vu.

Qui va là? Qui va là?

MARTIN, GRIPON.

C'est le guet; le voilà.

MARTIN.

Ah! je me désespère!
C'est le guet, compère!

GRIPON.

Moi, je ne le crains guère.
Non, non, maître fripon.

MARTIN.

Mon cher monsieur Gripon!

Digitized by Google

LES GARDES, sans être vus.

Qui va là? Qui va là?

MARTIN.

Compère, ouvrez-moi-donc.

LES GARDES.

Qui va là? Qui va là?

MARTIN.

Mon cher monsieur Gripon!

GRIPON.

Non, non, maître fripon;
Il n'est plus de compère.

MARTIN.

Monsieur Gripon!
Ouvrez-moi donc, compère.

GRIPON.

Tu n'en sortiras pas.

MARTIN.

Ouvrez-moi donc, hélas!

Malheureux! veux-tu bien venir?

GRIPON.

Ah ciel! mes clés! je ne les ai pas! qu'en ai-je fait! Et voici qu'on vient.

MARTIN.

Je te jure que je vais crier. Je dirai tout.

GRIPON.

Garde-t'en bien, compère! Nous serions

Digitized by Google

pendus tous deux. Cache ta lanterne ; cache-toi. Je t'ouvrirai après.

MARTIN.

Mais au moins tu me promets....

GRIPON.

Oui, oui. Mais mes clès !.... On vient. Voilà les janissaires. Sauvons-nous par l'autre rue. En voilà encore. Ils sont partagés. Je suis pris de tous les côtés. Montons vite à cette échelle, c'est ma dernière ressource. Je me tapirai dans l'enfoncement de cette fenêtre. Peut-être ils ne me verront pas.

SCÈNE IV.

GRIPON, sur la fenêtre; MARTIN, dans le caveau; JÉROME, dans le puits; ALI, MUSTAPHA, OSMAN, GARDES.

CHŒUR.

Ah! qu'il est bon! qu'il est divin!
Vive le vin! vive le vin!

ALI.

ARIETTE.

Ma foi, que Mahomet en gronde:
De ses menaces je me ris.
A tous les prophètes du monde
Je préfère ce vin exquis.

Digitized by Google

L'alcoran n'est qu'un grimoire;
Je n'y crois plus, et je veux boire
A la santé des houris,
A la santé des muphtis.

CHŒUR.

Ah! qu'il est bon! qu'il est divin!
Vive le vin! vive le vin!

ALI.

Cependant il me brûle; ce diable de vin m'a mis le feu dans le corps.

MUSTAPHA.

Et à moi aussi. Mais voici un puits. Tirons de l'eau : cela nous désaltèrera.

ALI.

C'est bien dit. Tiens, Mustapha, la corde est déjà dedans. Tirons ensemble.

MUSTAPHA, regardant vers la pyramide.

Mais..., mais.... ne vois-je pas une lueur sortir de cette pyramide! Je crois qu'on a fait un trou.

ALI.

Cette eau là pèse en diable.

MUSTAPHA.

Mais regarde donc là-bas je vois....

ALI.

Tirons, tirons toujours : tu te moques de nous avec tes visions. C'est parce qu'on

Digitized by Google

a enterré là un muphti. N'as-tu pas peur qu'il ne revienne te manger ? Eh bien ! voyez-vous quelque chose ? Pour moi, je verrais le diable, que je m'en soucierais comme de....

SCÈNE V.

GRIPON, sur la fenêtre ; MARTIN, dans le caveau ; JÉROME, ALI, MUSTAPHA, OSMAN, GARDES.

JÉROME, d'une voix troublée.

Me voici, marauds, me voici.

TOUS.

C'est le diable ! c'est le diable !

ALI.

Vin maudit ! Mahomet nous punit.

OSMAN.

C'est le diable ! sauvons-nous vite. C'est le diable.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

JÉROME, GRIPON, sur la fenêtre; MARTIN, dans le caveau; HENRIETTE, MADELON.

JÉROME.

Voilà des drôles à qui je viens de faire une belle peur.

GRIPON.

Ah! je vais tomber de frayeur. Quelle figure!

JÉROME.

Henriette, Madelon, venez; c'est moi, c'est moi.

MADELON, sans être vue.

C'est la voix de Jérôme. Mademoiselle, courons vite.

GRIPON.

Henriette! Est-ce qu'il la connaît? Mais tâchons de descendre. Ah ciel! l'échelle! l'échelle! ils l'ont fait tomber! et le cadi va venir.

HENRIETTE, sortant avec précipitation.

Est-ce donc toi, mon cher Jér... ah! ah ah!

Digitized by Google

MADELON.

Ah ! ah ! ah !

JÉROME.

Arrêtez, arrêtez donc, ne criez pas. De quoi avez-vous peur ? Regardez. C'est Jérôme.

GRIPON.

Comment ! C'est Jérôme !

MARTIN.

C'est mon neveu ; il pourra m'aider à sortir d'ici.

HENRIETTE, à Jérôme.

Ah ! quelle frayeur tu m'as causée ! Comme te voilà fait ! par quelle aventure ? De quelle manière es-tu sorti de ce puits ?

JÉROME.

Je ne sais qui est-ce qui s'est avisé d'y jéter ces habits : je te conterai tout. Mais ne perdons point de tems

MARTIN.

Jérôme.

GRIPON.

Henriette.

HENRIETTE.

Ah, ciel ! Voici nos oncles ! Les forces me manquent ! Je succombe.

Digitized by Google

MADELON, JÉROME.

Sauvons-nous, sauvons-nous.

MARTIN.

Jérôme, Jérôme, viens donc à mon secours; ne crains rien.

GRIPON.

Demeure; n'aie pas peur..... Henriette! Madelon! Ah! je tremble qu'on ne vienne.

MADELON.

Ah, ah, ah, ah! Remettez-vous; ne craignez pas.

MARTIN.

A moi, à moi.

MADELON.

Et celui-ci encore! Hi, hi, hi, hi. Voyez ici, hi, hi, hi, hi. Regardez là, ha, ha, ha, ha.

GRIPON.

Ma chere nièce. Henriette, Madelon, ne m'abandonnez pas! Les janissaires sont peut-être allés avertir le cadi. Venez m'aider à me sauver.

MARTIN.

Jérôme, mon cher ami, tire-moi d'ici, je t'en conjure, prends pitié de ton pauvre oncle! Je suis perdu, si la garde arrive.

Digitized by Google

MADELON.

Ah ! ah ! ah !

JÉROME.

Arrêtez, arrêtez donc, ne criez p
quoi avez-vous peur ? Regardez. C'est

GRIPON.

Comment ! C'est Jérôme !

MARTIN.

C'est mon neveu ; il pou
sortir d'ici.

HENRIETTE.

Ah ! frayeur
te voi r quell
ma sorti

Sauvons-nous, sauvons-[illegible] li, les janis-
[illegible], si l'on me

MARTIN.

Jérôme, Jérôme, [illegible]
ecours; ne crains rien.

GRIPON.

Demeure; n'aie pas p[illegible]
Madelon! Ah! je tremb[illegible] de danger.... (*A*
[illegible]s qui comptions si
MADE[illegible] nuit.
Ah, ah, ah, ah! E[illegible]
gnez pas. [illegible], à Martin.
[illegible]se, avec ton muphti,
[illegible] moi, à moi.

[illegible] VILLE.

Et celui-ci [illegible] à Gripon.
ici, hi, hi, [illegible]
ha, ha, [illegible] ojets,
[illegible] la peine.

[illegible]IPON.

[illegible] jamais
[illegible] telle aubaine.

[illegible]MARTIN.

[illegible]e de bon cœur.

GRIPON.

[illegible]or transi de peur.

MARTIN.

[illegible]oyons : qui trop désire,

Digitized by Google

HENRIETTE.

Oui. Dussions-nous être encore leurs victimes, courons les délivrer.

MADELON

Arrêtez. Il faut auparavant qu'ils promettent de vous rendre votre liberté et votre bien, et de consentir à notre départ pour la France; sans quoi je vais moi-même chercher le cadi.

MARTIN, GRIPON.

Oui, oui, je le veux bien. Je consens à tout.

JÉROME.

Mais point de trahison, au moins. Vous nous tiendrez parole.

MARTIN, GRIPON.

Oui, oui, oui.

MADELON.

Il le faudra bien. Ils signeront tout-à-l'heure la promesse qu'ils vous font; ou, sur-le-champ, au cadi. (*Montrant le souterrain ouvert.*) Voilà qui déposera contre eux.

GRIPON.

Mais, dépêchez-vous.... . je suis dans une frayeur..... si on allait venir....

MARTIN.

Ah! ciel! Levez vite cette grille, je vous

Digitized by Google

aiderai de mon côté.... Le cadi, les janissaires.... ce serait fait de moi, si l'on me surprenait ici.

GRIPON.

Grâce au ciel ! je respire.

MARTIN.

Me voici donc hors de danger.... (*A Gripon.*) Compère... nous qui comptions si fort nous enrichir cette nuit.

GRIPON, à Martin.

C'est toi qui es cause, avec ton muphti, ton maudit trésor.....

VAUDEVILLE.

MARTIN, à Gripon.

De tous nos projets,
Il ne nous reste que la peine.

GRIPON.

Pour moi, si jamais
Je me retrouve à telle aubaine...

MARTIN.

Ah ! j'y renonce de bon cœur.

GRIPON.

J'en suis encor transi de peur.

MARTIN.

Nous le voyons : qui trop désire,

Digitized by Google

De tout son bien
Souvent ne garde rien.

GRIPON.

Cette leçon doit nous suffire:
Il est pour nous
Un bien plus doux,
Dont nous sommes jaloux.

MARTIN, au public.

Nous l'aurons, ce trésor si rare,
Messieurs, si vous applaudissez.
De ce bien chacun est avare,
Et jamais ne dit : C'est assez.

CHŒUR.

Nous l'aurons, ce trésor si rare, etc.

FIN DES DEUX AVARES.

Digitized by Google

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

RICHARD-CŒUR-DE-LION, drame en trois actes, par Sedaine. 1
VARIANTES de Richard. 63
LES DETTES, comédie en deux actes, par Forgeot. 99
NOTICE sur De Jaure. 161
LODOISKA, drame en trois actes, par De Jaure. 165
MONTANO, ET STÉPHANIE, drame en trois actes, par le même. 235
LES DEUX AVARES, comédie en deux actes, par Fénouillot de Falbaire. 293

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

hook should

Digitized by Google

Digitized by Google